



# BRABANT



# BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction: Yves Boyen

Présentation: Georges Van Assel

Administration: Rosa Splaels

Imprimerie: Snoeck-Ducaju et Fils

Photogravure: Lemaire Frères

Couverture: le Berrurier

Prix du numéro: 40 F. Cotisation: 200 F.

Siège: rue Saint-Jean 4  
1000 Bruxelles.

Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours  
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:  
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de  
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het  
tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandlijks verschijnt  
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-  
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten  
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-  
biné (éditions française en néerlandaise) sont priés de  
verser la somme de 320 F au C.C.P.: 3857.76.

## SOMMAIRE

1 - 1972

L'Hôtel de Ville de Louvain, par <b>Marcel Vanhamme</b>	2
Sainte-Marguerite de Thines, par <b>Joseph Delmelle</b>	12
L'Eglise de Wavre et ses cloches, par <b>Dr A. Bras- seur-Capart</b>	17
Mademoiselle Lange, par <b>Carlo Bronne</b>	18
Le Théâtre Royal de la Monnaie, par <b>Joseph Delmelle</b>	22
Bruxelles, par <b>Alice Libert</b>	29
Charles de Loupoigne, par <b>C. Derie</b>	30
Sur le sentier des écoliers, par <b>Philippe Dewolf</b>	34
Les mégalithes du Brabant, par <b>Willy Ch. Brou</b>	38
Cet hiver, sur les scènes bruxelloises, par <b>Christian Lanciney</b>	46
Diest, ville pilote du tourisme, par <b>J. Nyssens</b> (adaptation française de <b>Staf van Gelder</b> )	49
Il est bon de savoir que...	57
S.I.R. Magazine	61
Les manifestations culturelles et populaires	63

## ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

L'Hôtel de Ville de Louvain: Georges de Sutter, Photo-Promotion et  
A.C.L.; Sainte-Marguerite de Thines: Hubert Depoortere; L'Eglise de  
Wavre et ses cloches: Hubert Depoortere d'après une lithographie de Put-  
taert; Mademoiselle Lange: Photo-Promotion, Bibliothèque Royale (Bruxel-  
les) et Museum der bildenden Künste zu Leipzig; Le Théâtre Royal de  
la Monnaie: Robelus/C.G.T., Michel Delmelle, Kayaert, Théâtre Royal  
de la Monnaie et Photo-Promotion; Bruxelles: Photo-Promotion d'après  
une aquarelle de Jean Baes; Charles de Loupoigne: Photo-Promotion,  
Hubert Depoortere et Georges de Sutter; Sur le sentier des écoliers:  
Hubert Depoortere; Les mégalithes du Brabant: M. Brou, Danish Tourist  
Board et Hubert Depoortere; Cet hiver, sur les scènes bruxelloises:  
Anton Wilsens et Oscar; Diest, ville pilote du tourisme: Fédération  
Touristique du Brabant, Archives communales de Diest, Hubert Depoor-  
tere et Georges de Sutter.

Couverture: L'Eglise Notre-Dame de la Visitation à Melin (Photo: le  
Berrurier).



# l'hôtel de ville de louvain

par Marcel VANHAMME

« ... Le palais public qui est une œuvre bien noble et superbe. »

Ludovico Guicciardini, 1567.

« ... Louvain, qui est située au fond d'une cuvette, est une charmante cité très complète. L'Hôtel de Ville, qui est admirable, a la forme d'une châsse gothique. »

Victor Hugo, 19 août 1837.

EN GUISE D'INTRODUCTION:  
À L'ÉCOUTE DE CAMILLE LEMONNIER

« Rien de plus léger, sous son vêtement compliqué, que l'étonnante façade; elle darde dans l'air d'un jet svelte et hardi, et les six tourelles qui terminent sa toiture donnent à l'édifice entier un mouvement d'ascension. C'est le chef-d'œuvre de la proportion exactement mesurée; et la multiplicité des ornements, qui ailleurs paraîtrait dégénérer en prolifération, s'atténue ici par le prodigieux élancement des grandes lignes verticales prolongées jusqu'au faite... L'édifice apparaît, avec ses élancements de tourelles et ses floraisons de dais et de statuettes, comme une arborescence colossale, accrochée au sol par de puissantes racines et se ramifiant en végétations touffues dans l'espace... ».

UN SIÈCLE DE RONCES ET DE FER

De 1356 à 1599, Louvain resta la prestigieuse capitale de la Joyeuse-Entrée de Brabant. Le cercle — presque parfait — de sa seconde enceinte murale (1357) mesurait sept mille cent vingt-cinq mètres de circonférence. Huit portes et quarante-huit tours assuraient aux habitants de la commune une relative sécurité.

Le règne de Wenceslas (1356-1383), duc de Luxembourg, époux de la fille aînée du duc de Brabant Jean III, se révéla déplorable pour Louvain. Au milieu du XIVe siècle, des récifs de nuages s'accumulèrent sur la ville. L'industrie drapière avait pris une place de choix dans les activités urbaines. Dès 1195, Louvain possédait ses halles, cédées à la commune en 1311 moyennant une redevance annuelle et héréditaire.

Cet édifice de bois fut remplacé par une nouvelle construction, en 1317. Les chroniques rapportent qu'à cette époque deux mille cinq cents ateliers confectionnaient des draps. D'après une tradition recueillie par Juste Lipse, le nombre d'ouvriers drapiers était si élevé que l'on sonnait une grosse cloche avant la fermeture des locaux afin que les mères puissent faire rentrer leurs enfants et éviter ainsi qu'ils ne soient écrasés par la foule bruyante et massive des tisserands se répandant dans les rues étroites de la cité.

En réalité, les halles de Louvain n'étaient pas comparables à celles de la Flandre, notamment d'Ypres.

Les malheurs n'épargnèrent pas les Louvanistes: en 1312, la peste emporta les deux tiers de la population; en 1326, le feu détruisit six cents maisons.

La colère populaire éclata en 1360. Pierre Couterel — maître et représentant le duc, en fonction depuis onze ans — prit la défense du parti démocratique. Wenceslas ne prisait guère l'orgueil et l'insolence des privilégiés, ceux-là même qui ne respectaient ni les lois, ni le peuple, ni le duc.

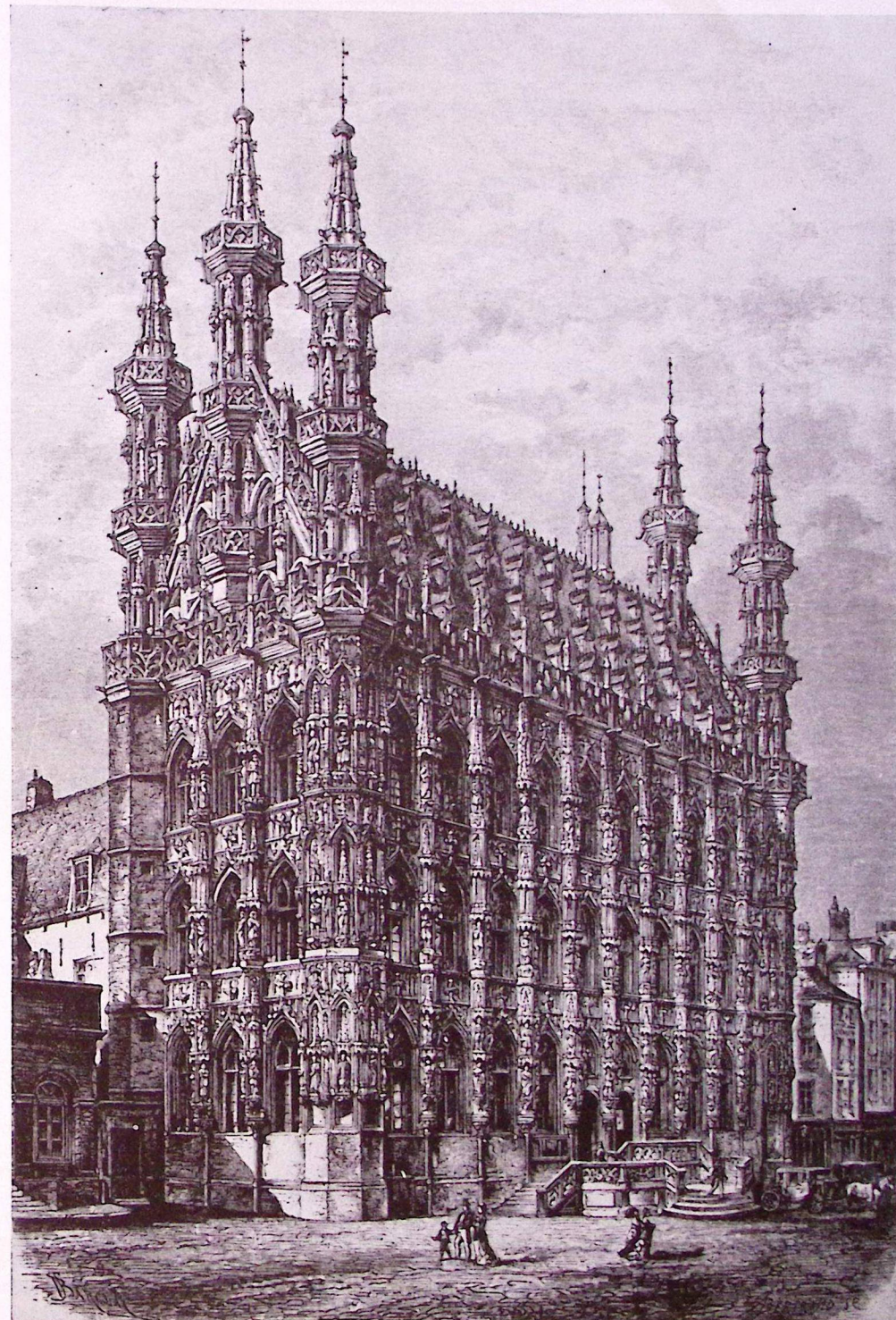
Notre propos n'est pas de ranimer les heures tragiques qui marquèrent la révolution sociale. Devenus maîtres de la commune, les émeutiers démolirent les prisons et tinrent sous leurs poings serrés les patriciens temporairement battus. Nous ne broderons pas de quelques détails ces sombres semaines au cours desquelles les masses populaires s'abandonnèrent aux pires excès.

Pierre Couterel se retira dans ses propriétés seigneuriales campinoises — don du duc et de la duchesse (1362) — et mourut en 1366, à Louvain, après avoir bénéficié d'une pension communale pour services rendus. Le XIVe siècle, à son crépuscule, s'emplit de nouvelles rumeurs révolutionnaires. Le duc rétablit avec vigueur l'ordre compromis, fit exécuter les coupables et exigea de la ville le paiement d'une lourde contribution de guerre. Les métiers, épuisés et très éprouvés, durent s'incliner.

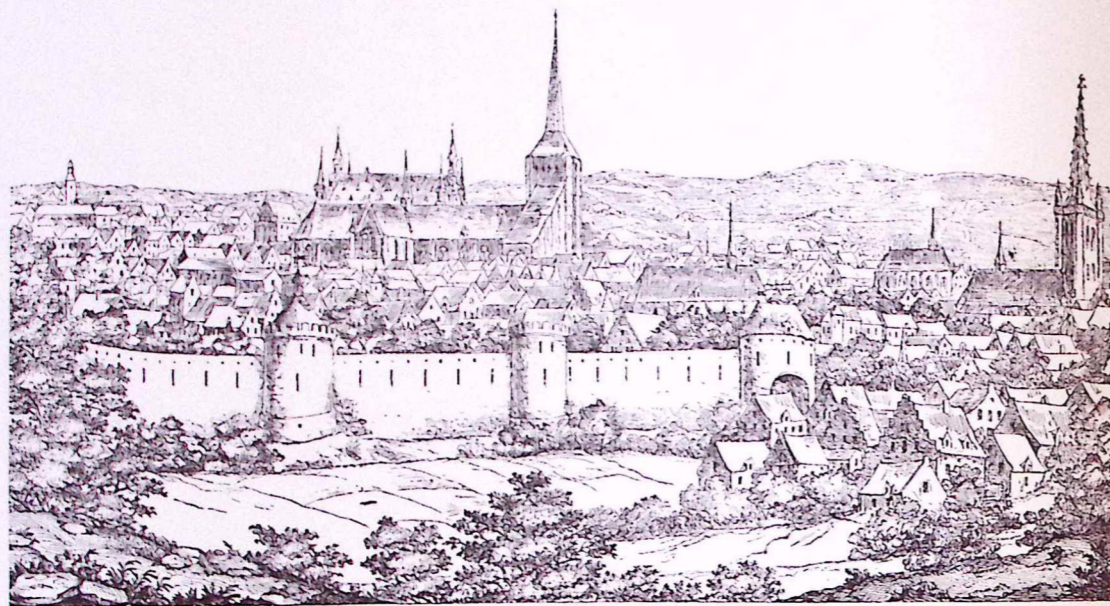
Ces douloureux événements politiques défavorisèrent l'industrie drapière, déjà durement touchée par la concurrence anglaise. Enfin, des paysans confectionnaient des toiles et des tissus bon marché, des étoffes légères (saies) fabriquées en laine d'Espagne. Cette draperie rurale prit une extension extraordinaire.

L'esprit corporatif urbain — protectionniste et étroit — n'était pas en mesure de lutter contre la concurrence. Quantité d'artisans émigrèrent en Hollande

A droite: l'Hôtel de Ville de Louvain au XIXe siècle, d'après une gravure de Barclay.







La Steenpoorte et une partie de l'enceinte de Louvain, d'après le tableau peint, en 1595, par Josse van der Baren, et conservé, de nos jours, en la Collégiale Saint-Pierre, à Louvain. A l'extrême droite: l'Église Sainte-Gertrude; au milieu: la Collégiale Saint-Pierre et l'Hôtel de Ville.

et en Angleterre. Trois mille maisons abandonnées tombèrent rapidement en ruines. Parmi les mesures prises pour arrêter la catastrophe économique, on décida la mise au travail forcé des mendiants.

La population louvaniste, démoralisée, supporta son sort: bientôt elle connait un regain de prospérité grâce à l'ouverture de la nouvelle université, la première de ce genre créée aux Pays-Bas (1425). Les leçons y débutèrent le 7 septembre 1426, en présence de douze professeurs venus, notamment, des universités de Paris et de Cologne.

En 1432, le cours de théologie se donna dans les anciennes halles, abandonnées, des drapiers.

#### LIEUX DE RÉUNION DES ECHEVINS

Lorsque les temps sont incertains, nul ne songe à la construction immédiate de nouvelles et luxueuses maisons civiles. Seuls des beffrois de pierres brutes, seuls des murs aveugles — clos aux vents mauvais des tumultes sociaux — conviennent aux heures inquiètes.

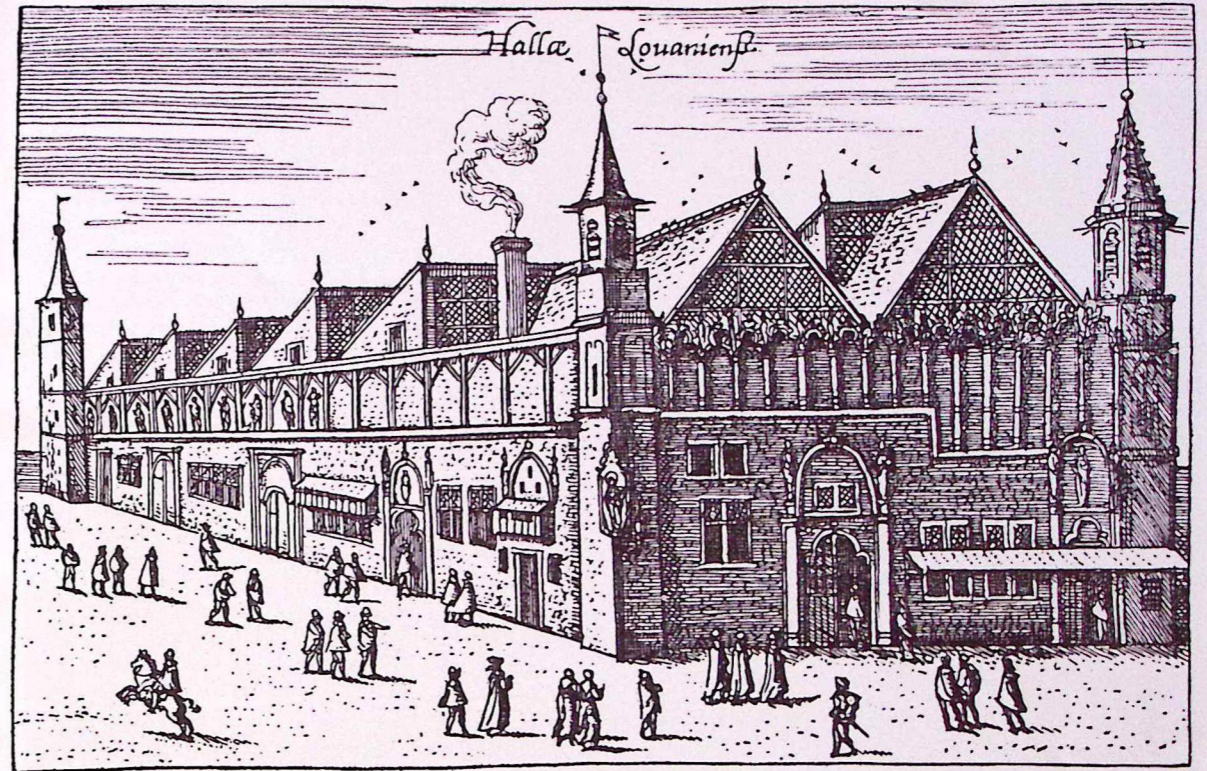
Il fut une époque où les magistrats se réunissaient en plein air, dans une prairie ou un cimetière, dans le beffroi, à l'abri de la halle ou encore dans la demeure fortifiée d'un patricien influent. A Louvain, l'habitation de sire Bastin — située en face de l'église Saint-Pierre — édifice acheté par la commune, servit, un temps, de local échevinal.

Le Moyen Age féodal et mystique fit

place à des tendances plus terrestres. La bourgeoisie montante était civilisatrice: grâce à son influence, le commerce, l'industrie, les idées, les mœurs, la littérature, l'art en général et l'architecture en particulier se transformèrent.

Le développement de l'organisation urbaine exigea une administration de plus en plus complexe dont l'efficacité requérait des locaux divers. A l'époque de l'unification des Pays-Bas sous les ducs de Bourgogne, les nouveaux et somptueux Hôtels de Ville des Pays-Bas s'imposèrent à l'émerveillement des voyageurs parcourant nos contrées.

La veuve de Charles le Téméraire, Marguerite d'York, montra à sa petite-fille, Marguerite d'Autriche — appelée à devenir «princesse de la pré-Renaissance» dans nos contrées — l'admirable Hôtel de Ville de Louvain et ses sculptures.



#### PROJET DE MAISON ÉCHEVINALE

Entre 1100 et 1379, l'Hôtel de Ville occupait l'emplacement de l'actuelle place du Vieux-Marché. Les cinq bâtiments conjoints de la seconde Maison scabinale (1380), près du cimetière de l'église Saint-Pierre, heurtaient par leur laideur la façade du sanctuaire voisin. En 1439, les échevins décidèrent la construction d'un Hôtel de Ville digne de la cité brabançonne. Ils chargèrent Sulpice van der Vorst d'en dessiner les plans, dont les caractéristiques nous sont restées inconnues. Cet architecte mourut avant l'approbation de son projet.

#### DÉCOUVERTE DU NOM DE L'ARCHITECTE DE L'HÔTEL DE VILLE

En 1846, le *Journal de la Belgique* informa ses lecteurs que le hasard avait fait découvrir par Jean Thuys — élève archiviste de l'Hôtel de Ville de Louvain — le nom de l'architecte qui construisit ce bel édifice et qui était resté ignoré

jusqu'à ce moment, Matheus de Layens, « maître maçon de la ville et banlieue, ayant pendant près de trente ans œuvré pour le compte du Magistrat, la truëlle et la pioche au prix de quatre sols par jour d'été et un peu moins de trois sols en hiver, et qu'il a reçu comme gratification cinq florins ou cinq peters six sols, pour la confection de cet immortel édifice ».

L'historien de Louvain, Ed. van Even, dans ses travaux de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, écrivait: « on ignore jusqu'ici le lieu de naissance de cet artiste. Il portait le nom d'une localité qui tenait au hameau de Bajenrioux, dépendance de Neufvilles, dans le Hainaut ».

Mathieu de Layens naquit en 1410. Il s'établit à Louvain en 1445, succéda à Jean Keldermans à la charge de maître des maçonneries de sa ville d'adoption et dirigea les travaux de reconstruction de l'église Saint-Pierre.

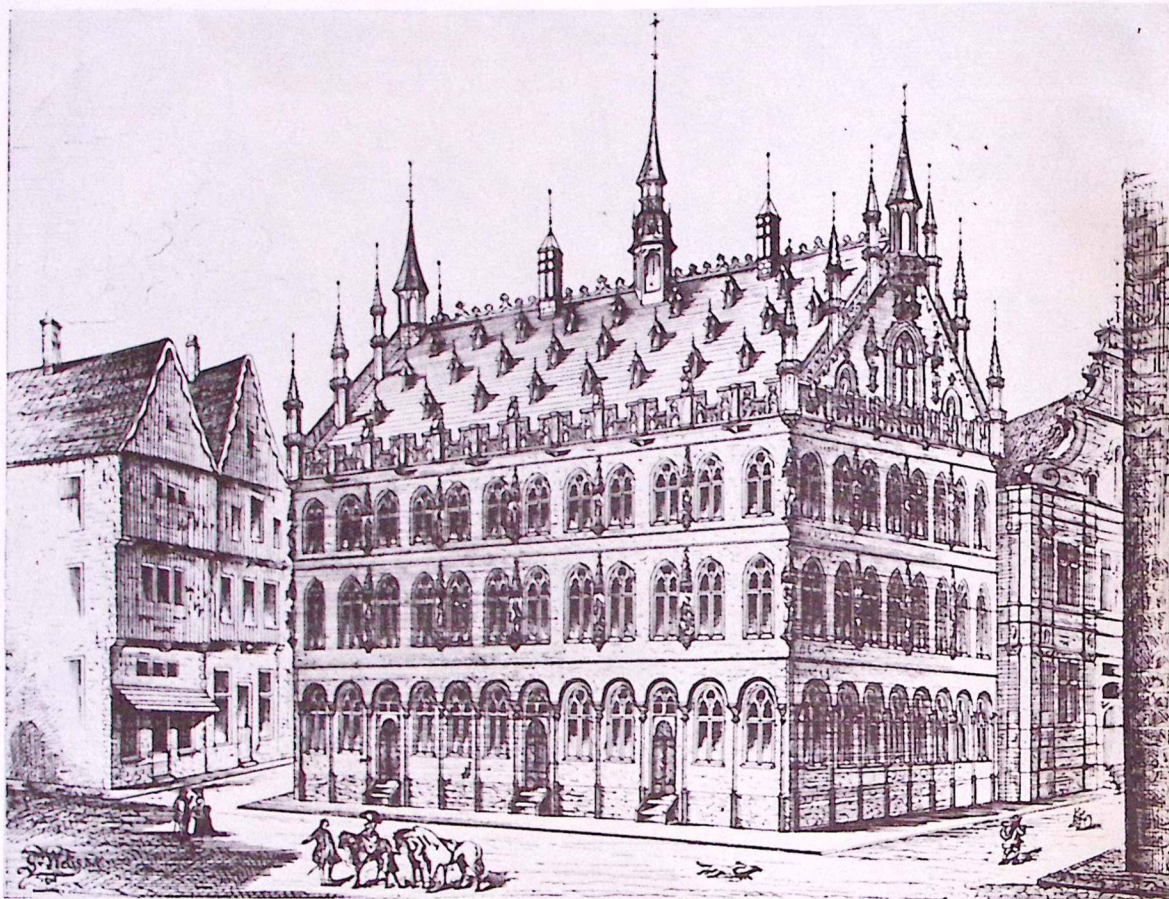
Louvain: les Halles-aux-Draps, en 1606, d'après une gravure du *Lovanium* de Jean-Baptiste Gramaye (1580-1635), qui avait succédé (1606) à Juste Lipse, en qualité d'historiographe des archiducs, Albert et Isabelle. En 1708, l'ensemble des monographies urbaines de Gramaye fut réédité sous le titre *Antiquitates Belgicae* (2 vol.).

Les documents du quinzième siècle le qualifient de *maçon*, de *maçon juré* ou de *maître-ouvrier*: l'appellation d'architecte n'était pas usitée à cette époque.

#### L'ITINÉRAIRE DE MATHIEU DE LAYENS

Les travaux confiés à la direction de Mathieu de Layens furent nombreux et variés. Dès sa nomination à Louvain, il reconstruit la Porte de Malines ou *Porte du Château*, à proximité du château de Louvain. Cet édifice, démoli en 1807, avait une forme circulaire vers l'extérieur et carrée vers l'intérieur. Le monument présentait une façade ornée d'un lion de pierre, poly-





Louvain: à gauche de l'Hôtel de Ville, le local dénommé la Table Ronde, construit, en 1480-87, par Mathieu de Layens (d'après un tableau du XVII<sup>e</sup> siècle). Cet édifice portait le nom de Table Ronde car il était mis à la disposition des bourgeois, notamment des membres des Gildes et des Chambres de Rhétorique. Jadis la façade s'harmonisait avec celle de l'Hôtel de Ville et avec le style de la Collégiale Saint-Pierre.

chromé par le peintre Arnould van Vor-spoele.

Tout en travaillant à l'Hôtel de Ville, de Layens dessine (1450) le fameux tabernacle de la collégiale. Cette œuvre de toute beauté se présente sous la forme d'une tourelle pyramidale — en pierre d'Avesnes — d'une hauteur de douze mètres cinquante, découpée à jour et rappelant la flèche de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Les huit bas-reliefs figurent les scènes de la passion et les statuettes représentent les apôtres.

En 1452, Mathieu de Layens trace le plan du baptistère de l'église Saint-

Léonard ainsi que celui de l'autel de la Vierge de ce même sanctuaire.

Trois ans plus tard il travaille à l'église Saint-Sulpice, à Diest, en construction depuis 1417, d'après le projet de Sulpice van der Vorst.

L'année 1458 voit l'architecte à Mons, où les chanoinesses de Sainte-Waudru lui confient la direction de la construction de leur église. Ces travaux durèrent vingt-cinq ans.

En 1479, Mathieu de Layens arrête les devis de la « Maison de la Paix » — ou Hôtel de Ville — de Mons. Le plan dressé par l'architecte n'a pas été retrouvé.

La réputation du Louvaniste s'étend de plus en plus loin. La mort le surprend alors qu'il dirige la construction, dans sa ville d'adoption, de la *Table ronde*, édifice mis à la disposition des bourgeois pour leur servir de local, notamment pour les Gildes et les Chambres de Rhétoriques. La façade de l'immeuble était en harmonie avec celles de l'Hôtel de Ville et de l'église Saint-Pierre. Le bâtiment fut démoli en 1818.

Mathieu de Layens occupa une place de choix parmi les familles en vue, à Louvain. Il montra, en diverses occasions, des qualités morales remarqua-

bles. Sa générosité naturelle se déploya au cours des épidémies, des inondations et des incendies qui ravagèrent la ville.

Ce bon citoyen habitait rue de Bruxelles, au coin gauche de la Voer des Capucins. Il avait épousé en premières noces Marguerite Schancke, fille d'un maître carrier à Humelgem. Marguerite possédait des biens répartis dans les villages environnants. Elle mourut le 2 janvier 1468, sans laisser d'enfants.

Le 3 novembre de la même année, de Layens contracta mariage avec Catherine van der Meeren, veuve d'Hubert van Putchey. Le père de l'épousée, Georges van der Meeren, était un riche propriétaire à Attenhoven, non loin de Landen. Catherine donna cinq enfants à son second mari: deux garçons — morts jeunes — et trois filles. Elle perdit la raison, fut colloquée et termina ses jours à Tirlémont où elle vivait encore en 1514.

Mathieu de Layens décéda dans sa maison de Louvain, le 5 décembre 1483. Il fut inhumé dans l'église Saint-Jacques, aux côtés de sa première femme, Marguerite Schancke.

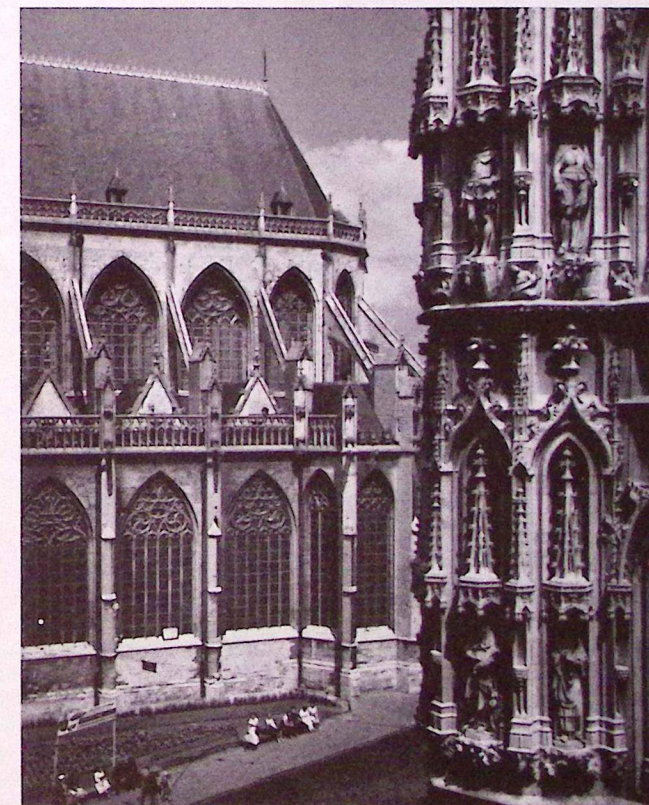
#### LA CONSTRUCTION D'UNE GIGANTESQUE CHASSE

Les plans du futur Hôtel de Ville de Louvain furent d'abord soumis à Gilles Pauwels, architecte de Philippe le Bon, venu spécialement de Bruxelles pour examiner l'état des lieux.

Le sol de la région est constitué de sable et de limon. Le nom de la commune rappelle les caractéristiques topographiques du pays: *lo*, bois, suggère la forêt qui garnissait les pentes des collines proches; *ven* ou *veen*, les marais, la fange, qui étaient leurs eaux bourbeuses dans la vallée.

Gilles Pauwels approuva les plans de son confrère. On se mit à l'ouvrage. Des files de chariots transportèrent des plaques de gazon sur lesquelles on allait poser les fondations de l'édifice.

Ci-dessus: chacun des pignons de l'Hôtel de Ville de Louvain est prolongé par trois tourelles ajourées, surmontées de flèches pyramidales. Ci-contre: vis-à-vis de l'Hôtel de Ville de Louvain, l'imposante Collégiale Saint-Pierre, dont on aperçoit, sur ce document, le chœur.





*Le hasard vint de faire résourrir par M<sup>r</sup> Jean Chyff, élève architecte, à l'hôtel de ville de Louvain, le nom de l'architecte qui a construit ce bel édifice et qui était resté ignoré jusqu'à ce jour. M<sup>r</sup> Jean Chyff a acquis la preuve incontestable que le constructeur de l'hôtel de ville s'appelait Mathieu de Layens, maître maçon de la ville et barbaque, âgé de 60 ans pendant près de trente ans, nommé pour le compte du magistrat, la tourelle et la pioche au prix de quatre sols par jour d'été et un peu moins de trois sols en hiver; et qu'il a reçu, comme gratification cinq florins ou cinq petits six sols, pour la confection de cet immortel édifice.*

*(Journal de la Belgique 10<sup>g</sup> 1846.)*

Mathieu de Layens n'abandonna rien au hasard ou à l'improvisation. Il se rendit personnellement aux carrières de Dilbeek, de Diegem, d'Ecaussinnes et d'Avesnes afin d'y sélectionner sévèrement les pierres devant entrer dans la construction. Pour les fondations, il choisit des pierres ferrugineuses de Rotselaer; pour le corps du bâtiment, la pierre blanche de Zaventem, de Vilvorde et de Dilbeek; pour les fenêtres, le granit d'Ecaussinnes; pour les sculptures, des moellons d'Avesnes.

La première pierre fut posée le 29 mars 1448, par Gautier van Nethene, lieutenant du premier bourgmestre, assisté d'Henri van Linthere, bourgmestre des Nations.

L'architecte reçut pour son plan une gratification de cinq écus Guillaume en or. Durant les travaux, il toucha — en été — douze *plecken* par jour; pendant l'hiver huit *plecken*.

Les documents rapportent que de Layens ne se contentait pas de diriger les travaux mais maniait lui-même la truelle comme un simple ouvrier. Les travaux avancèrent lentement, au fur et à mesure des ressources de la ville, les économies communales variant d'année en année.

**BREVE CHRONOLOGIE DE LA CONSTRUCTION**  
1447: creusement des fondations; 1448: pose de la première pierre et établissement du premier perron; 1452: fin des travaux du rez-de-chaussée; 1454: le premier étage; 1457: le deuxième étage; 1459: achèvement des tourelles; 1463: achèvement de la toiture; 1476: construction du second perron; 1709: perron actuel.

#### UNE ŒUVRE DE COLLABORATION

Maître Guillaume van Rotselaer, dit de Beer, l'Ours, posa les charpentes du palais communal; Renier Cockx fit les travaux de menuiserie du plafond de l'étage; Josse Beyaert exécuta les sculptures.

Les frais de construction s'élevèrent à un total de 32.766 florins, 7 sols, 2 liards.

#### L'HÔTEL DE VILLE EN CHIFFRES

Le Palais — quadrilatère de 34,60 mètres de long et de 12,72 mètres de large, les murs étant épais d'un mètre vingt — est isolé sur trois de ses faces. La hauteur de la construction — du sol à la balustrade ajourée bordant la toiture — atteint les 22,34 mètres. L'élévation des tourelles octogonales latérales, à partir de la balustrade cernant le toit, est de 25,50 mètres.

Le toit présente quatre rangées de lucarnes, ces dernières étant au nombre de quarante-six. Dix fenêtres ogivales s'ouvrent sur la façade principale; trois fenêtres dégagent chaque côté.

Entre les fenêtres, des saillies ornées de niches surmontées de dais sculptés à jour et de clochetons décorent la façade.

L'édifice est enrichi de deux cent-cinquante niches de grandes dimensions et de cinquante-deux autres de petites dimensions. Les dix-huit niches du second étage sont nettement plus allongées que celles du rez-de-chaussée afin d'obtenir un bel effet de perspective.

Les amateurs de statistiques assurent que l'Hôtel de Ville de Louvain compte 173 bas-reliefs à l'extérieur et 50 à l'intérieur; 129 groupes, 52 porte-baneroles, 239 grandes statues et 52 petites. Quant aux feuilles et autres motifs sculptés, ils sont variés à l'infini, faisant de ce palais civil une châsse rehaussée de dentelles.

Saisi d'une telle profusion d'ornements, Henri van Pede s'inspira de ce monument prestigieux pour édifier — de 1526 à 1557 — l'admirable Hôtel de Ville d'Audenaerde.

#### LE MONUMENT AVANT LA POSE DES STATUES DANS LES NICHES

Victor Joly, dans *La Belgique monumentale*, décrit l'Hôtel de Ville tel qu'il le vit vers 1844: « L'édifice est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages, éclairés des trois côtés par trois rangées de fenêtres dont les archivoltes sont ornées de feuillages; entre chaque fenêtre se trouve une saillie, qui, basée sur une colonne engagée, s'élance depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit entouré d'une balustrade. Ces saillies sont ornées de feuillages, de niches, de dais, de tourelles, du travail le plus exquis. Au sommet du toit et aux angles de l'édifice s'élèvent de chaque

côté trois tours octogonales, admirablement fenestrées à jour, qui semblent former d'élégants minarets. Les détails de l'ensemble de ce monument ne sont pas seulement remarquables par leur exécution; on ne doit pas seulement s'extasier devant ces colonnettes à taille sveltes et élancées avec leurs chevelures de feuillages, devant ces reliefs pittoresques tirés de la Bible, devant ces tourelles, ces balustrades si miraculeusement ouvrees, c'est surtout la richesse de l'architecture qui frappe d'étonnement ».

#### LE CHUCHOTEMENT DES PIERRES

Les socles en cul-de-lampe des niches figurent, en haut-relief, des scènes de l'Ancien Testament. On y découvre un monde à part, plein de vie, de mouvement, de cocasserie que l'agitation urbaine présente ne semble pas avoir troublé. Seule l'ombre crépusculaire efface le poème biblique.

Les thèmes furent choisis par maître Jean Phalisien, curé de Saint-Pierre, et par le dominicain Jacques Schelwaert, docteur en théologie. Hubert Stuerbout, peintre et décorateur de la ville, exécuta à la plume les dessins préparatoires.

Les pierres imagées furent scrupuleusement retaillées au siècle dernier. Cependant, l'historien Piot jugea sévèrement ce travail de restauration. Selon lui, on donna aux figurines un caractère grec et classique dans lequel on rechercherait en vain le type de malice grotesque qui, dit-il, était un caractère de l'art au XVe siècle.

Camille Lemonnier a saisi le souffle réaliste qui passe encore sur ce livre d'images: « ...pour rendre les épisodes plus compréhensibles », écrit-il, « l'imagier a donné à ses personnages l'aspect des hommes et des femmes de son temps. Les graves visages des patriarches se surchargent de cascades de mentons flamands; les matrones

juives ont des chairs lourdes de bourgeoises surnourries; les vierges laissent croquer à leurs pieds les cassures des grandes robes dont s'habillaient les patriciennes. Partout on se délecte les yeux du tableau de la rue au quinzième siècle: et les statues ressemblent à des passantes entre-croisant dans un décor d'architecture leurs allées et venues. Les sujets malicieux ne manquent pas; l'édifice ressemble à une vaste chronique joyeuse où maint contemporain put se voir sculpté tout vif; et la gaieté à tout bout de champ s'émancipe jusqu'à la licence, dans des culs-de-lampe énigmatiques qui semblent le commentaire rabelaisien de la vaste satire ».

#### OPPORTUNITÉ DE MEUBLER LES NICHES DE STATUES

Un arrêté royal de 1841 octroya un subside afin de placer des statues dans les niches de l'Hôtel de Ville, niches restées vides depuis la construction de l'édifice. L'échevin, rapporteur du projet, se heurta à l'hostilité d'une partie de l'opinion publique. Une commission d'études donna un avis favorable à l'exécution du plan. Un jury — présidé par le bourgmestre d'Udeken — choisit les artistes qui seraient chargés des sculptures envisagées. Les modèles présentés et mis en place à titre d'essai ne donnèrent pas satisfaction. Victor Hugo, dont la compétence en matière de restauration archéologique ne faisait pas de doute, fut consulté par l'échevin intéressé. La réponse de l'écrivain, datée du 29 février 1852, emporta les suffrages: « Il y a », dit-il, « pour ce complètement que le

En page de gauche: note manuscrite, datée de 1846, glissée dans un exemplaire de l'ouvrage *La Belgique monumentale*, par Victor Joly, Bruxelles, Jamar et Hen, 1844.

Ci-contre: la statue de Mathieu de Layens occupe depuis le milieu du XIXe siècle une des niches de l'Hôtel de Ville de Louvain.







statuaire doit à l'architecture, deux raisons principales: 1ère une raison d'art: L'Hôtel de Ville de Louvain est un édifice qui s'élève, qui s'élance, qui jaillit, qui monte, ascende, c'est là toute sa beauté: son jet vertical est splendide. Or, les niches vides dessinent à l'œil trois ou quatre zones horizontales qui brisent ce jet vertical et dénaturent la ligne souple et fière, compliquée en apparence, une au fond. Meublez les niches, le défaut s'en va; l'ensemble reparaît dans toute son unité; 2e une raison d'Histoire. Un édifice communal ou religieux dont les niches statuariques sont vides est un livre dont les pages sont blanches. Mettre une statue, c'est tracer une lettre. C'est avec ces lettres-là que l'Histoire écrit... ».

Aucun doute: Mathieu de Layens envisagea l'occupation des niches par des statues afin d'accroître le mouvement ascendant du monument qui, sinon, s'étirait en longueur. Le manque de ressources financières arrêta probablement l'entreprise: les guerres de Charles le Téméraire et les troubles répétés qui suivirent la mort de ce prince n'étaient guère favorables à l'exécution de travaux de parachèvement d'une certaine importance.

Les premières statues meublèrent les niches en 1852, les dernières en 1854. Elles figurent les hommes réputés qui travaillèrent à l'Hôtel de Ville, des célébrités nationales et locales ainsi que des savants qui illustrèrent l'Université de Louvain. Plus tard, on y joignit la représentation de souverains qui régnèrent sur la Belgique.

#### LES MEFAITS DU TEMPS

Les intempéries agirent fortement sur les sculptures du palais communal, taillées en pierres d'Avesnes, matériau spongieux et sensible au gel. Ces pierres gélives éclataient lors de la congélation des eaux qui s'infiltraient dans leurs pores et fissures. Des fragments de sculptures tombèrent aux pieds des passants au début du XVII<sup>e</sup> siècle et, en 1626, les tourelles menaçaient de s'effondrer.

Alors que de vigoureuses mesures de préservation de la parure sculpturale de la Maison communale s'imposaient, on se contenta de réparations superficielles. En 1828, enfin, une commission étudia sérieusement la situation du bâtiment et les remises en état de l'ornementation de la façade. La direction des travaux fut confiée à un jeune architecte louvaniste, Dominique Everaerts. Il ouvrit le chantier au printemps de l'année 1829. Entreprise avec prudence et respect du décor d'autrefois, la restauration fut généralement considérée comme un modèle de scrupule archéologique. On conserve à l'Hôtel de Ville une collection de sculptures anciennes retirées de la façade rénovée, témoignage authentique de l'art du quinzième siècle aux Pays-Bas. Les travaux prirent fin en 1841. Une deuxième restauration débuta en 1897 et s'acheva en 1905. L'événement ne passa pas inaperçu. Une pierre commémorative — posée dans la tourelle de la façade ouest — signale que « Le 8 mai 1904, Leurs Altesses Royales le Prince et la Princesse Albert de Belgi-

que posent cette pierre commémorative de la restauration de cet Hôtel de Ville ».

Les pierres, dites de Reffroy, employées pour cette restauration, provenaient de la Lorraine française.

Si le palais communal échappa aux malheurs qui s'abattirent sur Louvain au cours des sombres journées des 25 et 26 août 1914, il n'en fut pas de même au mois de mai 1944. Les sculptures de la façade, notamment, furent gravement endommagées par l'éclatement d'une mine allemande. Le collège échevinal confia à l'architecte louvaniste, M. Moerkerke, la reprise complète du monument (1953). Restauration très étudiée, entreprise avec tous les moyens mis à la disposition des restaurateurs modernes, elle restitua à l'Europe un de ses plus beaux édifices communaux, construit en gothique tertiaire.

#### PERSPECTIVES SUR L'HÔTEL DE VILLE

La meilleure perspective permettant de saisir toute la beauté du magistral monument de Mathieu de Layens est l'angle de la rue de Bruxelles ou de Malines. La Maison échevinale, rendue à sa vérité première, s'étire gracieusement vers les nuages mouvants.

Les proportions de l'édifice s'insèrent harmonieusement sur la place du *Grote Markt*, voisinant avec l'important volume architectural de l'église Saint-Pierre. L'immeuble dit de *la Table Ronde* — édifié par Mathieu de Layens, reconstruit après 1914 et 1944 — est en parfait accord architec-

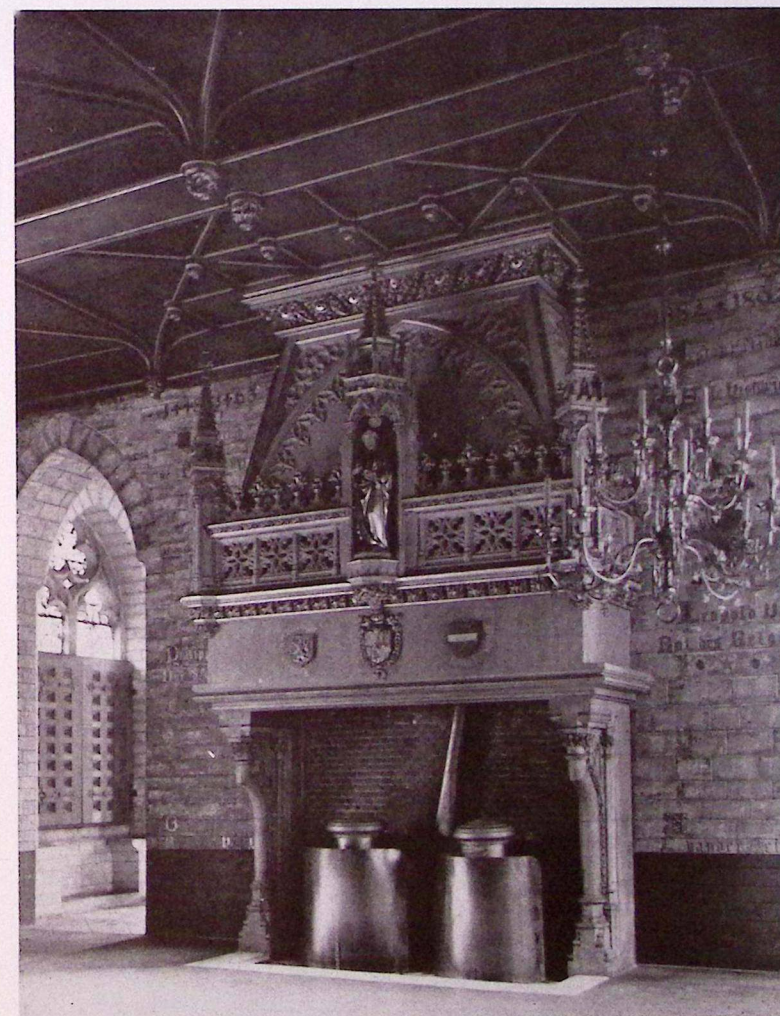
tural avec les autres prestigieuses constructions de ce cœur vivant de Louvain.

Avant de quitter cet emplacement célébré par tous les artistes, il convient de rappeler quelques principes de l'esthétique des villes médiévales. Celles-ci ne comportaient pas de grands dégagements mettant à nu les monuments, principe que de nombreux urbanistes défendent aujourd'hui. Au Moyen Age, les architectes préféraient le charme d'une grandiose apparition de pierres au détour d'une ruelle. Souvenons-nous des controverses qui opposèrent naguère les archéologues aux urbanistes modernistes, lors de la mise à l'étude de l'aménagement des abords de la cathédrale Saint-Michel, à Bruxelles.

En ce qui concerne Louvain, la perspective de l'avenue des Alliés — en venant de la gare de chemin de fer — n'existe que depuis la fin de la première guerre mondiale, moment où on reconstruisit la ville sinistrée tout en rectifiant l'ancienne rue de la Station. En ce cas précis, l'initiative des esthéticiens modernes a été heureuse et fait de Louvain une cité d'accueil à l'échelle européenne, dès qu'on l'aborde par cette grande voie de communication.

En page de gauche: Hôtel de Ville de Louvain: cul-de-lampe, en chêne, un des ornements de la petite salle gothique du 1<sup>er</sup> étage. Les bas-reliefs, de Josse Beyaert, figurent des épisodes de la vie du Seigneur.

Ci-contre: cheminée néo-gothique, sortie de l'atelier des Frères Goyveste et ornant la Salle du Conseil de l'Hôtel de Ville de Louvain.







# SAINTE-MARGUERITE DE THINES

par Joseph DELMELLE

Il y a nombre de découvertes à faire autour de Nivelles et, dans un de ses poèmes — qui, par exception, est un sonnet —, Maurice Carême, célébrant la ville de sainte Gertrude, évoque:

*ces chemins  
Qui s'en vont retrouver là-bas les plaines...*

Les plaines! Il en est une, aux portes de la ville, ayant été utilisée en vue de l'aménagement d'un parc industriel. Quantité d'entreprises s'y sont établies et d'autres y jettent l'ancre.

De l'autre côté de la route de Namur qui longe ce lieu d'implantation pour

ateliers, entrepôts et bureaux, la plaine continue et un réseau de petits chemins coupe la campagne, allant vers des villages ou des hameaux où l'existence est encore réglée, en partie tout au moins, par les exigences des saisons. Là-bas, c'est Baulers avec, à Alzémont, le souvenir de Giovanni Hoyois qui y écrivit, dans une silencieuse retraite, son beau livre sur *L'Ardenne et les Ardennais*. Et là, sur la droite, caché dans un repli de terrain, c'est Thines. Et, l'abordant, on se souvient des vers d'Armand Bernier:

*Souvenirs, recréez ce village discret  
Où ne passaient jamais que les mêmes*

*passantes,  
Où les seuls visiteurs des dimanches  
étaient  
Les pigeons revenus des pays de légende...*

## UN PROBLEME D'ETYMOLOGIE

Il existe, en Brabant, des toponymes qui se ressemblent et sonnent allégrement comme, disait le regretté E. Bourguignon, « *les notes claires d'un joyeux carillon* ».

Il y a ces noms que l'on confond parfois: Dyle, Thyle, Thines!

Ce dernier: Thines, pose un petit problème étymologique.

A. Vincent, dans son ouvrage sur *Les Noms des Lieux en Belgique*, a fait remarquer qu'il pourrait dériver du terme wallon « tienne », qui signifie hauteur, colline, butte. Et la plupart des auteurs ont souscrit à cette opinion.

Paul Dewalhens, dans sa monographie sur Tirlémont, en flamand « Tienen », s'est référé à ce mot wallon après avoir fait remarquer que le nom de la ville blanche s'écrivait jadis « Thienen » après avoir eu les formes suivantes: « Thenas » (1224), « Tenis » (1209), « Thenis » (1173), « Thienes » (1165) et « Thiunas » (872) provenant de la germanisation (?) du celté archaïque « dûno », signifiant colline fortifiée. Et notre savant ami tirlémontois ajoutait que « *C'est pour différencier Tienen d'autres communes comme Thines (Nivelles), Thisnes (Hannut), Les Tiennes (Malonne), Thynes (Dinant), etc, que mont fut ajouté à Tienes. Ce qui fait que Tirlémont, en français, étymologiquement parlant, est un pléonasme vicieux, une tautologie...* »

En fait, Paul Dewalhens rejoint Vincent et la plupart des toponymistes. La plupart des Thynes, Thysnes, etc, occupent une colline. Mais le village, proche de Nivelles, qui nous intéresse se situe, quant à lui, dans un fond, en partie tout au moins. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu de souscrire à l'opinion de Maurice Bologne qui soutient que Thines, écrit sous cette forme dès le XIIIe siècle, est une appellation d'origine pré- ou protohistorique: « Tina » qui veut dire « la rivière boueuse ».

Une rivière, qui prend son nom au village, a sa source sur le territoire de Thines. Elle se fraye un chemin dans le sol d'une prairie et, jadis, formait un long marécage. Nous en connaissons l'aventure grâce, en particulier, à Willy Rocher, de Nivelles, qui l'a évoquée aux pages de cette revue *Brabant* (n° 4, 1970).

## UN PAYS DE NUANCES

Willy Rocher, donc, a parlé de la petite rivière et des villages, dont Thines, en premier lieu, qu'elle arrose. Nous ne mettrons pas nos pas dans les siens. Notre but, précisons le tout de suite, est de présenter l'église de Thines.

Avant de mettre le cap vers ce sanctuaire, regardons la campagne. Cette

portion du Roman Pays de Brabant (nous tournons le dos au parc industriel) juxtapose des paysages d'un charme simple, d'une sympathique rusticité, tout en nuances et non en contrastes accusés.

Malgré soi, on est pris par la beauté, qui n'est que modestie, de ce coin de notre province mitoyenne. Et on comprend pourquoi Paul Collet s'y est attardé pour y réaliser quelques dessins tout en finesse, pourquoi Paul André en a parlé non sans lyrisme bien que préférant la prose au vers, pourquoi Charles Gheude nous en a laissé un tableautin versifié, pourquoi Théodore Hannon — en 1876 — a écrit ce sonnet que nous avons plaisir à relire tout en cheminant:

*Thines!... Parmi les prés où le printemps s'éveille,*

*Au milieu des vergers et des robustes champs,  
Comme elle épanouit son agreste merveille  
De fleurs et de parfums, de rayons et de chants!*

*Au creux des buissons verts le pinson s'émerveille,  
N'écoulant en Avril que ses jeunes penchans...*

*Oh, sous ces chaumes sur qui la Nature veille,  
Les pleurs sont moins amers, les hommes moins méchants.*

*La Thines en jasant égrène ses turquoises;*

*Le coq d'or s'élançant du vieux clocher d'ardoises*

*Eblouit dans l'air bleu les poules d'attente.*

La Thines, un cours d'eau sans prétention, mais au charme suave.







Vue d'ensemble du château-ferme de Vaillantpont.

Bien qu'aux sentiers couverts où l'émouveau s'arrête  
Luise aussi le kôpi de Pierre-le-Champette,  
Thines, les floraisons doivent cacher  
l'amour...

#### RAPIDE REGARD SUR LE VILLAGE

Autour du vieux clocher d'ardoises et de son coq d'or terni, Thines s'étend sur 766 hectares dont 739 sont consacrés à la culture ou à l'élevage. Il n'y a guère plus de 250 âmes réparties sur ce territoire relativement vaste gardé, en dehors du centre, par quelques fermes solides, posées comme des arches sur la mer figée des champs.

Cet humble village a une riche histoire où interviennent, à la suite d'une donation effectuée en 1209 par Francon d'Archennes, les Templiers dépendant

de l'opulente commanderie de Chantraine, près de Jodoigne. Les Templiers possédèrent le château-ferme de Valiompont, Waillampont ou Vaillantpont, qui subsiste et a conservé sa façade orientale, en dépit de plusieurs restaurations, à peu près dans son état premier. En 1815, les Alliés y installèrent une ambulance.

D'autres fermes pourraient retenir également notre attention. Et il y a aussi, outre la rivière qui n'est qu'un ruisseau et qui forme de jolis coins, les petites maisons du village, les quartiers dits de Jérusalem et du Culot de la Piedsente. Thines est un beau village. Mais le serait-il encore, ou autant, sans son église, sans ce petit joyau usé comme un bijou de famille mais soigneusement conservé parce que, précisément, il constitue le maillon rattachant le passé au présent...

#### OU IL EST QUESTION DE PROSPER MÉRIMÉE

En date du 12 février 1842, Prosper Mérimée — figure dominante de l'histoire des Lettres françaises mais, aussi, Inspecteur général des Monuments historiques de France — commençait un de ses rapports officiels de la sorte: « *Malgré ses petites dimensions, l'église de Thines est un monument très curieux et qui offre un intérêt très réel...* »

Prosper Mérimée était-il venu à Thines, en Brabant, près de Nivelles? Non, et le sanctuaire dont il écrivait se situe dans la partie cévenole du Massif Central, département de l'Ardèche, près des Vans et de ce château de Chambonas qui se souvient d'une de ses occupantes devenue princesse de Caraman-Chimay par son mariage. Prosper Mérimée, donc, ne pensait pas à l'église brabançonne de Thines et.

Dans le vieux cimetière de Thines, cet intéressant détail d'un monument funéraire.



pourtant, on est surpris, en lisant son rapport, de constater que, moyennant quelques coups de plume, son texte pourrait s'appliquer à Sainte-Marguerite.

Comme pour Notre-Dame de Thines-en-Vivaraïs, il y a un large escalier qui conduit au porche. Et il y a ce pignon à pic, fermant le sanctuaire du côté du jubé, et ce cimetière paysan rassemblant ses tombes sous la protection du clocher.

Ce cimetière de Thines — en Brabant — conserve plus d'une émouvante pierre tombale: anciens bourgmestres appelés Dineur, Tumerelle, Boucqueau, Bauthier... et anciens curés: Eugène Thibaut, Armand Thelsen, Joseph Haynault... Un monument funéraire, avec panneau de pierre sculpté en bosse, est particulièrement intéressant. On y voit un cultivateur menant sa charrue conduite par deux solides chevaux.

#### EN REGARDANT L'EGLISE

Placée sous le patronage de sainte Marguerite, l'église de Thines occupe une plate-forme en promontoire et est fermée, du côté du chemin pavé, en tranchée, qui longe ce dernier, par un haut pignon dressé, pourrait-on dire, en falaise.

On sait que la paroisse de Thines existait déjà au XIIIe siècle. A l'origine, elle dépendait de Sainte-Marie ou Notre-Dame de Nivelles, voire d'autres cures de la cité de Sainte Gertrude. Ce n'est qu'à la fin du XVIe siècle, en 1590 exactement, qu'elle acquit son autonomie.

Selon E. Bourguignon, l'église actuelle daterait, en partie, du XIIIe siècle. « *Un long escalier de pierre, écrivait-il, donne accès au temple bâti au XIIIe siècle et agrandi au début du XVIIe probablement...* » Et il ajoutait: « *Les fenêtres ogivales se remarquent dans la construction primitive et des baies plus grandes avec arcs en anse de panier dans la partie récente. Les armoiries de la maison de Vaillantpont sont au-dessus d'un portail. Dans l'église, quelques pierres tombales (1635-1606-1596) sont à signaler ainsi que des boiseries modernes. L'église renferme les reliques de Sainte Marguerite dont la dévotion en ce lieu remonte à une époque lointaine...* »

Il n'est pas sans intérêt de confronter les données du regretté E. Bourguignon avec celles contenues dans les *Notes pour servir à l'Inventaire des œuvres d'art du Brabant, Arrondissement de Nivelles* réunies par le comte Joseph de Borchgrave d'Altena avec la collaboration de Mme Varlez-Toussaint. Nous lisons, dans ce dernier ouvrage, les remarques que voici: « *La paroisse de Thines a conservé heureusement sa charmante église; un édifice pittoresque, où il subsiste des éléments du XIIIe siècle, modifiés au XVIIe. De la période gothique nous reste la partie*

plat et que, toujours d'après les deux auteurs mentionnés, sont à noter le maître-autel, les lambris de la nef, deux autels auxiliaires, deux beaux confessionnaires Louis XV ornés de pilastres et de rocailles, trois statues: une Vierge du XVIe siècle, image modeste; un saint Eloi; et une sainte Gertrude dans la manière de Laurent Delvaux, ainsi que plusieurs orfèvreries, qui ne sont pas exposées et ne sont donc pas visibles par le visiteur de passage, et plusieurs pierres tombales aux inscriptions plus ou moins lisibles. Pénétrant dans la petite église au clo-



Dédiée à sainte Marguerite, la ravissante église de Thines conserve des éléments architecturaux du XIIIe siècle.

occidentale de l'édifice. Les transformations se lisent aisément, surtout là où se trouve le porche latéral Sud où nous voyons un portail de pierres orné d'ailerons maladroïtement dessinés; on y distinguera un fronton triangulaire armorié où se lit: « *F. P. Bastin Cuveli — 1635 — A lors Mambours...* »

#### DETAILS

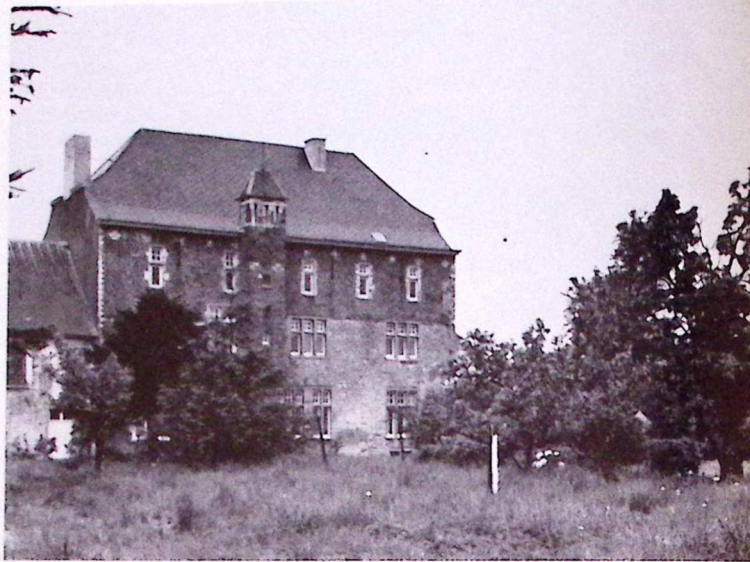
L'ouvrage du comte de Borchgrave et de Mme Varlez-Toussaint inventorie rapidement ce qu'il y a de plus intéressant dans l'église de Thines. Signalons que la nef est couverte d'un plafond

cher d'ardoises, nous avons retrouvé le millésime de 1635 gravé sur le fronton de la porte. Et, à l'intérieur, nous avons eu l'attention attirée par les confessionnaires jumelés, situés dans le fond, ainsi que par les vitraux, plusieurs tableaux, les boiseries et le chemin de croix, relativement récent, dont les diverses stations occupent les médaillons prévus dans les lambris. Et, outre les trois statues dont il a été fait mention et qui sont sans doute les plus valables sur le plan purement artistique ou archéologique, les effigies de différents saints ou saintes: Rita, Hubert, Roch, Mar-

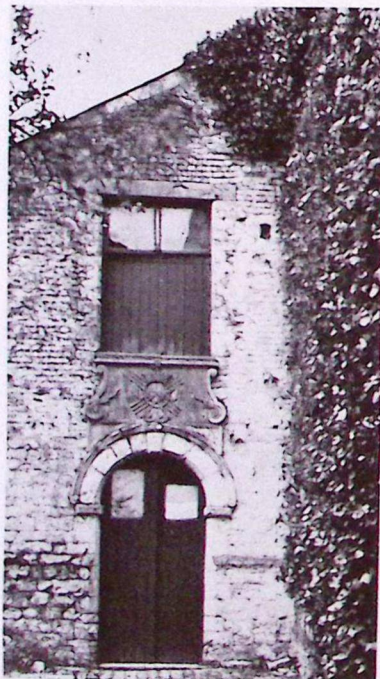


guerite, Philomène... Nous supposons que la Vierge à l'Enfant située sous le Saint-Eloi de l'autel latéral gauche, chef-d'œuvre — comme son compagnon de droite et comme le maître-autel — de boiserie, est celle que renseignent le comte de Borchgrave et Mme Varlez-Toussaint. Une observation encore: le sanctuaire, intérieurement, est remarquablement entretenu, brillant de propreté.

Les statues de sainte Rita, saint Hubert, saint Roch, sainte Marguerite et sainte Philomène, bien que ne relevant pas toutes de l'art saint-sulpicien, n'ont guère de valeur en elles-mêmes. Toutefois, elles ne sont pas sans mériter l'attention car elles sont les témoins d'un certain folklore religieux qui est peut-être en voie de disparition mais qui a eu une très réelle importance dans la vie des villageois de jadis.



Ci-dessus: façade (côté jardin) du château - ferme de Vaillantpont.  
Ci-dessous: Cette porte d'entrée, millésimée 1663, est le dernier vestige de la chapelle annexée au château de Vaillantpont, du temps où ce domaine appartenait aux commandeurs de l'Ordre de Malte.



Il y a sainte Rita, dont la statue — avec deux ex-voto — est dans le fond de l'église. Invoquée dans quantité de sanctuaires du pays et de l'étranger, notamment à l'église de la Madeleine à Bruxelles, c'est la sainte de l'impossible ou des causes désespérées. Elle est vénérée, à Nivelles, dans différents oratoires, dont la chapelle du chemin de la Procession, tenant à la chaussée de Mons, et, bien sûr, à Thines.

Saint Hubert, on le sait, est le patron de l'Ardenne et des chasseurs. On le prie depuis toujours, à Nivelles et dans les environs, pour être préservé de la rage et, autrefois davantage qu'à présent, on avait coutume, le 2 novembre, jour des morts, de manger un morceau de pain « de saint Hubert » au petit déjeuner. Honoré à Thines, saint Hubert l'est également à la collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles et à la chapelle du « Tchansau » à Monstreux.

Autre saint populaire pouvant être qualifié de « Nivellois », saint Roch — qui, comme Djan-Djan, ne va jamais sans son chien — était et est encore invo-

qué contre la petite vérole, la variole — ou « pokètes » — et le typhus. Autrefois, les paysans collaient une image le représentant, ou une prière en son honneur, sur les portes afin d'éloigner, de la ferme, toutes les maladies pestilentielles dont le choléra qui fit tant de ravages dans les siècles passés et n'a pas encore complètement disparu actuellement de la surface de la terre. Honoré jadis en l'église Saint-Nicolas de Nivelles, saint Roch a eu d'autres centres de dévotion dont, outre Thines, Ronquières.

Patronne de l'église de Thines où les femmes qui allaient accoucher se rendaient pour implorer son intervention, sainte Marguerite trône sur l'autel latéral droit du sanctuaire et est surmontée d'une sainte Philomène invoquée, quant à elle, à Thines comme ailleurs, dont Tubize, contre les maux d'oreilles.

En fait, c'est de tout un passé d'humbles traditions que nous entretenons les statues de l'accueillante et remarquable petite église de Thines, près de Nivelles, en Roman Pays de Brabant.

A Wavre

## L'EGLISE ET SES CLOCHES

par Dr. A. BRASSEUR-CAPART

**W**AVRE est une ancienne Cité. Dans une charte de 1086, elle est décrite comme une agglomération importante avec église et moulin.

L'église actuelle, très caractéristique, date de la fin du XVe siècle. Elle est bâtie en pierres de la région. Le grès ferrugineux (limonite), provenant des carrières de Limal et d'Ottenburg, y alterne avec des bandes blanches de pierres de Bonlez.

Au début du XVIIe siècle, Wavre devint Ville décanale. Fiers de cet honneur fait à la Cité, les décimateurs et les édiles résolurent de surélever la tour de l'église. Achevée en 1637, la belle flèche bulbeuse, qui la couronnait, atteignait près de 80 mètres. Elle faisait, vous le pensez bien, l'orgueil des habitants. Dès ce moment, les Wavriens projetèrent d'établir dans la tour spacieuse, un « Jeu de cloches », le carillon de cette époque. Rappelons, au passage, que le carillon a toujours été le symbole des libertés d'une ville. Le premier contrat datait de 1686. Un jeu de cinq cloches fut placé. La plus grosse pesait 3.000 livres.

L'incendie de 1695, qui ruina la Ville et détruisit la flèche de l'église, anéantit les premières réalisations et brisa les ailes à tous ces beaux projets. Réparée hâtivement, sans grand souci esthétique, la tour de l'église donna asile à quatre nouvelles cloches, réservées à son usage. Elle furent coulées sur



place, avec le bronze récupéré dans les ruines.

Lors de la Révolution Française, trois de celles-ci ont été enlevées. Elles furent, par la suite, remplacées par deux autres.

En 1942, les Allemands enlevèrent les deux plus grosses. Ils nous laissèrent la cloche la plus ancienne. Donnée en 1696 par les frères Donglebert, son poids est de 650 Kgs. Elle fut sauvée d'une refonte par l'intervention de Monsieur l'abbé Pensis.

Grâce au Syndicat d'initiative, le projet du XVIIe siècle fut enfin réalisé. Les cloches, au nombre de 49, ont été cou-

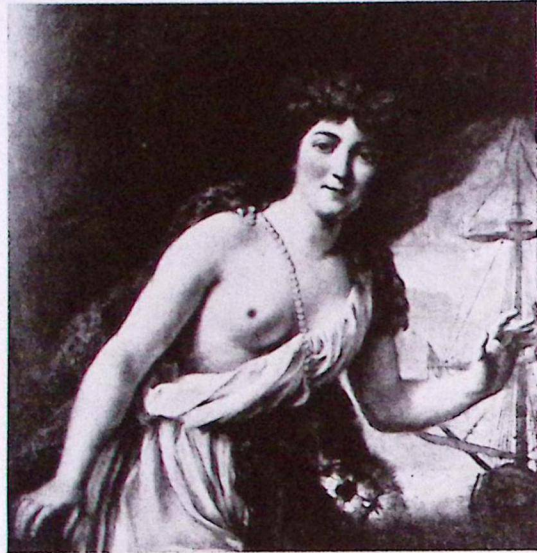
lées par la Maison Michiels de Tournai. Admirées de tous, elles firent leur entrée dans la Ville, le samedi 6 mars 1954.

Bientôt nous entendrons leur voix, lors des beaux concerts de musique campanaire qui nous sont promis.

*Dans le clocher de notre église  
Un carillon résonnera  
Et sur la Ville chantera,  
S'éparpillant avec la brise,  
Ce son joyeux,  
Venu des cieux.*

C'est chose faite, à présent.





# Mademoiselle LANGGE

par Carlo BRONNE,  
de l'Académie

À où se trouve aujourd'hui, rue des Cendres, la Clinique Saints Jean et Elisabeth, là où moururent le cardinal Mercier et le poète Van Lerberghe, s'étendaient au XVIIIe siècle les importants ateliers Simons. Maître carrossier, doyen de sa corporation, Jean Simons transféra à cet endroit en 1768, au coin de la rue du Marais et de la rue de la Blanchisserie, l'établissement paternel sis antérieurement Marché au Bois. Un croquis bistré et le témoignage d'un voyageur anglais Georges Forster montrent l'ampleur de la fabrique. Les archives de la firme, heureusement conservées, révèlent que Simons fournissait princes et grands seigneurs; l'impératrice Marie-Thérèse lui avait commandé un carrosse de gala et Napoléon la berline capturée à Waterloo. (1) L'ingéniosité de l'artisan, qui employait plus de cent ouvriers, avait gagné la faveur générale en conciliant

l'élégance de ses voitures avec l'ampleur des robes à paniers exigée par la mode. Des neuf enfants de Jean Simons, certains continuèrent d'exploiter l'affaire familiale. Fournisseur de Guillaume 1er, un Simons, soupçonné d'être orangiste, fut impliqué en 1841 dans la burlesque Conspiration des Paniers percés.

Un autre fils de Jean, Michel Simons, attiré par les énormes profits que les guerres rapportent aux munitionnaires, se fixa à Dunkerque et obtint des contrats importants de fourniture de grains et de fourrages pour la subsistance de l'armée de Dumouriez en Belgique. Les bénéfices qu'il réalisa lui permirent d'acquérir en 1793 le domaine de la Chauvennerie, en Seine et Marne, pour la somme de 400.000 livres; il chargea de l'aménager l'architecte Bélanger auquel le comte d'Artois, à la suite d'un pari, avait confié l'édification en l'espa-

ce de quelques semaines du pavillon de *Bagatelle* à Paris.

Ce genre d'opérations offrait des risques: d'abord celui de ne pas être payé (un reliquat de 1.700.000 livres fut réclamé), ensuite l'envie des autres. Simons et quelques spéculateurs belges tels que Prolé et Walckiers furent accusés par Fabre d'Eglantine, arrêtés et relâchés. Grâce à ses relations politiques, Michel put gagner Altona, en Allemagne, et réussit à obtenir la mission d'approvisionner Paris en froment en 1795; il en retira plus d'un million et demi.

Entre-temps, la Révolution avait disloqué son ménage et l'entreprise paternelle. Faute de clientèle de luxe, la carrosserie périclitait. Jean Simons partagea ses biens immobiliers entre ses descendants. L'un d'eux, Pierre maintint les ateliers jusqu'en 1847. Michel sollicita le divorce et s'étourdit en

Colson: Mademoiselle Lange dans « L'Île déserte » (Comédie française).

↓

Girodet: Danaïde (Musée de Leipzig). ▶

fréquentant le monde dissipé du Directoire dont Barras était roi et où régnait le libertinage des « incroyables » et des « merveilleuses », non sans ressemblance, sur le chapitre des mœurs et des extravagances vestimentaires, avec les jeunes affranchis d'aujourd'hui.

En 1784, la troupe du théâtre de Gand comptait un médiocre « troisième amoureux » nommé l'Ange, sa femme et sa fille Elise. Enfant de la balle, elle était née à Gênes, douze ans plus tôt. A seize ans, elle débute à la Comédie française, la quitte avec éclat pour y rentrer humblement, en sort de nouveau pour briller sur la scène du théâtre Feydeau. A vrai dire, elle n'avait d'angélique que le nom et son ravissant visage, plus que son talent, a fait sa réputation. Un banquier hollandais, un faux marquis fabricant de canons l'ont couverte de bijoux et s'y sont ruinés. Elle a retiré de ces liaisons des







rentes, une fille, un hôtel rue Saint-Georges, douze chevaux ayant appartenu au prince de Croy et une auréole de scandale qui la rend plus désirable. Incarcérée à Sainte-Pélagie pendant la Terreur, sur la dénonciation d'un camarade Collot d'Herbois, jadis acteur sur une scène anversoise, elle jouit de la protection des membres du Directoire au moment où elle rencontre Simons dont elle s'éprend sincèrement.

Toujours sur la piste de quelque affaire fructueuse, spéculant sur le change, sur les assignats, sur les livraisons, Simons a entrepris avec le Belge Werbrouck de jouer sur la guinée anglaise avec la complicité du ministre des Finances Ramel (qui mourra en exil à Bruxelles). Il fait de fréquents voyages en Hollande et en Belgique, d'où Elise lui demande de rapporter 24 aunes de dentelle pour garnir ses chemises.

Jean Stern a retrouvé les lettres échangées entre les amants. Tendres, jalouses, conciliantes, insinuanes, elles jalonnent un chemin dont le terme est la mairie du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris où ils furent unis légalement le 11 février 1798. Le financier avait hésité et il y avait de quoi. Les épigrammes couraient sur lui:

*Je conviens que sur l'or il roule  
Mais n'est-il pas aussi roulé?*

Mlle Lange renonça au théâtre, à ses pompes et à ses œuvres. Soucieux de la soustraire aux tentations parisiennes, son mari n'avait acheté rien moins qu'un couvent: l'abbaye de la Cambre à Bruxelles, bien national qu'il paya 430.000 livres et dont il voulait faire une somptueuse résidence champêtre parmi les arbres centenaires. Les plans existent encore. Le ménage fit son voyage de noces à Bruxelles.

Cependant, les occupations complexes de Simons l'obligeaient à garder un quartier général à Paris. N'avait-il pas

◄ Robert Lefèvre: Michel-Jean Simons.

◄◄ Naudet: Girodet apportant son tableau au Louvre (Gazette des Beaux-Arts, Paris, 1850).

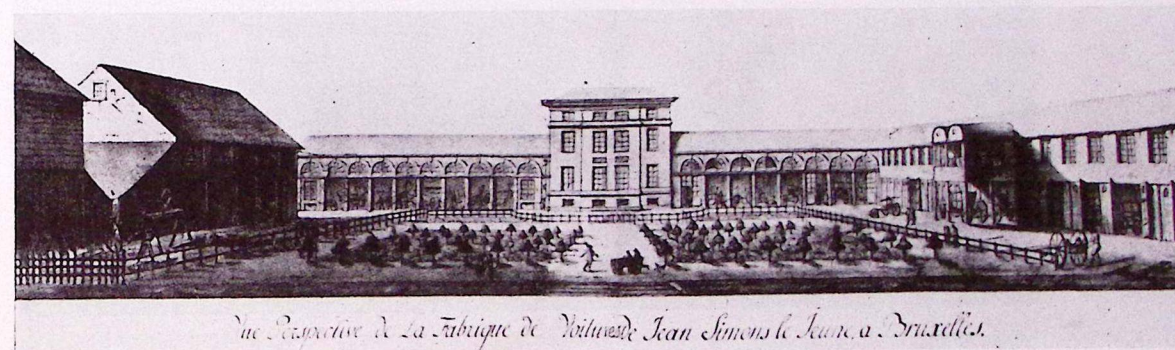
obtenu du Ministère de la Marine un marché de fournitures de bois pour les constructions navales d'Anvers? Il proposait, d'autre part, le creusement d'un canal reliant Paris à Charleroi, par l'Oise et la Sambre, et se prolongeant jusqu'Anvers. Il s'était notamment rendu acquéreur de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers qu'il revendit trois ans plus tard, près du double, au gouvernement français.

Menacé par l'embonpoint et l'embourgeoisement, l'ex-Mademoiselle Lange ne regrettait pas les planches mais elle prétendait toujours à l'hommage rendu à ses charmes. Un portrait exécuté en plein épanouissement de sa beauté la

mandaté par Girodet, fit savoir que le tableau n'avait aucun rapport avec la citoyenne Simons. Au Louvre, les visiteurs s'amassaient devant l'œuvre vengeresse. Un graveur, Naudet, représenta l'artiste amenant son œuvre au Salon. Il existe d'autres effigies de la comédienne, peintes ou sculptées dont le *Dictionnaire* de Lyonnet donne la nomenclature. Le portrait en Danaïde fut-il vraiment déchiré ainsi qu'on l'a dit et répété?

Le Musée de Leipzig possède une œuvre de Girodet sous ce titre dont nous avons la bonne fortune d'offrir la reproduction aux amateurs de vénusté. Le Premier Consul n'aimait pas les mu-

sieurs procès que lui avaient intentés Walckiers et d'autres associés. Une décision impériale lui enjoignit de rembourser un million sur les sommes perçues pour fournitures. Le blocus continental acheva sa déconfiture. Après avoir envisagé de se retirer à Anvers, il liquida ses biens immobiliers et s'installa en 1811 à Bruxelles dans l'ancienne carrosserie. En 1825, l'ex-Mademoiselle Lange, qui ne l'a pas abandonné dans l'épreuve et a sauvé son propre patrimoine, notamment son domaine de Bossey sur le lac Léman, décède à Florence. Inconsolable il la ramènera à Bossey dont l'usufruit lui est disputé par ses beaux-enfants. Chassé de chez



Michel-Jean Simons: La Carrosserie Simons, à Bruxelles (1778)

montre, le sein nu, couronnée de feuillage, dans l'un de ses rôles favoris. Quelques années après Mme Simons tint à poser pour Girodet. Soit que le modèle se soit jugé peu flatté, soit que l'artiste ait été repoussé, le peintre lacéra la toile refusée et la remplaça au Salon de l'an VII par une allégorie intitulée *Danaë, fille d'Acrise*. On y voyait une femme, uniquement parée d'une aigrette, recueillant une pluie d'or dans son écharpe. Un dindon, à ses pieds, portait un anneau de mariage. Une colombe poignardée voisinait avec un rat pris au piège.

L'allusion était claire; l'affaire fit grand bruit. Comble de maladresse, Isabey,

nitionnaires dont les profits abusifs nuisaient à la république. Les nombreux projets de Michel Simons n'eurent pas tous l'issue qu'il espérait, en dépit des sacrifices qu'il s'imposa pour plaire au pouvoir. Ayant acheté et aménagé à grands frais à Paris un hôtel, précédemment propriété de Vilain XIII, grand bailli de Gand, il le céda à perte à Louis Bonaparte, moyennant quoi il réalisa, avec l'aide de Talleyrand, un coup magnifique en enlevant sur le marché les rentes dues par l'Autriche aux anciens Pays-Bas et en les revendant après que le traité de Lunéville en eût assuré le paiement intégral.

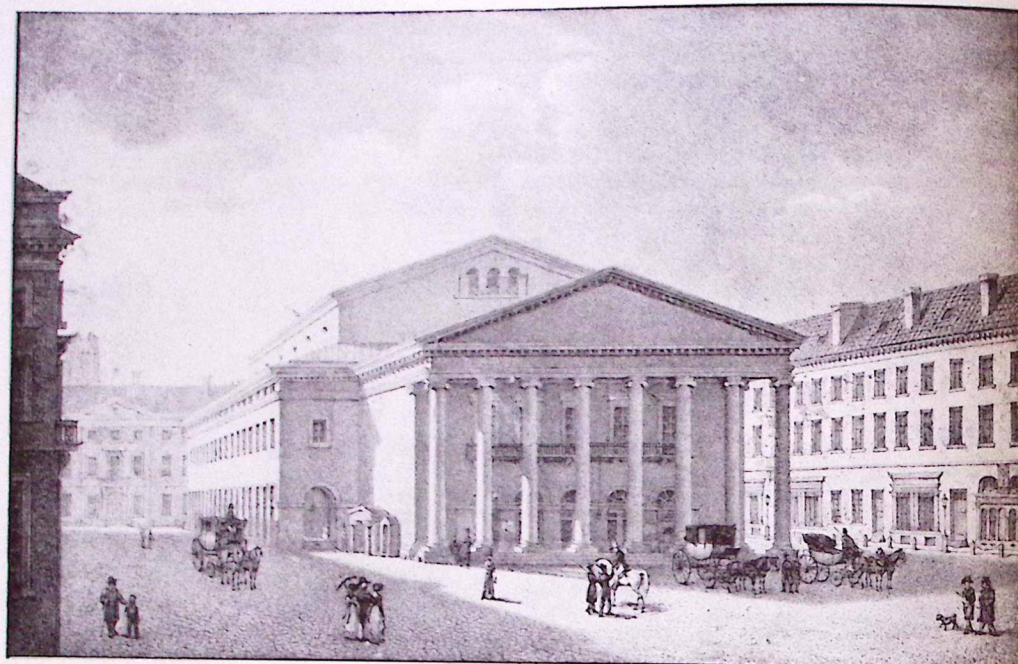
Malheureusement pour lui, il perdit plu-

lui, il meurt à son tour à Evian en 1833, ne laissant que des dettes. Dans ces tribulations judiciaires, la dépouille de Mme Simons dut subir plusieurs transferts. On ignore où elle repose.

Le fils du dernier exploitant de la carrosserie, Pierre Simons resta fidèle aux transports; il fut l'ingénieur des premiers chemins de fer belges. Une médaille a été frappée à son effigie.

(1) Le fameux bal de Waterloo, donné la veille de la bataille, eut lieu dans une annexe de la carrosserie dont la maison de maître était occupée par le duc et la duchesse de Richmond.





## LE THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE

par Joseph DELMELLE

**A**u cœur de Bruxelles — un cœur bien malmené depuis plusieurs années! — le Théâtre royal de la Monnaie est une permanente contradiction car, témoin d'histoire, il demeure, n'ayant rien d'une nécropole, une vivante place forte du spectacle artistique. Le passé s'y trouve

associé au présent. Et la tradition, dans ce qu'elle a de plus respectable, se marie à la nouveauté afin de retrouver, à son contact, le sentiment de la jeunesse.

Chacun sait que la Monnaie a été, en quelque sorte, le tremplin de la révolution de 1830. Combien de

fois n'a-t-on pas évoqué la fameuse représentation de *La Muette de Portici* à la faveur de laquelle le feu, qui couvait depuis longtemps sous la cendre, a pris brusquement une redoutable ampleur?

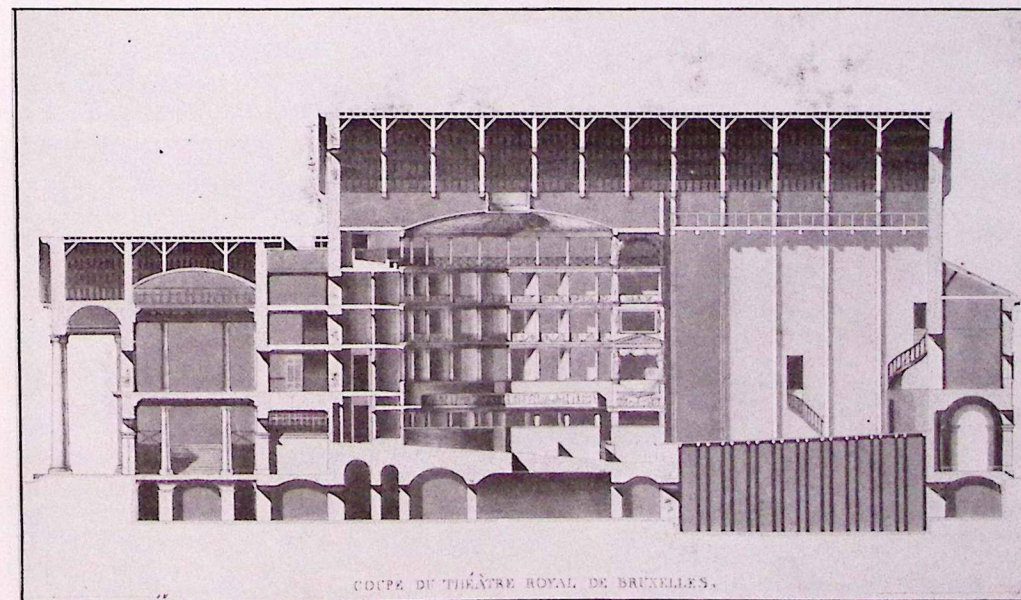
A la fin de l'année 1969, les « Cahiers historiques », dirigés par Léon Geerts, éditaient un ouvrage posthume de Pierre Nothomb: *L'An I de l'Indépendance*. Placé sous la présidence du vicomte Terlin den, un Jury avait distingué cet essai et lui avait attribué le Grand Prix d'Histoire de Bruxelles décerné pour la première fois.

Une nouvelle fois, aux pages de ce livre d'une présentation remarquable et d'une typographie parfaite, il est question de l'épisode célèbre du 25 août 1830.

A vrai dire, Pierre Nothomb n'était pas un historien authentique. Il était trop passionné pour demeurer objectif en toutes circonstances. Mais il possédait le don de l'écriture et savait rendre la palpitation de la vie, tant et si bien que son évocation de *L'An I*

de *l'Indépendance* se lit comme un roman plein d'animation et d'intérêt.

« *L'air était étouffant,* » écrivait Pierre Nothomb. « *Les feux de la rampe et le lustre éclairaient mille visages tendus. Des femmes élégantes s'éventaient en attendant l'explosion promise. Elle durerait, disait-on, jusqu'à la fin du spectacle et serait suivie d'un cortège, peut-être, dans la ville. Aussi le ballet éternisait pour tout le monde les danses napolitaines et espagnoles dans un grand mouvement de jupes et de bras. Enfin, apparaît Fenella, vêtue en fille de pêcheur. Une croix de corail descend sur sa gorge pleine. Et sur ses cheveux noirs, la coiffe écarlate de Sorrente, carrée et plate, avec les bouts flottants. Des applaudissements l'accueillent, répétés. Qu'elle est touchante et belle, image parfaite de la jeunesse, du malheur, de l'amour! Voyez! Comme elle presse sur son sein ses mains blanches! Comme elle supplie, les bras levés, de la délivrer des poursuites de Selvo, comme elle*



COUPE DU THÉÂTRE ROYAL DE BRUXELLES.





Incendie du Théâtre Royal de la Monnaie dans la matinée du 21 janvier 1855.

tombe à genoux, plaintive!

« Du péristyle, sont venus des spectateurs encore. Ils se pressent à toutes les entrées, se penchent à tous les balcons. Fenella les ensorcelle, et quand les soldats accourent pour l'arrêter, c'est toute la salle qui participe à ses sanglots, à sa douleur, à la prière de ses beaux bras tendus de désespoir. Lafeuillade entre en scène. C'est un homme magnifique. Il porte la chemise échancrée et la culotte courte rayée de Masaniello. Il a posé sur sa perruque noire le bonnet phrygien de la révolte. Appuyé sur son espingole incrustée de nacre marine, il chante... »

Fermions les yeux et imaginons-nous ce que fut cette soirée! Exception faite de l'élément révolu-

tionnaire, ne fut-elle pas semblable à beaucoup d'autres, jusqu'à nos jours? Le décor a-t-il changé? La foule d'alors et le public d'aujourd'hui sont-ils si différents l'un de l'autre si l'on ne tient pas compte, évidemment, de l'habillement? On prétend que le passé est mort. En fait, le présent ne cesse, apparemment, de le ressusciter!

#### CE QUE L'ON OUBLIE...

Ce que l'on oublie, c'est que le Théâtre de la Monnaie existe depuis bien avant cette *Muette* qui a délié tant de langues. C'est un Italien — il fallait s'en douter! — qui a créé cette scène aussi célèbre, à présent, ou pres-

que aussi célèbre, que la Scala de Milan, les Opéras de Vienne et de Paris et d'autres hauts lieux du théâtre lyrique.

Cet Italien s'appelait Gio-Paolo Bombarda et c'est peu après le bombardement de Villeroy qu'il eut l'idée de faire édifier son « Grand Théâtre sur la Monnaie » qui ouvrit ses portes en même temps que le XVIIIe siècle ouvrait les siennes.

Le théâtre de Bombarda subsista, tel quel, ou à peu près, jusqu'au début du XIXe siècle. En 1810, l'architecte parisien Damesme fut chargé de construire une nouvelle salle inaugurée en date du 25 mai 1819. Pour la circonstance, une œuvre de Grétry, *La Caravane du Caire*, figurait au programme. Le bâtiment de Damesme reçut, en 1854, pour orner son fronton, un bas-relief du sculpteur Eugène Simonis. Hélas, tout au début de 1855, il devait être victime d'un terrible incendie.

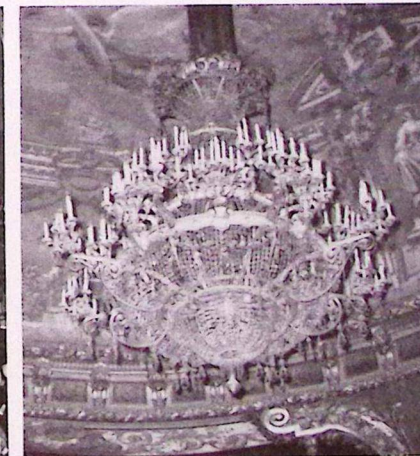
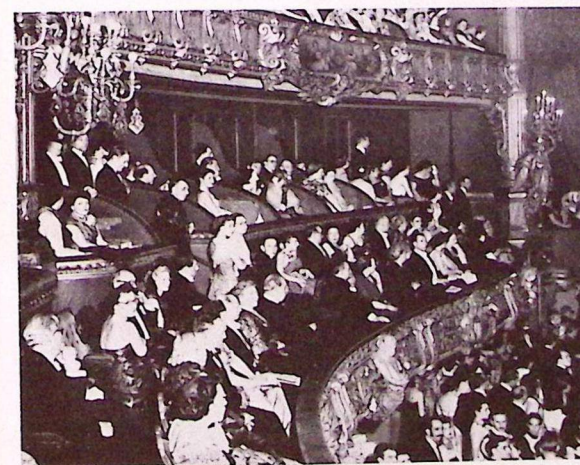
Ce n'est donc plus le théâtre où la *Muette de Portici* exaspéra le patriotisme des Bruxellois de 1830 qui se dresse à front de la place de la Monnaie. Toutefois, la colonnade d'entrée et le fronton de Simonis, épargnés par les flammes, sont restés ce qu'ils étaient.

A l'édifice ruiné, l'architecte Poelaert en substitua un autre, de même style néo-classique, qui put être inauguré dès le 24 mars 1856. Les choses n'avaient pas traîné! Le nouveau bâtiment se distinguait du précédent par la suppression des galeries ouvertes, qui prolongeaient auparavant les côtés latéraux. Ainsi, sans déborder de l'emplacement initial (et occupé, avant Bombarda, par un couvent de Dominicains), Poelaert était parvenu à agrandir les dimensions de la salle.

Tel que nous le connaissons, le Théâtre royal de la Monnaie date donc de 1855-1856. Son aspect extérieur n'a pas subi de modifications importantes mais l'intérieur a été évidemment réaménagé en partie. La décoration a été conservée mais les fauteuils ont été renouvelés, fort heureusement, plus d'une fois.

Après l'incendie de 1855, les édiles bruxellois avaient doté le théâtre d'une machinerie remarquablement agencée pour l'époque. Et, en 1897, la ville avait décidé de remplacer l'éclairage au gaz par l'éclairage électrique. Et, aussi, de doter la scène d'un jeu d'orgue électrique conçu par un de ses ingénieux techniciens...

Ci-dessous, à gauche: Le Théâtre Royal de la Monnaie, un soir de gala. A droite: Le grand lustre de cristal surplombant la salle de spectacles.







Maurice Béjart et sa fameuse troupe saluant le public.

Ce qui constitue un progrès pour une époque représente souvent une «antiquité» pour les suivantes. Vint un jour où la belle machinerie de 1856 ne donna plus satisfaction et où l'éclairage de 1897 fit bien maigre figure...

Ce jour-là, on ne fit rien. On attendit jusqu'en 1953 pour supprimer l'ahante machine actionnée à bras d'hommes, avec ses tambours énormes et son écheveau de câbles, et pour la remplacer par un équipement moderne... Ce n'était pas trop tôt! Pendant de très longues années, metteurs en scène, machinistes et électriciens avaient dû accomplir de véritables prodiges, des acrobaties inouïes, des prouesses invraisemblables pour arriver à réaliser quelque chose de valable au moyen de cet appareillage anachronique, ahurissant de

vétusté! On substitua aussi, aux lampes en «rang d'oignons» de la rampe, des herses avec projecteurs orientables. Bref, le théâtre fut soumis à une vigoureuse opération de rajeunissement.

Cette cure de rajeunissement, sans doute, était indispensable. Pourtant, les années aidant et suite à l'apparition de nouvelles formes ou moyens de divertissement et de culture, l'opéra n'attirait plus beaucoup de monde, à Bruxelles tout au moins. Ailleurs, tant à New York qu'à Mexico, à Milan comme à Paris, à Cologne comme à Düsseldorf, il continuait bel et bien à faire recette. Pourquoi l'enthousiasme était-il demeuré intact à l'étranger alors que, chez nous, il avait disparu? Fallait-il rendre responsables, de cette désaffection, les directeurs successifs de la Monnaie?

#### LES HOMMES ET LEURS ŒUVRES

Depuis le début du XVIIIe siècle, quelque 125 directions se sont succédé à la Monnaie.

Parmi ces directions, il y en a eu plusieurs ayant un caractère collégial. Il faut croire que les fonctions directoriales n'ont jamais été une sinécure car, à part l'une ou l'autre exception, rares sont leurs titulaires qui sont demeurés en place plus de deux, trois, quatre ou cinq ans au maximum.

Au commencement, les affaires furent relativement prospères. Au demeurant, il y a plus de deux siècles et demi, la Monnaie offrait à son public une grande variété de spectacles. Certains de ceux-ci procédaient du cirque et comportaient funambules, danseurs de cordes, acrobates et contorsionnistes. Ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle que le théâtre lyrique prit possession de la scène mais il fut nécessaire, alors, de solliciter l'aide financière des pouvoirs publics. Depuis lors, les choses n'ont pas changé, sauf que les subsides officiels n'ont

cessé, la vie étant toujours de plus en plus coûteuse, d'augmenter.

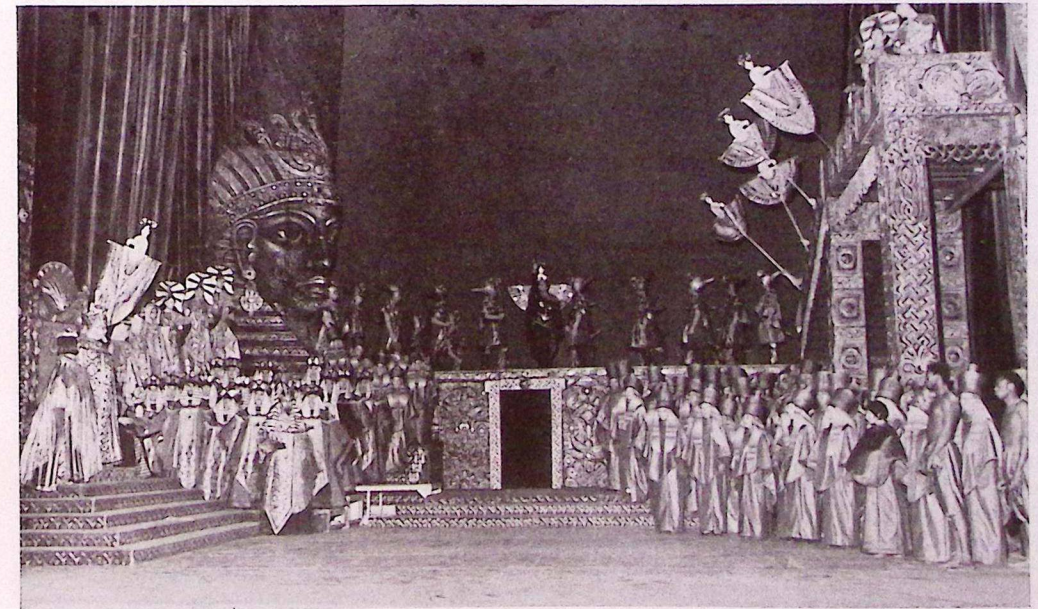
Les directeurs ayant battu tous les records de règne sont parmi les derniers: Corneille de Thoran, 33 années; et Maurice Huisman, depuis 1959, soit depuis plus d'une décennie.

Maurice Huisman, on le sait, a inauguré une politique de «retour à l'opéra» qui, faisant de chaque création un «événement», a porté ses fruits. Il a eu la chance de découvrir Maurice Béjart et, en novembre 1960, la compagnie de la Monnaie se fondait avec celle du chorégraphe marseillais pour former, sous la direction de celui-ci, le «Ballet du XXe Siècle», bientôt promu à une large réputation internationale.

On connaît, plus ou moins bien, la suite de l'histoire, une histoire animée, dans l'ombre, par nombre de talents dont, par exemple, celui du jeune Thierry Bosquet, créateur de décors fabuleux, fascinants, pleins de magie poétique.

En quelques années, la Monnaie a accédé à une

La scène de la Monnaie au cours d'une représentation de Aïda, opéra de Verdi.





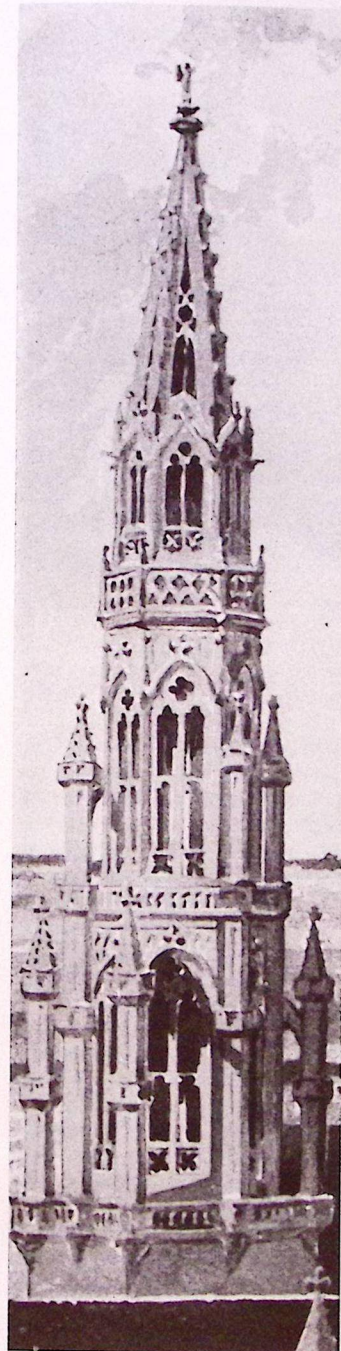


La façade néo-classique du Théâtre Royal de la Monnaie, dont le péristyle est rythmé par huit colonnes ioniques.

des premières places européennes et a refait, de Bruxelles, l'une des grandes capitales continentales du théâtre lyrique et, davantage encore, de la chorégraphie artistique. Quand des personnalités étrangères sont de passage à Bruxelles, l'organisme chargé de leur séjour ne manque pas de les inviter à assister à une soirée à la Monnaie. Le vieux théâtre, ayant été immergé dans une eau de Jouvence, est l'un des atouts majeurs d'une certaine politique touristique orientée sur le culturel.

Il y a quelques mois, me rendant à Paris, j'ai eu, comme compagnons de voyage, dans le T.E.E., trois Parisiens qui avaient spécialement effectué le déplacement pour assister, la veille, à une « pre-

mière » de Béjart. Ils discutaient ferme, louant et critiquant (des goûts et des couleurs...), avec passion. La Monnaie, c'est-à-dire ce qui s'y fait, ne laisse plus personne indifférent aujourd'hui. Et, sous l'énorme lustre de cristal, dans la salle d'un faste suranné mais délicat et flatteur, il y aura encore quantité de merveilleuses soirées. La gloire de la Monnaie ne se conjugue pas au passé. Elle ne se survit pas. Elle est une réalité bien actuelle qui sert remarquablement Bruxelles, comme la Grand-Place, comme l'entité formée par le Quartier des Arts et comme le Brabant qui entoure la capitale ainsi qu'un merveilleux jardin dont la forêt de Soignes est l'un des plus riches ornements...



*La Grand-Place, sa flèche de dentelle  
ses dorures et ses toits pointus  
c'est le cœur de Bruxelles*

*Cœur toujours vivant  
mais si souvent blessé  
toujours menacé  
et sans cesse renaissant*

*Comme une immense flotte  
ses étroites façades  
s'ancrent sur la rade du passé*

*Leurs découpes fines ou robustes  
parées de reliefs d'or  
les muent en proues de pierre*

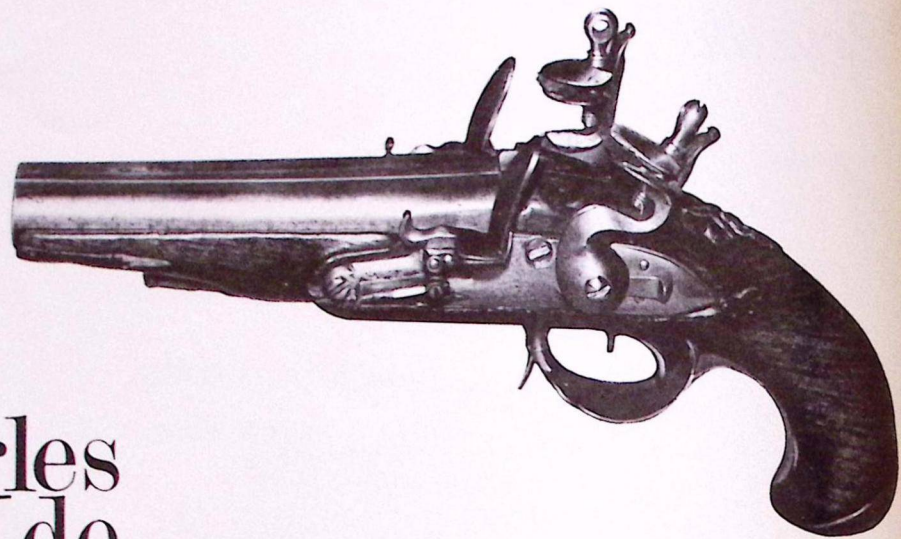
*Leurs meurtrissures pansées  
ainsi que des blessures  
disent bien leurs luttes,  
leurs chutes et leurs triomphes*

*Profilées sur le ciel nocturne  
fières caravelles savamment radoubées,  
on croirait une nouvelle Armada  
prête à appareiller  
vers d'autres demains dorés.*



# Charles de Loupoigne

par C. DERIE



Pistolet ayant appartenu à Charles de Loupoigne, et conservé au Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles.

UN de nos lecteurs assidus me posait, l'autre jour, la question ci-après: Au cours d'une visite au Musée de la Porte de Hal, j'y ai vu exposé un pistolet ayant appartenu à Charles de Loupoigne. Qui est ce personnage? Et je lui contai l'histoire que voici.

Charles-François Jacqmin est né à Bruxelles, le 14 mars 1761, rue de la Violette, près de la place St-Jean. Son père le destinait à la chirurgie, mais il abandonne ses études pour s'engager dans le corps dit des Landon-Vert où un brevet d'officier lui est procuré sous la protection de l'archiduchesse Marie-Christine. Ceci ne dure pas et lorsqu'il épouse une riche veuve, il abandonne l'état militaire. Peu de temps après, il perd son épouse et reprend du service chez les Impériaux. Ce va-et-vient le fait à nouveau quitter l'armée pour se remarier avec une jeune Bruxelloise et s'installer marchand

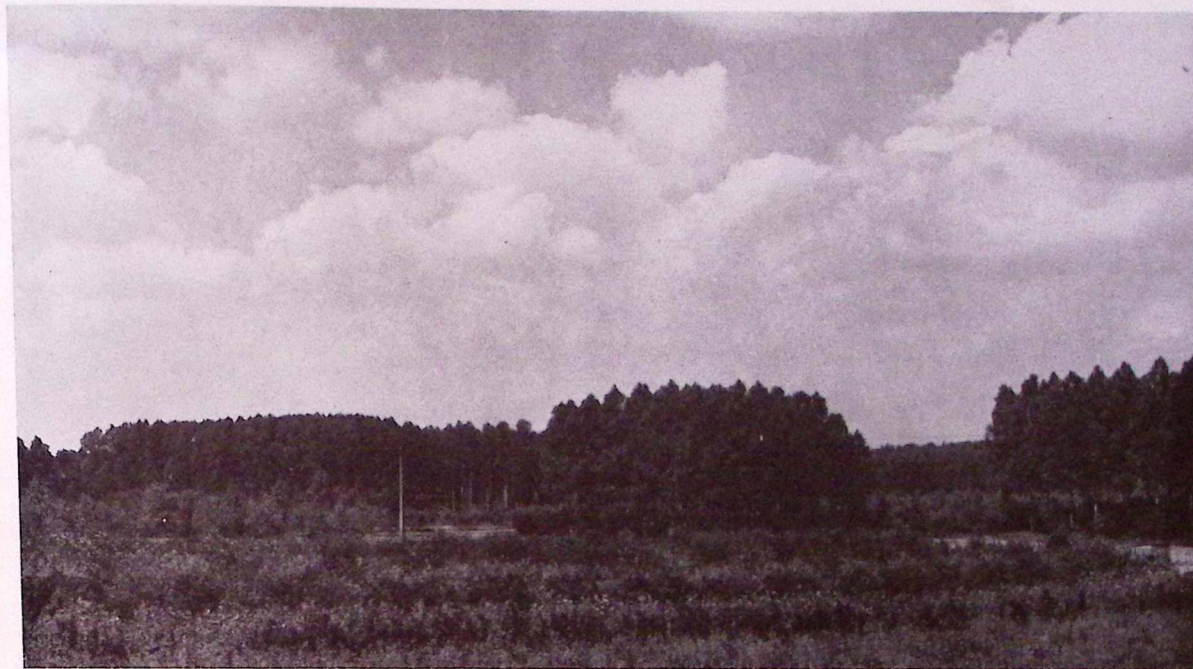
de vin, rue du Lombard. N'étant pas homme d'affaires pour un sou, il s'endette de plus en plus pour atteindre la banqueroute vers la fin de 1787.

Lorsqu'éclate la Révolution brabançonne, il prend cause pour Van der Noot pour prendre les armes contre les Autrichiens. Léopold II, frère de Joseph II, reconquiert nos provinces et Jacqmin se remet au service des Impériaux et s'engage dans les chasseurs de Leloup.

Partout où on le retrouve, il se signale par son audace et son impétuosité. Ce qui ne l'empêche pas de tomber aux mains des Français qui l'emmenent en captivité. Il parvient à s'échapper, rencontre des chefs chouans avec lesquels il restera en contact lors de son retour en Belgique. Dès ce moment, il a son plan et après la défaite des Autrichiens à Fleurus en 1794, il demeure au pays plutôt que de suivre son régiment en retraite.

De par ses allures et ses propos Jacqmin avait inspiré des soupçons aux Français qui l'arrêtent à Alost, sur ordre des représentants du peuple (en ventôse an IV — février 1795). Il est enfermé au Treurenberg. Au bout de six semaines, il est libéré sous caution, mais reste l'objet d'une surveillance attentive. Malgré cela il apparaît qu'il recrute des mécontents avec lesquels il tient de fréquents entretiens dans un estaminet « Den Plezanten Hof », à Koekelberg. Pas de doute, la rébellion y est préparée et Jacqmin arrêté une nouvelle fois. Enfermé à la citadelle de Doullens, il réussit à s'évader mais est immédiatement repris et mis aux fers. Grâce à des amis fidèles, il est à nouveau libéré sous caution.

Il rentre en Belgique où, vers la fin de 1795, il rassemble des hommes bien déterminés dans le but d'organiser une résistance armée. La loi du 9 vendémiaire an IV (1er octobre 1795) réunit



C'est dans la région boisée de Loonbeek que Charles de Loupoigne fut abattu en même temps que la moitié de ses vaillants compagnons.

la Belgique à la France. C'est alors que Jacqmin prend le titre de commandant de l'Armée Belgique et adopte le nom de guerre de Cousin Charles de Loupoigne. Son corps de partisans ne cesse de grandir et le quartier général en est établi à Loupoigne. (1) Plusieurs personnalités se placent sous sa bannière. Le proviseur de l'Abbaye de Villers, dom Guillaume de Chentinne, est son commissaire des guerres. Ces rassemblements grossissant de jour en jour, le Conseil Provisoire du Gouvernement de la République, installé à Bruxelles le 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), informe le Comité de Salut Public de ce que des rassemblements armés se réunissent dans la Forêt de Soignes. Le Comité ordonne de traduire les rebelles devant des conseils de guerre.

Le 5 novembre 1795, vers 10 h du soir, l'agent national De Swerte, accompagné de son substitut, et d'une centaine

d'hommes se rendit à la Forêt de Soignes, dont ils revinrent avec une trentaine de prisonniers dont trois femmes. Dix d'entre eux furent condamnés à mort et fusillés sur la Place Royale, à Bruxelles, le 9 janvier 1796. Les patriotes ne se tinrent pas pour battus et une nouvelle expédition punitive eut lieu sous le commandement du général Songis, commandant en chef des forces républicaines stationnées en Belgique. Celui-ci quitte Bruxelles avec une troupe de 2.000 hommes. La Forêt de Soignes, où les partisans sont rassemblés, est envahie par trois points différents. Les villages en bordure sont cernés. Une centaine de citoyens, signalés comme suspects, sont arrêtés. Quelques-uns sont fusillés. Ceci n'a d'autre résultat que d'accroître le nombre de partisans de Charles de Loupoigne qui ne se laisse guère intimider. Le 3 janvier 1796, vers 11 h du soir, il pénètre inopinément à Ge-

nappe avec 200 hommes armés, s'empare d'une fonderie réquisitionnée par les autorités françaises, capturant les officiers et les soldats qui l'occupent. Emmenant leurs prisonniers dans trois chariots vers Quatre-Bras, ils interceptent un convoi de 104 chevaux destinés à l'armée du Rhin. Tout le groupe monte aussitôt en selle vers Gosselies, mais se heurte à la garnison de Charleroi alertée et doit battre en retraite. Cernée par les forces considérables du général Rostollan, la petite armée de Cousin Charles est détruite et dispersée. Ses chefs parviennent cependant à s'échapper. Jacqmin arrive à Boitsfort. Dénoncé, un détachement républicain est envoyé à ses trousses, mais lorsque les soldats arrivent Charles est parti depuis cinq minutes.

Le 25 février 1796, un conseil de guerre condamne à mort par contumace Charles-François Jacqmin et dom Guillaume de Chentinne.





Loupoigne: drève conduisant à la chapelle de Notre-Dame de Foy (1638).

Jacqmin se cache quelque temps à Louvain où, attiré dans un guet-apens, il parvient à s'éclipser. Puis, pendant deux ans on n'entend plus parler de lui. Il a disparu mystérieusement. Entre-temps est décrétée la loi organique de la conscription, votée définitivement le 5 septembre 1798 arrachant à leur foyer des milliers de jeunes Belges et provoquant un mécontentement général. C'est le moment où Cousin Charles parcourt la Campine et le Hageland pour convaincre les conscrits de se joindre à lui, les prêtres et les moines

se remettant à prêcher le soulèvement. Dès le début de septembre les premiers réfractaires se réfugient dans la Forêt de Soignes et les rangs de Charles grossissent rapidement. Bientôt tous les cantons du Brabant wallon sont sous son contrôle. Les administrations communales retardent aussi longtemps que possible le moment de désigner les jeunes gens que chaque canton est obligé de fournir aux armées républicaines. Contraintes finalement par les commissaires de la République d'obtempérer aux instructions, ces administrations ne peuvent

empêcher les conscrits de se réunir sur la place publique et quitter le village en bande armée pour gagner les profondeurs de la forêt et ce, en dépit de gendarmes qui patrouillent la campagne.

En octobre 1798 lorsqu'éclate la Guerre des Paysans, Charles de Loupoigne ne paraît pas prendre part directement aux opérations, mais il ne les dirige pas moins dans l'ombre. Malgré leur intrépidité et le fanatisme qui les anime, les Paysans sont battus par les Républicains à Malines, Bornhem et Diest. On tente de regrouper leurs forces à Hasselt où elles sont définitivement écrasées en décembre 1798, par les troupes du général Jardon, qui découvrira parmi son butin des documents appartenant à Charles de Loupoigne qui parvient à nouveau à filer entre les doigts pour se retirer dans la Forêt de Soignes.

On le traque en vain à Tervuren, à Overijse, à Wavre, à Bruxelles, à Uccle. Il harcèle ses ennemis, se joue d'eux et ne rate pas un coup de main où sa ruse et son esprit de décision font merveille. Plus d'un agent qui cherche à découvrir le gîte de Jacqmin y laisse la vie. En surplus, mais aussi vainement, les autorités françaises essaient de le noircir auprès de la population, inventant des atrocités dont il se serait rendu coupable. Mais son action étant suivie avec sympathie par la majorité des Belges, les fermiers ravitaillaient volontairement la petite troupe qu'il

Le moulin à eau de Loupoigne fait, depuis des siècles, partie intégrante du décor de ce séduisant village, baigné par la Dyle.

dirige si courageusement et dans laquelle chaque village compte des fils. Mais les jours de Charles de Loupoigne commencent à se compter. Dans la nuit du 20 au 21 juillet 1799, il s'enhardit par les Woluwe jusqu'aux portes de Bruxelles, enlève des agents municipaux et des otages demeurés en fonction sous l'occupation française.

L'alarme a été donnée en ville et les forces du Commissaire du Directoire près le Département de la Dyle, se dirigent vers la Forêt de Soignes. Jacqmin se débarrasse de ses prisonniers, fait demi-tour et par Boitsfort se rend à Notre-Dame-au-Bois. Les troupes de l'expédition punitive mise sur pied par l'autorité militaire se mettent en route à 9 heures du matin, fouillent vainement Boitsfort et Boendael. Un détachement de cavalerie rejoint les insurgés aux environs de la chapelle de Notre-Dame de Bonne Odeur. Comme des diables, les patriotes disparaissent dans les fourrés. Pourchassés par les Français, ils sont délogés de Notre-Dame-au-Bois et se replient sur Tervuren où Jacqmin fait abattre l'arbre de la Liberté tandis que le Président du canton et le Commissaire du Directoire se sauvent à toutes jambes. Il remonte vers Everberg pour mettre sa troupe en lieu sûr. A nouveau, les patriotes ont échappé à leurs ennemis.

Mais les Français ne lâchent pas prise et continuent la poursuite. La trahison de trois hommes, capturés par les Français, fera la perte de Jacqmin. Ils



conduisent l'armée vers la région boisée de Loonbeek, entre Neerijse et Huldenberg, où se sont retirés les patriotes. Vers 8 heures du soir, les forces françaises, précédées des trois traîtres, surprennent Charles de Loupoigne pendant la distribution d'eau-de-vie à la troupe. Galvanisés par l'exemple de leur chef, les patriotes se défendent comme des lions. Jacqmin, blessé à la cuisse, s'écroule. Il se relève, reprend le combat jusqu'au moment où un sergent français lui enfonce la baïonnette dans les reins et un chasseur à cheval lui fend la tête d'un

coup de sabre. La moitié de ses braves compagnons tombent à ses côtés. D'aucuns parviennent à fuir, d'autres sont faits prisonniers.

La tête de Charles de Loupoigne fut enveloppée dans un mouchoir et le lendemain matin un officier la ramena fièrement à Bruxelles. Elle fut attachée à un poteau planté sur l'échafaud dressé sur la Grand-Place. Ainsi disparut un grand patriote...

(1) Loupoigne, près de Genappe et Baisy, ne comprenait que le château seigneurial, un moulin et trois fermes. Tous les gens y étaient parents, d'où « Cousin Charles de Loupoigne ».





# Sur le SENTIER

## des ECOLIERS

par Philippe DEWOLF

*I wandered lonely as a cloud  
That floats on high o'er vales and hills,  
When all at once I saw a crowd,  
A host of golden daffodills;  
Beside the lake, beneath the trees,  
Fluttering and dancing in the breeze.*

*Je vaguais seul tel un nuage  
Qui flotte haut par monts et vals  
Quand soudain je vis un cortège,  
Mille narcisses chrysocales;  
Au bord du lac, entre cytises  
Déroulant leur danse à la brise.*

**C**E poème de William Wordsworth, vous rappelez-vous l'avoir déclaté face au sanctuaire des versions latines et leur auditoire railleur, un jour où, à l'image du printemps, vous riez jaune pour la circonstance?

Au même titre que le chardon évoque l'emblème écossais, les « daffodills » sonnent le retour des prémices vernalles en Albion. Les Narcisses, et non les cloches de Pâques, y sont l'objet d'un culte qui, sur le continent, n'a d'égal que le mythe de la tulipe hollandaise.

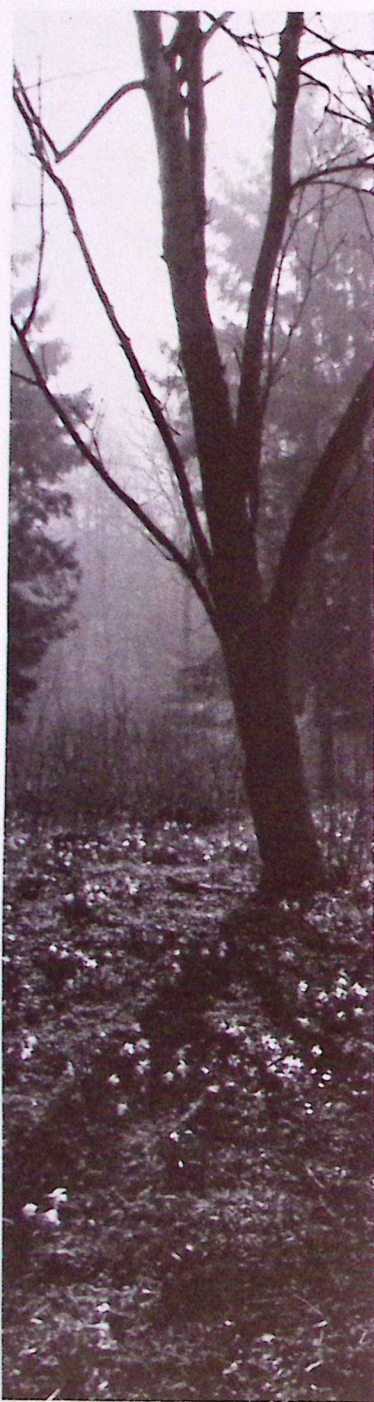
Loin des liesses d'Outre-Manche, la glèbe brabançonne hiberne alors, trop engourdie sous la giboulée de Mars. Vient Avril qui se « découvre d'un fil » au hasard des scènes florales de nos parcs et nos jardins, en spectacles paysagés, qui, malgré leur fraîcheur, paient le tribut de la spontanéité à Dame Nature.

Votre humeur du moment aura tôt fait d'écartier le rideau gris de la ville pour vous mener à la rencontre du renouveau dans un décor conforme à l'églogue antique. Bons princes, nous confierons à votre discrétion l'un ou

«...Fluttering and dancing in the breeze »







l'autre gîte de rêve palpable. Faut-il vous redire Huizingen et ses pelouses frémissantes de clochettes dorées? Qui n'y retournerait contempler la colonie naturelle de narcisses que jouxte un jardin de rocaïlle féérique? Non sans s'accommoder des précieuses indications dispensées par un panonceau qui vous rappelle de temps à autre que vous traversez le domaine de la méditation. Habituez-vous à un conformisme, pour une fois opportun! Un peu de Botanique et de Latin vous déplairait-il? Si *Narcissus Pseudo-Narcissus* est répandu dans l'Europe occidentale entière, il n'est que rarement spontané en Brabant. Plante bulbeuse, c'est sa fleur caractérisée par une coronule aussi longue et plus foncée que les segments externes du périanthe, que l'on vend à « tort » et à cris sous le nom erroné de Jonquille.

Tout pénétrés de deux conditions *sine qua non* pour aborder la Nature en ami, à savoir la connaissance élémentaire et le respect de la flore, prenons la route.

Elle vous conduira à Piétrain, un village au nom aussi court que sa silhouette est tout en longueur. A 10 km au Sud de la ville blanche, Tirlemont, Piétrain c'est le Bois de la Kewauthe, plus gentiment appelé Bois du Chapeau-Vaut. Pour le reste, une question posée à quelque paysan débonnaire et l'autorisation du garde-chasse vous y guideront mieux qu'une vaine leçon de géographie.

Ce coin de verdure s'insérait jadis dans un grand complexe de chênaies atlantiques à narcisses. Du Bois du Chêne Crémont dont 50 ha ont été essartés à des fins agricoles, il ne subsiste presque rien.

Abandonnez donc là votre hippomobile, cet animal étrange effraierait les corolles accoutumées au seul babil

« ...They flash upon that inward eye  
Which is the bliss of solitude; »

aérien, car c'est l'instant de choisir parmi les mille et une façons de découvrir un site. Pardonnez-vous à l'auteur, impénitent buissonnier de vous narrer sa propre musardise?

Bercé par les bras feuillus de Crémont et de la Kewauthe, un vallon entamait une courbe que dessinait un chemin creux. Des genêts, des ronces, avec ci et là des arbres en guise de claire-voie, se distribuaient au gré de leur fantaisie. J'arpentai hardiment le hallier qui, transformé bientôt en remblai, me fit aboutir sur une hauteur. Mais où transparaîtraient les visages étoilés en robe d'aurore? Le vent qui soufflait à tue-tête allait-il se frayant dans une haie me laisser deviner une scène légendaire? A tel point que mon esprit, égaré dans les nuages, pensait tout bas: ils viennent à moi ces bois et ces plaines de Hesbaye: quand c'est moi qui irais au bois, les lauriers y fussent-ils coupés! Je franchis ému les broussailles de lisière et le poème renaissait palpitant sous l'œil:

*Continuous as the stars that shine  
And twinkle on the milky-way,  
They stretched in never-ending line  
Along the margin of a bay:  
Ten thousand saw I at a glance  
Tossing their heads in sprightly dance.*

*Couverts d'étoiles qui scintillent  
Et brillent à la voie lactée,  
Ils s'étendaient, ligne infinie,  
Au long des franges d'une baie.  
Par cents j'en étreignis la danse  
Hochant leur tête en folle transe*

Drapée de vert, la dignité de quelques épiceas vénérables tempérait ce débordement de joie sous le regard pâlisant d'un bouleau chenu... Une branche craqua sous mes pas, et comme écrit dans les « Lettres de mon moulin », ... « frrrr! voilà le bivouac en dérouté, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré... ».



« ...Ten thousand saw I at a glance  
Tossing their heads in sprightly dance. »

Une clairière invite le romantique et sa compagne, ou l'âme seule à se croire le héros d'une légende grecque, Endymion (un bois de jacinthes sauvages conviendrait mieux) ou Narcisse, le portera à « lui » conter fleurette, ou... à la conter à soi, à « la » prénommer Anémone sylvie, mais surtout à ne pas la cueillir! Sans quoi je gagerais volontiers qu'un faux pas bien placé dans une mare vous ferait prendre les pires ébats de votre vie! Ce serait dommage, n'est-ce pas, de connaître la fin du dé-

miurge trop épris de lui-même, vous qui pourriez revenir fier comme un dieu! Il est temps de laisser ce petit royaume à ses occupants de droit. Voulez-vous en savoir plus? Si vous n'avez aimé encore pareil tableau, vous y tiendrez bientôt plus qu'à vos prunelles; c'est d'ailleurs des bouquets plein les yeux que nous rejoignons le poète...

*For oft, when on my couch I lie  
In vacant or in pensive mood,*

*They flash upon that inward eye  
Which is the bliss of solitude;  
And then my heart with pleasure fills,  
And dances with the daffodils.*

*Au reste, lorsque je repose  
L'esprit vacant ou bien songeur,  
Leur face fuse à l'orbe close  
Qui, d'être seul est la douceur.  
Alors mon cœur en joie s'immisce  
A la danse avec les narcisses.*



# LES MEGALITHES DU BRABANT

par Willy Ch. BROU

## Les mégalithes ont la vie dure

**D**EPUIS une cinquantaine d'années, on attribue à peu près unanimement à nos monuments mégalithiques une date d'érection bien antérieure à la civilisation celtique. Après avoir cru assez longtemps à l'existence d'un « peuple des mégalithes » migrateur et conquérant, qui aurait dressé, là où il passait, des menhirs et des dolmens, on a abandonné cette opinion; les fouilles ont prouvé par l'indice céphalique des crânes exhumés, que leurs propriétaires étaient de races et de coutumes différentes et la répartition géographique des monuments confirme l'inanité de cette théorie de migration. C'est l'idée d'ériger de tels monuments qui s'est transmise d'un bout à l'autre de la planète et non les constructeurs qui se sont déplacés.

En Europe occidentale, les monuments mégalithiques ont été érigés, croyait-on, entre 2.500 et 1.500 avant notre ère. Comme on a constaté que la répartition géographique des menhirs n'est pas la même que celle des dolmens (en France, les menhirs sont rares là où les dolmens pullulent) et que des menhirs ont encore été dressés par des peuples historiques de la Méditerranée orientale, de Scandinavie et d'Irlande, on croit que les menhirs sont nettement moins anciens que les dolmens, du moins en Espagne et dans le midi de la France; par contre, en Bretagne et en Angleterre, menhirs et dolmens semblent être contemporains.

Si les dolmens de l'Inde semblent relativement récents (IIe ou IIIe siècle

avant J.-C.), si ceux d'Afrique du Nord paraissent remonter au premier millénaire avant notre ère, ceux de Palestine auraient été bâtis entre 2.500 et 3.000 avant notre ère et seraient les plus anciens.

Les préhistoriens étaient à peu près unanimes à fixer l'origine des dolmens d'Europe occidentale à l'an 2.500 à 1.500 avant J.-C., c'est-à-dire à l'époque énéolithique, fin de l'âge néolithique (pierre polie et taillée); époque marquée par l'apparition du cuivre (en latin: aeneus = airain) et aussi par celle du bronze qui, dans nos régions d'Europe occidentale, a succédé de très près à celle du cuivre. Mais les datations au radiocarbone font en réalité remonter les plus anciens mégalithes français à la seconde moitié du quatrième millénaire et ceux de Grande-Bretagne à la première moitié du troisième millénaire.

Dans la Bible, quelques passages de la vie de Jacob, de Moïse et de Josué évoquent irrésistiblement l'érection de menhirs et même de cromlechs.

Pausanias, dans sa description de la Grèce, cite des pierres brutes vénérées comme images d'Héraclès, d'Eros, et même un cromlech de trente pierres, sis à Pharaé, près de la statue d'Hermès. Il ajoutait que les plus anciennes idoles des Grecs étaient des pierres de ce genre.

Nos mégalithes d'Europe occidentale ont été évoqués dans les écrits de J. César par le mot « simulacra », pour désigner les représentations du Mercure gaulois, dans les menhirs de la

Gaule.

Un géographe grec du 1er siècle avant J.-C., Scymnus de Chio, semblerait avoir connu le grand menhir de Locmariaquer (Morbihan): « A l'extrémité du pays des Celtes se trouve la Colonne du Nord, face à l'océan. Les derniers Celtes et les Vénètes habitent près de cette colonne. »

Et Diodore de Sicile fait allusion aux « Hyperboréens, habitant en face du pays des Celtes, dans une île grande comme la Sicile et vénérant Apollon dans une magnifique enceinte sacrée circulaire »: on y reconnaît le cromlech de Stonehenge (Grande-Bretagne). Enfin, le menhir de Bavelincourt (Somme) était appelé « pierre d'Oblicamp », ce qui dérive étymologiquement de Obeli Campus ou Obelesci Campus (camp de l'obélisque, sous l'occupation romaine). L'implantation du christianisme et sa propagation dans la Gaule celtique ont entraîné la suppression des anciens cultes païens; par le Code Théodosien de 438, par le Concile d'Arles en 452, par celui de Tours en 567 et celui de Nantes en 658, ceux de Tolède en 681 et 682 et celui de Rouen en 698, et même encore par le capitulaire des Missi Dominici de l'an 800 sous Charlemagne, l'Eglise dénonça le culte des pierres et en ordonna la destruction. Saint Martin, l'un des premiers évangélistes de Gaule à s'opposer à ce culte, donna son nom à beaucoup de pierres encore existantes aujourd'hui: « pierre martine » ou « pierre Saint-Martin ».

Quand on ne les supprimait pas, on

essayait de les christianiser en y gravant des croix ou en y creusant des niches pour y loger des statuettes de la Sainte Vierge ou des apôtres; parfois aussi on éleva une croix sur ces mégalithes; certains menhirs ou dolmens furent même transportés dans une église, à l'entrée ou pour servir d'autel. Combien de ces mégalithes ne furent-ils pas détruits, renversés, brisés, démantelés, enterrés, ou même noyés par inondation artificielle d'une rivière, grâce à un barrage?

Et pourtant, il y en a encore tant debout!

## BRAINE-L'ALLEUD

### La pierre-qui-tourne

Au carrefour de quatre chemins, plus ou moins au centre des bois du Foriest; à quelque 500 m. du Domaine (Institut médical psychiatrique) et à quelque 1.000 m. de la gare de Sart-Moulin. Elle se trouvait au sommet d'un mamelon, dominant un vaste horizon, à l'altitude 140, point culminant de la commune de Braine-l'Alleud.

C'était une pierre plate, sensiblement circulaire, de six pieds (1,50 m) de diamètre et d'un pied et demi (45 cm.) d'épaisseur. Elle présentait une cavité plus ou moins arrondie en son centre, mais ne traversant pas la pierre de part en part.

La Pierre Brunehault à Hollain (Hainaut).





La pierre a été enterrée pendant la guerre 40-45, au cours d'un remblayage partiel de la sablière exploitée au N.E. du carrefour de la Pierre-qui-Tourne. Elle semble avoir été de grès très dur. On n'a jamais trouvé d'autres pierres de cette nature dans les environs; les pierres trouvées dans les sablières du site sont beaucoup plus tendres.

La sablière sise au N.E. du carrefour est la plus ancienne et a été exploitée depuis le début du siècle jusqu'en 1945, puis abandonnée au profit de l'exploitation de la sablière actuelle au Nord-Ouest du carrefour. A l'entrée de la sablière du N.E., près de la gare de Sart-Moulin, donc à moins de 1.000 m. de cette Pierre, on a trouvé dans le sable, des silex taillés et polis qui ont été remis par le propriétaire, Mr. Meerts, au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, vers 1950.

Cette pierre gisait en cet endroit, en surface, depuis des siècles et les habitants du pays l'appelaient « la pierre-qui-tourne ». Certains croyaient qu'il s'agissait du socle d'un gibet moyen-âgeux (poteau planté dans la cavité centrale de cette pierre); peut-être cette croyance était-elle due à la proximité du Bois de la Justice, mais qui est situé à Ohain! D'autres y voyaient une ancienne meule de moulin; sans doute à cause du voisinage du Sart-Moulin. Mais la pierre avait 45 cm. d'épaisseur, ce qui est beaucoup trop pour une pierre meunière et de plus elle n'était pas trouée de part en part. Un chemin partant de la gare de Sart-Moulin et courant parallèlement au chemin de fer, s'appelle encore de nos jours « le Chemin du Blanc Caillou ». Selon une tradition légendaire encore vivace, des sorcières dansaient autour de la pierre qui se mettait à tourner.

#### Les directions solaires sacrées au départ de la pierre-qui-tourne

Poursuivons nos recherches et scrutons l'environnement toponymique de la Pierre-qui-tourne.

Traçons au départ de cet endroit toutes les directions équinoxiales, méridiennes et solsticiales c'est-à-dire les direc-

tions solaires privilégiées et sacrées pour les Anciens: lever et coucher du soleil aux solstices d'été (21 juin) et d'hiver (21 décembre) et aux équinoxes (21 mars et 21 septembre).

Sur les croquis nous découvrons successivement répartis suivant une régularité géométrique admirable les lieux-dits suivants, tous situés sur des points hauts:

— dans le nord: la station néolithique de l'Hermitte sur Braine-l'Alleud, l'Ysberg (mont glacé en néerlandais) à 8 kilomètres sur Alsemberg, le Steenboswyk sur Linkebeek.

— dans le nord-est à 50°: à 6,5 km, Bellevue (sur Ohain) et la montagne aux cailloux (sur La Hulpe) dans la forêt de Soignes, au nord du château d'Argenteuil.

— dans l'est: le buisson des cailloux, à 11 km sur Lasne-Chapelle-Saint-Lambert.

— dans le sud-est: à 7 km. la Ferme du Caillou (Q.G. de Napoléon), le chemin du caillou et la chapelle du caillou, tous sur Vieux-Genappe.

— dans le sud: à 8 km la Ferme du Caillou sur Baulers.

— dans le sud-ouest: à 12 km, le bois des rocs, à Virginal-Samme: la table des sorcières ou pierre-qui-tourne, dont nous parlerons plus loin longuement, ainsi que le Point du jour de Henripont.

— dans l'ouest: les tumuli de Braine-le-Château et le pont des pierres sur Tubize.

— dans le nord-ouest: à 6,5 km, le Plat-testeen, sur un mamelon de Hal.

Amis lecteurs, consultez longuement le croquis ci-contre, méditez à votre aise et tirez en ensemble les conclusions inévitables. Cette pierre, par son ancienneté, sa nature, sa forme, sa situation au sommet d'un plateau boisé culminant la région, à proximité d'un carrefour de chemins et du site néolithique de Sart-Moulin, et surtout, par son appellation de Pierre-qui-tourne, nous paraît avoir été l'élément supérieur ou la table d'un bilithe dont la pierre support a disparu depuis des siècles. Ce bilithe pourrait avoir fait partie d'un haut lieu culturel de l'ère celtique ou mégalithique.

#### CHAUMONT-GISTOUX

##### Les menhirs des Gottes et le cheval de Godde

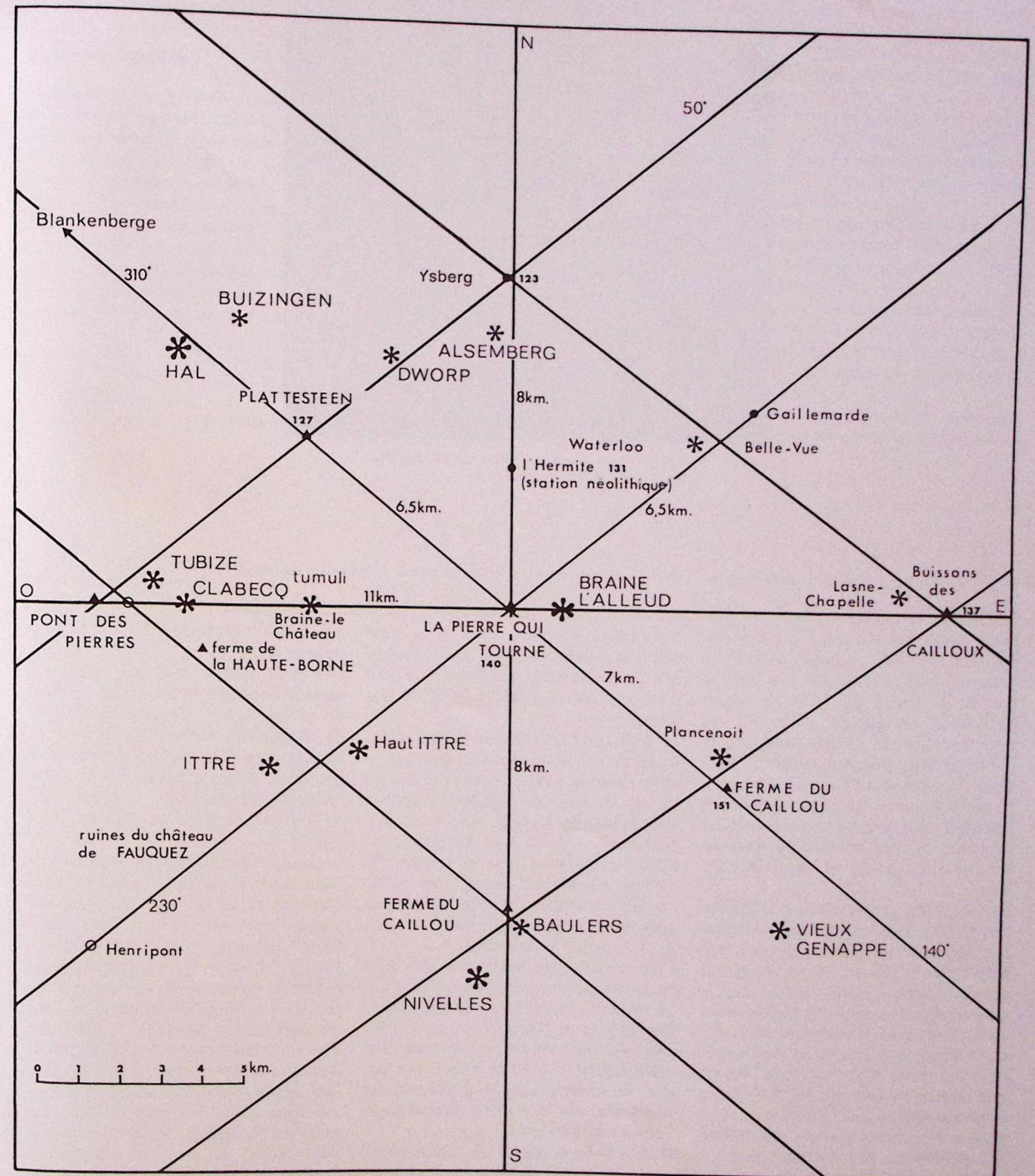
Le village de Gistoux est entré dans la préhistoire nationale depuis les fouilles entreprises en 1968 et qui ont mis au jour, dans le lieu-dit « Les Bruyères », le site dit du Michelsberg datant d'environ 2.000 ans avant notre ère. Des tombelles plus récentes, mais préromaines, existent aussi dans ce même lieu-dit.

Le village jumeau de Chaumont entre à son tour dans une bien plus haute antiquité, car c'est de l'âge de la pierre taillée que datent les trois menhirs qui viennent d'être identifiés après avoir été déterrés aux Champs des Gottes, sur son territoire.

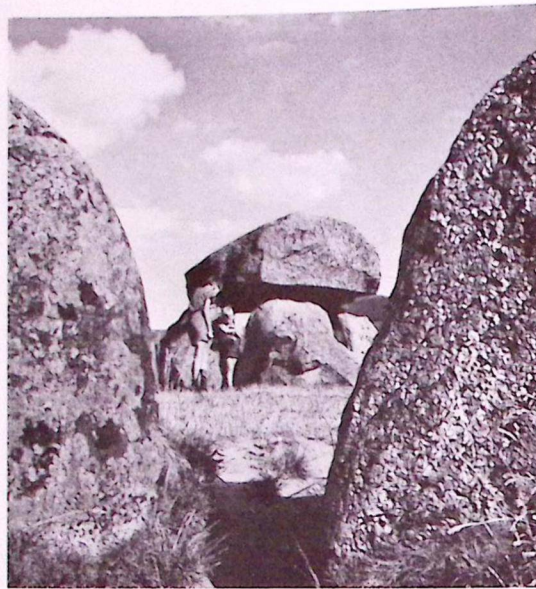
Depuis son installation à Chaumont, M. A. Taylor recherche et examine au cours de ses promenades les pierres de grosses dimensions que les agriculteurs extraient de leurs champs ou prairies ou dont ils lui signalent la présence sous la surface du sol. Vivement intéressé par la lecture de trois récents ouvrages relatifs aux chaussées antiques et aux monuments mégalithiques de nos provinces et enthousiasmé par les théories nouvelles y développées (1), il invita les auteurs de ces ouvrages à venir examiner en août 1970 les principales pierres découvertes. Parmi elles, l'une est une véritable pierre taillée et levée, donc un menhir vieux de plus de 5.000 ans, mais remarquablement conservé.

Sur d'anciens documents, elle est appelée « le cheval de Godde », nom qui rappelle celui du menhir de Thuillies: « le cheval de pierre » (disparu vers 1850). La pierre est actuellement couchée dans le chemin creux des Gottes; de grès landenien, elle a la forme d'un trapèze dont la plus grande diagonale a 3,72 m. de longueur et les deux grands côtés parallèles 2,75 m. et 2,40 m.

La largeur de la dalle est de 1,30 m. et son épaisseur moyenne de 40 cm. Les angles au sommet ont respectivement 55 et 125 degrés. L'allure générale de







Les dolmens « Agri » à Mols-Bjerge (Jutland, dans la presqu'île d'Aarhus).

cette pierre est identique à celle des menhirs identifiés existant encore ou disparus, caractéristiques des provinces de la Gaule du Nord: la pierre Brunehault de Hollain (Hainaut), les trois Zeupires de Gozée (Hainaut), la pierre de Bray (Hainaut), la pierre Fontaine de Goegnies-Chaussée (Hainaut), la pierre Fiche de Gargantua à Péronne (Somme), le cheval de pierre à Thuillies (Hainaut), le leeuwensteen de Bost-lez-Tirlemont (Brabant), et combien d'autres...

Extraite d'une prairie sise sur le plateau des Gottes, elle fut traînée en novembre 1968 par un tracteur jusqu'à son emplacement actuel, en bordure du chemin creux, où elle reste sous la surveillance des autorités communales. Tout récemment, l'infatigable M. Taylor, qui a conquis la confiance des exploitants agricoles de Chaumont, signala aux mêmes auteurs que M. Jean Adam avait fait extraire de l'un de ses champs situé sur le même plateau des Gottes, à proximité du lieu d'extraction de la pierre qui vient d'être décrite, deux au-

tres dalles énormes, dont l'une était enterrée « debout ». Ces deux pierres sont actuellement couchées à l'orée d'un petit bois, à quelque 30 m. de leur site originel.

La dalle qui était enterrée debout, pointée en l'air, a la forme d'un quartier de tarte. Son épaisseur moyenne est de 60 cm. et celle de ses deux tranches taillées est de 45 à 50 cm.; leurs longueurs respectives sont de 2,35 m. et 2,05 m.; sa plus grande largeur de 1,60 m. L'angle au sommet est de 50 degrés. C'est une dalle de grès landenien dont la face supérieure est brute et légèrement boursouflée.

L'autre pierre est également une dalle de même nature géologique, plus grande mais moins épaisse que sa voisine. Elle affecte la forme d'un pentagone irrégulier dont les côtés ont respectivement 222, 160, 70,70 et 80 cm. Les angles au sommet ont 45 et 135 degrés; l'épaisseur de la tranche périmétrique varie de 22 à 35 cm.

Placée debout, l'arête de 2,22 m. étant verticale, la pierre a tout à fait la for-

me d'une pierre Brunehault ou des Zeupires!

Les deux pierres ci-dessus étaient à sept mètres l'une de l'autre et à moins de 100 m. du lieu d'extraction de celle décrite précédemment. Si on joint ce dernier emplacement au point milieu des deux autres par une ligne droite, on trouve un azimut de 50 degrés (celui du lever du soleil au solstice, le 21 juin!).

Il pourrait donc s'agir ici d'un alignement solaire constitué par ces trois menhirs; ils se trouvent d'ailleurs sur l'alignement mégalithique Tirlemont-Bray - Bavay - Péronne (Somme) - Evreux - Laval - Saint-Nazaire (Loire). A l'instar de ce qui a été fait tout récemment à Neufchâteau, nous invitons instamment les autorités communales de Chaumont-Gistoux à surveiller ces trois dalles remarquables afin d'éviter leur disparition ou des déprédations en attendant de les redresser un jour, autant que possible, à proximité de leur site originel, sur le vaste plateau des Gottes d'où l'on jouit d'une vue re-

marquable tous azimuts et qui attirerait maints curieux vers ces précieuses reliques de l'âge de la pierre taillée: les trois menhirs des Gottes!

#### D'autres mégalithes

Au cours de ces trois dernières années, près de 150 « grosses pierres » ont été déterrées successivement par les paysans, au cours des labours. Gisant généralement entre 35 et 50 cm. de profondeur, ces pierres plus ou moins taillées par les anciens étaient, à l'origine, dressées sur leur base plane et disposées suivant des directions ou des figures géométriques précises:

- soit le long de chemins antiques, tels ceux qui traversent le lieu-dit « Arnelle »: chemin de Nivelles à Landen, chemin de Wavre à Jodoigne, chemin de Namur à Louvain;
- soit suivant un alignement rectiligne

de plusieurs dizaines de pierres suivant un axe Chaumont-Jodoigne;

— soit encore — mais ceci reste à vérifier — suivant un cromlech (cercle de pierres) sur le plateau de Sart-Risbart-Oppebais: ce cromlech aurait pu être un sanctuaire druidique important.

Ces mégalithes sont constitués d'un grès brun, très dur, à grain fin, et se patinant joliment; donc d'une toute autre nature que les pierres de sable qu'on trouve couramment dans les sables de la région. Or, géologiquement, les gisements importants de ces grès se trouvent à Jodoigne et à Bonlez. Les anciens les ont donc amenés de là jusqu'à Chaumont, soit sur une distance de 6 à 7 kilomètres, pour les y tailler et les dresser suivant leurs conceptions géométriques, astronomiques, utilitaires ou culturelles.

Cette richesse de la région en mégalithes ne le cède en rien à l'abondance

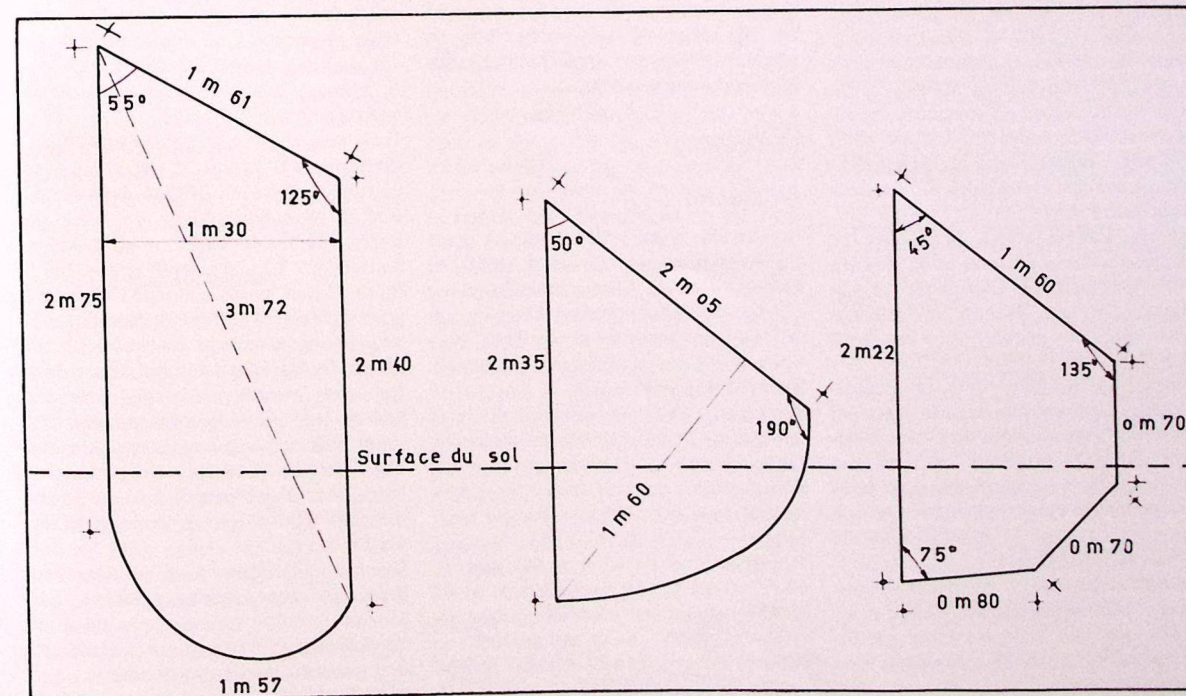
de tumuli, moins anciens, qui y existent encore: les deux tumuli à enceinte du Hameau des Bruyères sur Gistoux, les deux tumuli de Libersart et ceux disparus: la tombe Michou, les tombelles, le champ du Faltiau, les Avernettes.

Il reste encore beaucoup de choses à découvrir sur Chaumont-Gistoux, où de vieilles légendes évoquent l'existence de souterrains, de galeries enterrées, du « Trou des Nutons », etc...

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que le Conseil Communal de Chaumont-Gistoux a pris, en juin 1971, la décision de faire redresser prochainement, dans un endroit facilement accessible, le plus grand menhir découvert en 1968 sur son territoire: le Cheval de Godde, que nous avons décrit précédemment.

Ainsi sera sauvé ce vestige remarquable d'un lointain passé, nouvelle attrac-

Les trois menhirs du plateau des Gottes à Chaumont (Brabant), tels qu'ils devraient être redressés. Le plus grand, à gauche s'appelait « le cheval de Godde ».







Les trois pierres mises au jour, à Duisburg, en 1883, et visibles, de nos jours, au centre d'une petite clairière du parc de Tervuren où débouchent plusieurs drèves, sont-elles les trois éléments de la table d'un dolmen...

tion touristique de cette charmante commune brabançonne.

#### COURT - SAINT - ETIENNE

##### La Pierre-qui-tourne de Beurieux

Au lieu-dit « La Pierre-qui-tourne » sur Beurieux, berceau de Court-Saint-Etienne, une équipe de chercheurs, constituée de MM. G. Foucher et C. Boulet de La Hulpe, J. Mouthuy de Rixensart, P. Yernaux de Genval et W. Brou de Bruxelles, a entrepris le dégagement d'un important vestige de la civilisation mégalithique qui fleurit dans nos provinces plusieurs millénaires avant notre ère.

Les premières séances de fouilles ont mis au jour une énorme dalle de 2,70 m de longueur, de 1,90 m de largeur maxima et de 45 cm d'épaisseur constante; son poids est évalué à 4.000 kg.

Une autre dalle plus petite, parallélépipédique, placée à plat sous la première est en voie de dégagement. Une vingtaine de gros moellons informes ont été dégagés, également disposés sous la tranche de la grande dalle. L'orientation de l'axe de la grande dalle est exactement Est-Ouest.

Sur les deux dalles, on a relevé des signes manifestes de christianisation, gravés sur leur tranche: croix de St-André et croix latines à branches non perpendiculaires.

Les pierres sont en grès du Landenien supérieur et paraissent avoir été rapportées. Le site de la Pierre-qui-tourne est dans un chemin creux et à 225 m de l'antique voie qui reliait Nivelles à Jodoigne, Landen et Herstal.

On ne peut encore se prononcer formellement sur la signification de cet ensemble mégalithique: menhir ou cromlech déplacés? ou allée couverte en site originel? Les recherches se poursuivront avec l'appui souhaité des autorités communales.

#### DUISBURG

##### Un dolmen?...

Nul ne doute aujourd'hui que la forêt de Soignes et ses environs aient été habités dès les temps préhistoriques; d'innombrables trouvailles l'établissent: outils et pointes d'armes en silex, vestiges d'oppida et enceintes fortifiées, chemins préromains, etc...

Dans son « Essai de description de la commune et de l'ancienne terre franche de Duisburg », J. Bosmans raconte des détails précis sur une trouvaille remarquable faite en 1883 par Hubert Nootens.

Occupant une petite ferme sise au carrefour de la Hertswegenstraat et de la Achterstraat, ce modeste paysan laboureur le 2 mai, avec un attelage de vaches, un champ tout proche de son habitation (parcelle no. 50, section C,

au lieu-dit « Ten Hertswegen »). Brusquement, le soc de sa charrue heurte à quelque 20 cm. de profondeur un obstacle et s'immobilise. Hubert avec des amis dégage aussitôt une énorme pierre: elle a la forme d'un quartier de tarte dont le bord arrondi et poli mesure 1,50 m. de développement et dont l'épaisseur varie de 45 à 50 cm; ses deux faces sont légèrement boursoufflées et sur l'une de ces boursoufflures les paysans déchiffrent une petite inscription: + J. CR. Le poids de la pierre est d'environ 2.000 kilos.

Trois jours plus tard, à proximité immédiate de cette pierre, la charrue heurte un nouvel obstacle. Déterrée, il se révèle être un second quartier de tarte rocheux, de forme similaire au premier, mais ayant 3 m. d'arrondi à son bord, et, le 17 mai, après sondages avec une pointe d'acier, l'équipe de Nootens déterre un troisième et dernier bloc de pierre, triangulaire lui aussi, mais dont le bord arrondi développé mesure 3,25 m. Les trois blocs rassemblés forment une table presque parfaitement circulaire de 7,75 m. de périmètre, d'épaisseur variant de 45 à 50 cm., d'un diamètre de 2,45 m. et pesant près de six tonnes.

Quelques jours plus tard, on découvre entre les deux dernières pierres déterrées, dans un trou de près de 2 m. de diamètre et d'1,50 m. de profondeur, une grande quantité de cendres! Hubert Nootens traîne les trois pierres

...ou bien nous trouvons-nous devant les vestiges d'une antique pierre-qui-tourne? La question reste posée.



hors de son champ et les dépose au pied d'un grand arbre ombrageant sa ferme.

De nombreuses années plus tard, ces trois pierres furent traînées et déposées au centre d'une petite clairière du parc de Tervuren où débouchent plusieurs drèves et qui s'appelle encore de nos jours « Zevenster » c'est-à-dire « l'étoile à sept branches ». Tous les ruraux appellent cet endroit « Le dolmen »: les trois pierres y sont encore; malheureusement, la petite inscription + J. CR. a disparu et il n'en subsiste plus qu'une petite plage polie. L'arrondi des bords de la table est remarquablement poli et la pierre est en grès landenien à grain très fin.

##### Où une pierre-qui-tourne?

Deux hypothèses sont à formuler.

Ou bien la table circulaire était posée initialement sur des supports pierreux fichés en terre, auquel cas ce serait un dolmen sous lequel on aurait placé dans un grand trou des cendres funéraires. On n'a cependant aucune indication sur la nature de ces cendres! N'oublions pas qu'il y a 2.000 ans, cet endroit était encore en lisière de la forêt de Soignes; peut-être ces cendres ne sont-elles que celles d'un grand feu de bois!

On n'a jamais non plus trouvé trace des supports de cet éventuel dolmen.

Ou bien la table parfaitement circulaire

et polie sur son pourtour était la table d'un bilithe dont le support central lui non plus n'a pas été retrouvé. Ce qui pourrait être un premier argument en faveur de cette « pierre-qui-tourne », c'est que les trois morceaux de la table ont été trouvés au croisement de deux vieux chemins dans une parcelle qui occupe vraiment un point culminant de la région, car le terrain descend depuis ce point vers les trois directions cardinales: ouest, nord et est.

Un autre argument important est que ce monument mégalithique se trouve bien visible à 600 m. à l'ouest de la route constituée par la Mechelsestraat (rue de Malines) et la Waalsebaan (chaussée de Wallonie), route qui n'est autre que l'important diverticule romain — voire préromain — qui, des Ardennés, par Namur — Gembloux — Wavre — Ottenburg — Huldenberg — Duisburg (au Hameau Ten Hertswegen) — Tervuren (au Hameau Vier Winden) — Sterrebeek — Steenokkerzeel — Perk et Elewijt, aboutissait à Rumpst sur le Rupel où le diverticule rejoignait la grande chaussée Brunehaut de Bavai à Utrecht.

Nous pourrions donc nous trouver devant les vestiges d'une antique « pierre-qui-tourne ».

#### Glossaire

**Mégalithe:** Mot dérivé du grec. Enorme pierre constituant un monument ou formant partie constitutive d'une grande construction.

**Menhir:** Mot breton: pierre levée. Elle peut être une pierre brute dressée par la main de l'homme ou une pierre taillée en parallélépipède et dressée sur un de ses petits côtés! Elle peut symboliser une divinité très ancienne et servir en même temps de « poteau indicateur » d'itinéraire.

**Dolmen:** Mot breton: pierre-table. Le dolmen est constitué d'une grande pierre généralement plate (appelée table), posée sur deux ou plusieurs autres pierres dressées (appelées pieds ou murs). Le dolmen est un monument funéraire.

**Cromlech:** Mot breton: un ensemble de pierres dressées, disposées en cercle, ou en rectangle ou en ovale, etc... C'est une enceinte sacrée ou cultuelle, sise sur un sommet ou un plateau et à signification parfois astronomique ou géographique.

**Allée couverte:** Sépulture collective constituée de plusieurs dalles de pierre, posées horizontalement sur deux files de pierres plates dressées; le tout forme un couloir ou galerie aux bouts fermés par une autre pierre plate dressée, parfois percée d'un trou.

Allées couvertes et dolmens étaient généralement à l'origine enterrés sous une butte artificielle de terre, appelée tumulus (mot latin = tombe).

**Pierre-qui-tourne ou Pierre-qui-vire:** Fréquente en Gaule du Nord. Constituée d'une dalle posée horizontalement sur une seule pierre dressée. C'est l'imagination populaire qui lui a donné cette propriété de tourner sur elle-même. Ce monument antique avait une signification cultuelle et pouvait jouer le rôle d'une table d'orientation astronomique ou géographique.

- (1) — Chaussées Brunehaut et monuments mégalithiques de la Gaule du Nord (Bruxelles 1969).  
— Le Secret des Druides (Bruxelles 1970).  
— Le Secret d'Adam (Bruxelles 1971).  
— Trois ouvrages des frères W. et M. BROU (Diffusion: Office International de Librairie - 1050 BRUXELLES).

(à suivre)





Cet hiver

## SUR LES SCENES BRUXELLOISES

par Christian LANCINEY

Le fait est là, brutal: le public d'aujourd'hui affiche une préférence marquée pour les comédies gaies. Aussi, rien d'étonnant à ce que les directeurs des salles bruxelloises aient choisi, pour la fin de l'année 1971, des pièces qui font rire. Cette tendance, d'ailleurs, nous avons pu la remarquer dès le début du mois de novembre, pour ne pas dire dès le début de la saison...

Pourtant, il y a des exceptions à cette nouvelle règle du théâtre bruxellois que nous énonçons. Des exceptions parfois fort valables et d'autres qui, hélas, le sont moins...

On ne peut par exemple pas dire que la pièce présentée par le Théâtre d'Art au Centre Culturel d'Auderghem soit une pièce gaie... Loin de là! « Le Bal des Adieux » d'André Jossset, dont

c'était la création en Belgique, est une tragédie historique. Le thème en est attachant, et les protagonistes du drame ne sont autres que Louis XVI, Marie-Antoinette et le comte suédois Axel de Fersen, qui aime la reine et veut, contre vents et marées, la sauver de l'échafaud qui la menace. Pièce historique, donc, et psychologique en même temps, puisque toute l'action se déroule en moins de 24 heures dans un des salons de la reine de France.

Le thème est attachant, disions-nous. Et pourtant... « Le Bal des Adieux » est à ce point statique, engoncé dans d'interminables dialogues et dépourvu à ce point d'action qu'à aucun moment nous ne nous sommes sentis concernés par l'amour, la mort, la résignation, le martyre, les espoirs insensés des personnages célèbres mis sur la scène. Un trait cependant séduit les amoureux d'Histoire: André Jossset leur présente un Louis XVI tout nouveau. Un faible, un « raté » qui, dans l'adversité, s'affir-

me tout à coup un homme prêt à accomplir avec hauteur l'ultime tâche de sa vie: réussir sa mort.

Charles Martigue signe la mise en scène du « Bal des Adieux », dont il interprète avec doigté et souplesse le rôle ingrat de Louis XVI. A ses côtés, Marcelle Dejaive est une Marie-Antoinette pleine de sensibilité et de nuance. Albert Noël campe un Fersen plein de fougue et de générosité. Vincent Grass, Marcel Berger et Marie-Françoise Manuel complètent la distribution, excellente, dont le jeu est hélas enfermé dans le cadre guindé d'une pièce parfois lassante.

Le Théâtre Molière, de son côté, présentait « Double Jeu », une pièce de Robert Thomas — l'auteur de « Piège pour un homme seul », le célèbre « thriller » à la mécanique aussi précise que celle d'un chronomètre. C'est là aussi une caractéristique de « Double Jeu »: une mécanique de précision qui, dans une atmosphère de crime, suscite

des rires mélangés à des frissons. Résumer l'action de « Double Jeu », même en quelques mots, serait trahir l'intention première de l'auteur, qui est de réussir un suspense au dénouement tout à fait inattendu. Sachez seulement que, dans cette pièce, on ne sait jamais exactement à qui l'on a affaire: les plus roués, les plus cyniques sont (peut-être) les meilleurs, tandis que les plus candides pourraient (peut-être) ne pas l'être autant qu'on le croit... Jusqu'au tomber du rideau ou à peu près, le spectateur restera sur sa faim. Il progressera dans les ténèbres jusqu'au dénouement final où enfin jaillira la lumière. Une lumière pour le moins inattendue! Marcelle Dambrement signe la mise en scène, faite de petits détails qui accrochent. Dans d'excellents décors de André Levasseur, la pièce est interprétée avec brio par Nicole Lepage, Jean-Pierre Lorient (qui tient un double rôle), Louise Rocco, Jacques Lippe et Serge Darlon.

Le très expérimental Théâtre de Poche nous a convié, pour sa part, à la création en Belgique de la pièce « Le Serpent » dont l'auteur — un Américain né en Belgique — n'est autre que le responsable du fameux « America Hurrah »: Jean-Claude Van Itallie. Qu'allait donner, à Bruxelles, cette pièce créée avec un énorme succès en 1968 par l'« Opera Theater » de New York? D'autant plus qu'on avait annoncé à grand renfort de publicité que la mise en scène belge était dirigée par James Barbosa, qui signa jadis celle de New York. Disons-le tout de suite, ce fut une déception. Une déception d'autant plus grande que, croyons-nous, la pièce de Jean-Claude Van Itallie n'y est pour rien. Car l'idée de base du « Serpent » offre d'excellentes possibilités à un théâtre expérimental... à la condition que le talent d'improvisation des acteurs soutienne le texte sans défaillance aucune. Hélas! A Bruxelles: pas trace de la moindre improvisation ni même de la moindre personnalisation... Ainsi, le public bruxellois se vit puni de double façon: par l'audition d'un texte pauvre et difficile à suivre par essence, ce qui mettait son imagination à rude épreuve, ainsi que par l'amateurisme de trop jeunes acteurs qui tuaient dans l'œuf toute possibilité

d'expression corporelle pourtant indispensable à la compréhension de l'œuvre. En un mot comme en cent, cette création belge du « Serpent » fut une déception, un réel désenchantement. Et pourtant, à New York, cette pièce connut un succès que l'on peut qualifier d'exceptionnel... Il est vrai que les comédiens de l'« Opera Theater » la jouèrent pendant 8 mois d'affilée, expérimentant toutes les expressions corporelles inimaginables. Serait-ce là que gît l'erreur du Poche: un manque de rodage dans une pièce aussi compliquée que « Le Serpent »?

Une fois n'est pas coutume, sortons un instant de l'univers des adultes pour nous réfugier dans ce monde merveilleux de l'enfance, avec « Le Tournesol », ce nouveau théâtre pour enfants qui présentait pour les fêtes une pièce de Robert Bolt (l'adaptateur à l'écran de « Dr Jivago » et « Lawrence d'Arabie », tout simplement!): « L'île aux dragons ». Merveilleuse expérience que celle-là: cette pièce, sous des dehors tour à tour philosophiques, satiriques ou féeriques, présente pour un public de 7 à 14 ans une vue d'un monde apparemment révolu (celui de la chevalerie au Moyen Age) mais en vérité parfaitement vivant et actuel: les personnages y symbolisent de façon non équivoque la lutte du bien contre le mal. Les enfants y participent réellement et activement à l'action. Cette participation est favorisée par le principe du jeu sur tréteaux disposés au milieu de l'assistance, assise par terre sur des tapis, et surtout par la présence d'un narrateur qui sert de meneur de jeu et de lien entre les enfants et la pièce. Et, à la fin du spectacle, les acteurs, descendus des planches, répondent aux questions et aux critiques des jeunes spectateurs. C'est là une formule qui, peut-être, formera un public de choix que nous retrouverons plus tard dans les salles réservées aux adultes...

Le Théâtre du Parc, lui, affichait « Chacun sa vérité » de Luigi Pirandello, Prix Nobel de Littérature. Force nous fut de constater que la pièce du célèbre auteur sicilien n'a pas résisté aux assauts du temps: elle fut, en effet, écrite en 1917. Pourtant, les idées défendues par Pirandello restent parfaite-

ment valables. Mais c'est le développement dramatique de celles-ci, les dialogues lourds, les techniques scéniques qui ont subi des ans l'insoutenable outrage. Où est la vérité? Telle est la question que nous pose l'auteur. C'est pourtant là une question universelle et toujours d'actualité. Et la réponse de Pirandello est claire: il n'y a pas une vérité, il y a des vérités aussi diverses que les individus eux-mêmes. C'est ainsi qu'il nous présente une famille de bourgeois qui, tout au long de trois actes, va se demander si leur voisine, Madame Frola, est bien la vraie mère de Madame Ponza... Tout cela, malheureusement, finit par engendrer l'ennui. Du moins en 1972, où la mentalité a évolué depuis 1917...

Dans la distribution de « Chacun sa vérité », égale à elle-même, on remarquait spécialement le jeu de Paul Arrieu et de Marthe Dugard (Mme Frola). Pour sa représentation suivante — une pièce de fin d'année! — le Parc changea complètement son fusil d'épaule en présentant la comédie gaie « Trois hommes sur un cheval » des auteurs américains John Cecil Holm et Georges Abbott. Adaptée en français par Marcel Moussy, cette pièce fit les délices de Broadway en 1935 et fut jouée par la suite à Paris avec un très vif succès. Le sujet de « Trois hommes sur un cheval »? Les courses de chevaux, tout simplement, et le tiercé, ce tiercé qui a fini par prendre une place tellement importante dans nos mœurs. Bourrée de gags et de situations comiques, cette pièce toute simple tire son attrait principal de sa terminologie spéciale, basée sur le vocabulaire imagé en usage dans le monde du turf. « Trois hommes sur un cheval » exigeait un rythme excessivement rapide: c'est ce qu'a très bien compris Louis Boxus, qui signe la réalisation, basée sur la régie parisienne de Pierre Mondy. Tandis que, côté acteurs, le Théâtre du Parc faisait appel à un comédien français, Amidou (qui tint le rôle principal du film de Claude Lelouch, « Smic Smac Smoc »), Frédéric Latin, André Daufel, Jean-Claude Vernon, Liliane Vincent, Suzanne Colin et Léon Dony lui donnaient la réplique de manière parfaite.

De leur côté, les théâtres néerlandois-

Ci-dessus: Janine Bisschops et Roger Coorens dans « De mensen van hiernaast » de Alan Ayckbourn - Théâtre Royal Flamand.





Liliane Vincent et Jean-Claude Vernon dans « Trois hommes sur un cheval » de Marcel Moussy - Théâtre du Parc.

phones de la capitale ont, eux aussi, opté pour un théâtre récréatif et franchement gai. Le Koninklijke Vlaamse Schouwburg (Théâtre Royal Flamand) présentait à son public « De mensen van hiernaast » (How the others Half Loves) du jeune auteur britannique Alan Ayckbourn. Trois couples provenant de trois milieux différents de la société y sont mis en scène: bourgeois, classe moyenne et classe inférieure. Les trois époux travaillent dans la même entreprise. Le ménage Foster est le couple du « patron », le second couple celui de son plus proche collaborateur Bob Philips, tandis que le troisième couple est celui du comptable de l'entreprise. Jusqu'ici, tout cela est fort simple. Mais la femme de Foster a une liaison avec Bob Philips, et tout va se compliquer à souhait. Car, pour justifier une absence tardive, les deux amants doivent s'inventer des excuses. Bob raconte à sa femme qu'il a été retenu par le comptable, lequel lui aurait confié que sa femme le trompait... Mme Foster, de son côté, raconte à son mari une histoire presque semblable; elle a été retenue par l'épouse du comptable qui est persuadée que son mari est infidèle. On voit d'ici les im-

broglis et les quiproquos contenus dans cette situation burlesque. Cette situation est rendue plus savoureuse encore par la mise en scène: sur les planches, nous apercevons en coupe deux appartements, celui de Foster et celui de Philips, en sorte que nous pouvons suivre simultanément les péripéties survenant aux trois couples. Vraiment une pièce amusante et qui suscite le rire du public. Et, ce qui ne gêne rien, elle est couronnée par une interprétation vraiment à la hauteur. Roger Coorens (qui est de retour au K.V.S.) interprète avec brio le rôle du très britannique Foster, tandis qu'Ann Petersen type parfaitement Mme Foster. A leurs côtés, Janine Bisschops, Karel Branckaerts, Gerda Marchand et un débutant plein de promesses, Johnny Vonnens, qui est proprement impayable dans le rôle du comptable. Le tout est mis en scène de façon parfaite par un Nand Buyl qui s'y entend à faire rire. Le même K.V.S. interpréta par la suite une reprise des plus distrayante avec « Een vlo in het oor » (La puce à l'oreille) de Georges Feydeau. Que dire encore de ce vaudeville, sinon qu'il s'agit d'une pièce charpentée de main de maître par un auteur qui connaissait

son métier sur le bout des doigts? Elle fut écrite en 1907. Et pourtant, elle grouille tellement de répliques spirituelles et amusantes que l'on rit toujours de bon cœur. Notre seule crainte, en assistant à cette version néerlandaise de Feydeau, était que la traduction ait fait perdre du mordant à ces répliques. Il n'en fut rien: Paul Rodenko, l'adaptateur, s'est montré un traducteur capable de saisir les plus subtiles nuances. Tandis que Frantisek Stepanek, responsable de la régie, réussit ici une esquisse des mœurs bourgeoises de l'époque du plus haut comique. Le tout nous est présenté dans un rythme nerveux et attachant. Excellente interprétation d'une pléiade de comédiens, parmi lesquels nous avons surtout remarqué Nand Buyl dans son double rôle: il y est incomparable de virtuosité!

Au Waltra-Theater, le Studio Parnassus présentait « Addio Venezia », la comédie tant de fois interprétée de l'acteur-auteur français Louis Velle. Pourquoi l'amour extra-conjugal ne serait-il pas permis, même si un ménage est heureux? Cet amour peut-il être dénié par les hommes? C'est à ces questions que Louis Velle entend répondre dans sa pièce, une idylle qui se déroule à Venise pendant un festival de théâtre et dont les protagonistes sont François, un jeune dessinateur (Marc Leemans) et Hélène, une actrice (Julia Van der Donck). Bien que leur liaison soit harmonieuse, leur amour est battu en brèche par la prise de conscience d'un fait brutal: leur conduite est sévèrement réprochée par ce qu'on appelle la morale bourgeoise. Tôt ou tard, ils savent que ce sera l'inévitable séparation. Mais ce moment pénible est, à tout instant, remis à plus tard, à cause des circonstances et surtout à cause des « autres ». Le jeu subtil des protagonistes Marc Leemans et Julia Van der Donck, ainsi que la régie sans faiblesse de Piet Eeckelaert, forment ensemble le succès de la pièce.



## Diest, ville pilote du tourisme

par J. NYSSENS

(adaptation française de Staf van GELDER)

Avant de nous acheminer vers les nombreuses curiosités de la ville de Diest, arrêtons-nous quelques instants à la Grand-Place, point de départ de notre visite, où nous sommes aussitôt imprégnés du caractère historique de la ville.

**L'hôtel de ville.** Sur le conseil de Jean-André Anneessens, fils du célèbre doyen décapité en 1719, cet édifice d'un classicisme équilibré a été conçu par l'architecte et artiste talentueux, Willem Ignatius Kerrickx II (Anvers 1682-1745). Les travaux furent commencés en 1726 et achevés en 1735. Le fronton porte les armoiries de la ville: d'argent à deux fasces de sable (= noir). Des ancres murales indiquent la date d'achèvement du gros œuvre: 1728.

Les fondations de l'hôtel de ville abritent le musée communal qui mérite certes une visite.

### LE MUSEE COMMUNAL

#### La bâtisse

Le musée communal est hébergé dans la substruction historique de l'hôtel de ville. Le cadre architectonique des cinq salles contribue à l'évocation du passé diestois sous tous ses aspects.

A l'endroit où Kerrickx érigea l'hôtel de ville actuel, s'élevaient jadis trois constructions: « de Hofstadt » ou intendance, le cabinet échevinal et « de Noord ». Une gravure de F. Ertinger, parue en 1681 dans « Voorwinckel van Patientie » de F. Lyftocht, est l'unique document — et de plus assez imprécis — représentant la place du marché avec ces monuments (cette gravure est exposée au musée).

La « Hofstadt », d'abord résidence urbaine du banneret diestois, devint ensuite l'intendance seigneuriale. Il nous en reste la cave avec ses voûtes, ses colonnes et piliers romans, souvenirs silencieux du passé « glorieux ». Plus tard, cette cave fut aussi affectée à la « paenhuys » (brasserie) ainsi qu'en témoigne la présence de la fosse de brassage. La « Hofstadt » date du XIII<sup>e</sup> siècle.

La crypte gothique de l'ancienne maison des échevins retient également notre attention. Six voûtes en ogive retombent sur des piliers sans chapiteau à cannelures prismatiques. Les clés de voûte sont ornées de

sculptures. Deux particularités architecturales frappent les yeux: le tympan monolithique du portail et les deux hautes ouvertures murales donnant accès à deux escaliers en colimaçon à axe unique. Les spécialistes sont unanimes en situant ce sous-sol vers 1320.

La « Schepenkamer » baroque (Chambre des échevins) a été reconstruite dans un autre local souterrain. La « Kluis » (chambre forte) et la « Gildezaal » (salle des gildes) complètent l'ensemble.

Lors de l'édification de l'hôtel de ville actuel, les deux fondements furent comblés de déchets, gravats et débris de sorte qu'ils furent réduits en cryptes massacrées dont personne ne soupçonnait l'existence. Rendons grâce à l'ardeur inébranlable de Monsieur Gilbert van der Linden, aujourd'hui conservateur honoraire, qui en tant qu'archiviste communal et membre-correspondant de la Commission royale des Monuments et des Sites montra un vif intérêt pour ces substructions. Sous cette impulsion, ces cryptes et caves furent déblayées, brouette par brouette, et métamorphosées en musée de bon goût. L'inauguration officielle eut lieu le 17 août 1957.

Le musée communal occupe cinq salles s'étendant sur une superficie totale de 354 m<sup>2</sup>.

Les travaux d'extension projetés sont déjà passés à l'exécution de sorte que le musée totalisera bientôt sept salles.

#### Les collections

Le patrimoine riche et unique du musée donne au visiteur une image nette et précise de l'évolution de la ville sur le plan historique, culturel et religieux. L'art et le folklore y occupent eux aussi une place importante. Rien n'a été laissé au hasard lors de l'arrangement des objets: tous sont placés dans un contexte propre ne portant aucun préjudice au cadre architectural des caves historiques. Cet agencement rend la vue d'ensemble encore plus captivante.

Parmi les pièces exposées, la principale est certes le tableau représentant le « Jugement dernier » dû à un peintre primitif inconnu prédécesseur de van Eyck. Cette œuvre du quinzième siècle a été réalisée sous influence locale et est animée d'un esprit réactionnaire. Elle occupe une place importante dans l'histoire de notre peinture flamande.



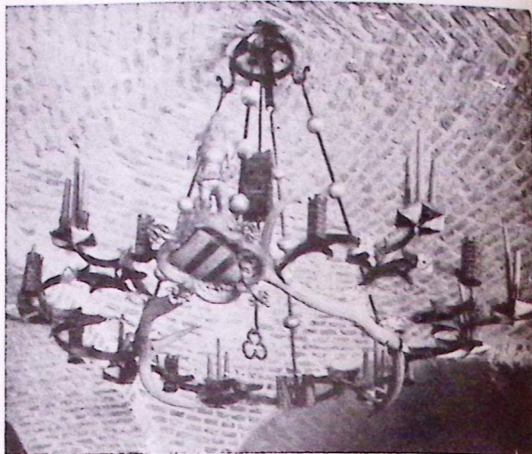
La « *Madone du Béguinage* » en marbre blanc (les béguines l'appelaient « Notre-Dame à la main paralysée ») date de 1345. Dans la même salle où sont exposés le Jugement dernier et la Madone, nous pouvons admirer également trois armures des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, des sculptures gothiques, une veuglaire en fer forgé, plusieurs contrecœurs, le coffre à archives original, quelques tableaux et une collection de sceaux de la ville. La crypte gothique évoque donc ainsi le Diest moyenâgeux.

En pénétrant dans la « Hofstadt » romane, le regard est aussitôt attiré par le lustre immense, en fer forgé, monté sur bois de cerf, datant du début du XV<sup>e</sup> siècle. Jadis, ce lustre illuminait la salle à manger du châtelain et plus tard d'innombrables réunions de magistrats. Ici, les trésors archéologiques reflètent un autre aspect de la ville. Des sections distinctes sont consacrées à la préhistoire — Diest possède la hache néolithique la plus grande qui ait jamais été trouvée sur le territoire belge —, au béguinage, aux seigneurs diestois, aux princes d'Orange-Nassau et principalement au Prince Philippe-Guillaume inhumé dans la Collégiale Saint-Sulpice, aux brasseries diestaises et à leurs bières renommées.

Dans la « Gildezaal », nous pouvons admirer, outre des tableaux de Théodore van Loon et de H. Ter Brugghen, des fonts baptismaux Renaissance et une chaire de vérité de style Louis XIV, les nombreuses évocations de l'époque des rhétoriciens et de la vie des guildes. Les statues des patrons des guildes et les flambeaux des corporations témoignent de la prospérité qu'ont connue ces associations.

Les lambris, le plafond et le mobilier de la Chambre des échevins sont de style baroque et Renaissance flamande. Le magistrat revêt au centre des privilèges et lettres échevinales. Le saint diestois Jean Berchmans, l'explorateur et missionnaire Nicolas Cleynaerts, le réformateur du béguinage Esschius et le bienheureux Amikius sont rappelés à la vie par de nombreux documents, estampes et figurines. Les cent trente-deux pièces d'étain du service de table des échevins diestois et le menu du festin des trois jours nous rappellent l'appétit insatiable et ... l'estomac d'autruche de nos édiles du dix-huitième ...

Enfin, la « Kluis » nous offre la vision féérique de son *argenterie des guildes*, de ses colliers, de ses coupes et de son orfèvrerie ecclésiastique. Nous y remarquons aussi deux petites vitrines, les « *Besloten Hofkes* » (Jardins clos), dans lesquelles les mains pieuses d'une cellule du XVII<sup>e</sup> siècle ont rassemblé des sculptures très anciennes, des reliques,



Musée communal: lustre en bois de cerf et fer forgé.

#### L'Hôtel des Princes d'Orange-Nassau.



des ex-voto et des broderies, le tout trouvant sa place dans un décor splendide d'oripeaux. Ces enchâssures sont l'expression typique du folklore religieux et de la dévotion mystique. En vérité, une visite au Musée communal permet de se faire une idée plus complète du « vieux Diest ».

#### Renseignements pratiques

Le Musée est ouvert tous les jours du 1<sup>er</sup> avril au 31 octobre, aux heures suivantes: en semaine, de 9 à 12 heures et de 14 à 17 heures; les dimanches et jours fériés, jusqu'à 19 heures. Pendant les mois d'hiver, il est accessible sur demande expresse préalable auprès de l'archiviste-conservateur, Service des archives, Hôtel de ville (entrée près du Quai); téléphone: (013) 321 21 (extension 903).

Le droit d'entrée s'élève à 5 fr. par personne. Ce prix est ramené à 3 fr. pour les enfants de moins de 12 ans et les personnes constituant un groupe d'au moins dix unités.

Des visites guidées peuvent être organisées par l'intermédiaire du Syndicat d'Initiative.

La visite du Musée communal étant terminée, dirigeons nos pas vers le « *Allerheiligenberg* » avant de pénétrer dans la Collégiale Saint-Sulpice que nous visiterons à notre retour sur la Grand-Place.

Nous nous y rendons par la ruelle donnant sur le coin extrême du côté sud de la place du marché.

Quelques minutes plus tard, nos enjambées nous ont conduits à la « *Allerheiligenkapel* » (Chapelle de tous-les-Saints), reconstruite au début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui attire encore toujours, le 1<sup>er</sup> novembre de chaque année, des milliers de pèlerins à Diest. Obéissant à une tradition séculaire, ils y déposent une masse d'ex-voto implorant la guérison de quelque mal ou sollicitant l'une ou l'autre grâce. Tout près, nous pouvons contempler depuis la colline de la Citadelle, une forteresse déclassée faisant partie de l'enceinte de la ville (vers 1840-1850), le merveilleux panorama qu'offrent la ville et la vallée du Démer.

#### Au cœur de la cité

En retournant vers la *Grand-Place*, nous nous arrêtons quelques instants pour admirer au passage deux architectures retenant notre attention.

A droite, au no 16, « *de Roskam* », une maison typique du XVI<sup>e</sup> siècle en pisé, à étage en encorbellement de bois et d'argile. A gauche, la façade baroque de la « *Schone Lieve-Vrouw* ».

Avénus sur la *Grand-Place*, détaillons une série de façades intéressantes (sens contraire des aiguilles d'une montre): « *de Keizer* » (l'Empereur) (no 24) en Renaissance flamande (transition au baroque) de 1616 était précédemment le siège de la Gilde de Saint-Sébastien (arbalétriers). A côté, au numéro 23, sous le pignon postbaroque, la « *Leliekamer* » (Chambre de rhétorique) des rhétoriciens du « Lis ». Le frontispice en pierres blanches portant le numéro 22 est exécuté en style Louis XVI. En face de la rue Saint-Jean Berchmans, nous voyons le no 18, « *de Gulden Boom* » (l'Arbre d'or), une construction classique datant de 1745 dont le fronton est orné d'un motif rococo.

Au-delà du coin droit, une petite rangée de façades intéressantes: no 13 « *de Roos* » en postbaroque, de 1720; no 11 « *het Haasken* » (le petit Lièvre) en Renaissance flamande, 1673 et, un peu plus loin, le no 6 « *de Zoete Inval* », 1711, en style baroque de l'époque de Rubens. La façade baroque en briques du no 3 a dû subir malheureusement de nombreuses reconstructions.

Le moment est venu de conseiller vivement une courte visite à la *Collégiale des Saints Sulpice et Denis*, surtout en saison d'été. En effet, pendant ces mois, il y est organisé une exposition permanente du riche trésor (accessible moyennant paiement d'un droit d'entrée). Pour une visite au cours des mois d'hiver, il est préférable d'adresser une demande préalable.

Cette église, en gothique du Démer, une branche de l'art ogival brabançon, a été construite de 1321 à 1554 d'après les plans de Pierre de Savoie. Parmi les architectes, nous trouvons des noms tels que Pliissis van Vorst (a collaboré à l'église Saint-Pierre à Louvain), Mathieu de Layens (hôtel de ville de Louvain), les Keldermans, etc. La tour ouest, toute de pierres blanches et dont le sommet est inachevé, a été conçue en 1503 par Willem de Visscher. L'église, dont l'abside est également inachevée, est richement décorée, du côté sud du chœur, de toutes sortes d'ornements architectoniques. La tour du carillon que les Diestois appellent d'un ton railleur « *Pot de moutarde* » (est-ce une allusion au sobriquet dont les Diestois sont qualifiés: « *mosterdschijters* »?) date de 1766 et héberge 45 cloches coulées en 1671 par Hemony. En été, le carillonneur de la ville y donne des concerts le dimanche à midi. Outre



« De Roskam » (XVI<sup>e</sup> siècle).

#### Auberge de Jeunesse, autrefois maison du drossard.



l'emploi frappant de pierre ferrugineuse brune du terroir pour la construction de l'église, les caractéristiques suivantes sont typiques du gothique brabançon de la région du Démer: colonnes sans chapiteau, finesse d'exécution des cloisonnements ajourés du triforium, haute et large fenêtre de la face ouest.

Nous ne pouvons certes pas manquer d'admirer les œuvres d'art suivantes: les vitraux Renaissance (XVI<sup>e</sup> siècle) de la nef latérale nord, les stalles et leurs *miséricordes* remarquables de 1491, la statue de *Notre-Dame de Diest*, une « *Sedes Sapientiae* » (Siège de la Sagesse) du XIII<sup>e</sup> siècle, le tabernacle de terre cuite et de pierre portant la date 1615, la chaire de vérité de Willem Ignatius Kerrickx II, créateur de l'hôtel de ville, où les figures des quatre pères de l'Eglise — du côté de l'escalier — sautent principalement aux yeux par leur magnificence (1739), la chambre du trésor renfermant l'orfèvrerie et les ornements liturgiques et sacerdotaux.

Notons enfin que le Prince Philippe-Guillaume d'Orange-Nassau, fils aîné de Guillaume le Taciturne, repose dans le tombeau dont l'épitaque se trouve dans le chœur.

A présent, quittons l'église et poursuivons notre promenade dans la direction sud par la rue Saint-Jean Berchmans où nous remarquons à droite deux maisons à façade Louis XVI en pierres blanches, dites « *het Lam* » (l'Agneau) (no 5) et « *de Sleutel* » (la Clé) (no 7).

A gauche, au numéro 24, nous pénétrons dans la maison natale du Saint diestois Jean Berchmans (1599 — Rome 1621). La maisonnette dite « *de Gulden Maen* » a été transformée au fil des temps en chapelle. La façade actuelle remonte à 1850. La chambre natale a été conservée dans son état originare et est devenue un lieu public de prières.

Continuons notre route et prenons la Ketelstraat, à gauche. Nous arrivons ainsi au carrefour rue G. Gezelle et Schotelstraat où nous jouissons d'une vue typique du Vieux Diest: les deux maisons en pisé avec leurs étages en encorbellement construits d'une charpente en bois et de murs d'argile, « *de Fortuyn* » (rue F. Moons 1) et « *het Dambord* » (le Damier) (Ketelstraat 30). Un décor impressionnant où se dessine à l'arrière-plan la construction massive de la Collégiale Saint-Sulpice avec sa tour du carillon et auquel le photographe ne restera pas insensible, fût-il amateur.

Nous ne nous sommes engagés que depuis peu dans la rue G. Gezelle et nous nous trouvons déjà devant l'église *Sainte-Barbe*, à gauche, l'an-



cienne église des Augustins actuellement desservie par les Pères Croisiers. Cette église baroque de 1656-67 présente une combinaison peu ordinaire de briques rouges et pierres ferrugineuses brunes. Le maître-autel provient d'Averbode et est l'œuvre de Peeter Verbruggen, 1651. Les boiseries somptueuses des confessionnaux et de la chaire remontent au XVIIe siècle.

#### Le parc et la plage

Notre promenade nous emmène ensuite au Marché-aux-Grains (Graanmarkt) (à gauche) que nous parcourons pour déboucher dans la place H. Verstappen. Sur la place nous voyons à gauche le couvent des Pères Croisiers et le monument aux morts 1914-18 (du sculpteur Jan Bernaerts). A droite, notre attention est attirée par la façade gothique étagée et la tourelle de l'*Hôtel des Princes d'Orange-Nassau*, construit par Henri de Nassau en 1516. Seigneur de Diest, ce dernier fut également le fondateur de la « *Warande* » (dont l'entrée se trouve en face de nous), premier jardin zoologique aux Pays-Bas. Faisons un tour dans le parc communal actuel. Cet ancien domaine des bannerets de Diest, ensuite terrain de chasse des Princes d'Orange, a été légué à la ville en 1939 par le Dr. Verstappen. Pénétrons-y par la porte où nous voyons des statues de Fraikin, qui ornaient précédemment la Gare du Nord à Bruxelles, et suivons le sentier qui mène à droite à l'Auberge de Jeunesse, anciennement « *Maison du Drossard* » (1777).

A gauche, la colline surmontée des ruines du vieux château, du puits et des soubassements de tours et de murs. En outre, il existe toujours deux glaciers. Le point culminant est le « *Tafelrond* ». Des terrains de sports ont été aménagés sur la pente sud de la colline: tennis, basketball. Toujours du côté sud, dans le bas: le stade et sa tribune ainsi que les terrains d'entraînement. A flanc de coteau du côté est, le théâtre de verdure aménagé dans l'ancienne carrière de minerai de fer. Au loin, nous voyons à gauche le béguinage et le couvent de Sint-Annendael, à droite l'ancien cimetière entourant les ruines de l'église collégiale *Saint-Jean-Baptiste*, la seconde église seigneuriale des bannerets de Diest en prégothique français du XIIIe siècle. Les deux entrées sud de la



Le « Lindenmolen ».



Porte de Schaffen (remparts).

Maisonnette de béguines à Diest.



« *Warande* » mènent aux remparts (± 1840 succédant à ceux des XVe et XVIIe siècles). A une centaine de mètres de là, à gauche, le Centre sportif et sa piscine couverte.

Traversons la route et visitons, si vous le voulez bien, « *de Halve Maan* » (la Lunette), station de récréation et de détente par excellence. Ces nappes aquatiques ont été créées à la suite de quelques modifications des eaux locales. Plusieurs étangs permettent de pratiquer la pêche, le canotage et d'autres sports aquatiques. Les baigneurs trouveront la profondeur d'eau à leur convenance dans les différents bassins de natation de plein air. Possibilité de se promener autour du complexe ou de prendre un rafraîchissement à la terrasse du « *t Schijf* » (songez-y: Diest possède deux bières renommées: la « *Diesters* » et la « *Gildebier* »). Entrée: 15 fr. (cabine comprise); 2 fr. pour les enfants de moins de 14 ans.

Reprenons la route à droite le long du Leopoldvest, devant les parkings. Nous passons alors devant le moulin à vent « *Lindenmolen* », un moulin standard en bois datant du XVIIIe siècle, érigé à l'endroit actuel en 1960. Ce moulin restauré provient de Assent et a été offert à la ville en 1959 (la mise en place a été effectuée sous les auspices de la province du Brabant). Continuons jusqu'au moment où nous avons dépassé le Centre sportif et où nous arrivons à gauche à la Pesthuizenstraat que nous suivons. Au passage, jetons un coup d'œil à droite sur les maisons dites « *de la peste* », ainsi nommées car elles hébergeaient les personnes atteintes de ce mal terrible (remarquons les ouvertures cimentées des portes et fenêtres).

Par la Vestenstraat (à droite par rapport à notre direction de marche) nous atteignons le Béguinage.

#### Le Béguinage

L'un des plus grands, des plus anciens et des mieux conservés du pays. C'est la raison pour laquelle il mérite certes la visite de tout touriste faisant étape à Diest.

Des béguines s'installèrent dès la première moitié du treizième siècle à Diest dans le quartier appelé à l'époque « *Campum* » (champ); plus tard, le béguinage recevra d'ailleurs le nom de « *Sainte-Catherine-au-*



Un coin du béguinage avec la maison des sacristines.

Champ ». Une bulle papale de 1245 et une charte de 1246 octroyèrent certains privilèges aux petites béguines. Toutefois, la fondation effective n'eut lieu qu'en 1253 par Arnold IV, banneret de Diest, et la communauté des béguines déménagea en 1271 pour s'établir à l'endroit actuel. Les travaux de construction de l'église furent entamés aussitôt. Les offices religieux y eurent lieu dès 1314. Pourtant, l'église n'était pas encore achevée puisque le chœur fut reconstruit en 1337, la flèche du clocher et sa croix de fer furent placées en 1345 et les fenêtres achevées à partir de 1365.

Nicolas van Esch (Esschius), curé du béguinage, modifia complètement, vers 1540, l'aspect que lui donnaient ses ruelles bizarres et ses maisonnettes de bois et d'argile. C'est à lui que nous devons la perspective actuelle du béguinage qu'offrent le plan régulier des rues et les maisons de briques dont la plupart datent du dix-septième siècle.

A côté d'une vie de prières contemplative, les petites béguines diestaises ont toujours été très actives en œuvres de charité, en travaux manuels (dentelle aux fuseaux par exemple) et en matière d'éducation des enfants. Après avoir connu une période florissante, le béguinage tomba peu à peu en décadence, si bien qu'au siècle dernier seules 60 béguines peuplaient encore l'endroit, là où du temps d'Esschius elles étaient près d'un millier. La dernière béguine quitta le lieu en 1923 et repose à Tessenloer sous une humble croix de bois. A l'heure actuelle, le complexe sert à la fois comme asile pour les foyers nécessiteux, centre culturel et centre de la jeunesse. Ce patrimoine culturel fait l'objet d'une tentative de revalorisation par des restaurations et des nouvelles affectations.

#### Promenade dans le béguinage

L'unique belle *porte d'entrée* en baroque rubénien date de 1671. Le monument de la porte est partiellement caché par la maison attenante construite au cours du dix-neuvième siècle à l'endroit où la Vestenstraat continuait auparavant vers les « *Vesten* » (Remparts). Le texte « *Besloten Hof...* » (Jardin clos) rappelle le caractère fermé du béguinage où, autrefois, seules les femmes pouvaient recevoir l'hospitalité pour la nuit.

L'église *Sainte-Catherine*, l'église du béguinage, en gothique primaire du XIVe siècle, mérite certainement une visite. Elle est construite en grande partie en pierre ferrugineuse extraite des carrières de Zelem. La pierre blanche est originaire de Linsmeau. Nous entrons dans l'église par la porte de l'aile droite (petit portail baroque, construit en raison des surélévations successives du sol — remarquons à ce propos, à gauche à l'arrière de l'église une trappe recouvrant une fosse d'une profondeur de 1,15 m dont le fond correspond au niveau du pavement original). Les voûtes initiales furent recouvertes au dix-huitième par un stucage décoré de motifs rococo dans lequel a été enchâssée une peinture représentant N. Esschius, bienfaiteur du béguinage au seizième siècle (1728).

Le maître-autel en Renaissance flamande et baroque (début XVIIe siècle) porte un tableau de Fr. Francken II, l'« *Offrande des Bergers* », 1627. Autels latéraux de 1637 et 1638 en baroque et rococo. A droite: statue de *Sainte Catherine* datant du XVe siècle, tableau de l'école de Fr. Francken II: « *Martyre de Sainte Catherine* », 1638, statuette habillée de *Saint François de Hieronymo* du XVIIIe siècle, imploration des béguines contre le fléau provoqué par les limaces dans leurs jardins humides.

A gauche: statue de *Sainte Barbe* du XVe siècle, tableau de Th. van Baburen représentant la « *Mise au tombeau du Christ* », 1657.

Croix triomphale remarquable.

Mater Dolorosa et *Saint Jean*, en marbre, de l'école de Delcour, Liège, vers 1700.

Boiserie du début du XIXe siècle.

Enceinte du chœur et chaire de vérité, datées de 1671 et portant la signature de « *Jan Mason* », un Diestois qui en exécuta le gros œuvre tandis que les sculptures sont l'œuvre de l'artiste malinois Jan van den Steen. Dans la nef latérale gauche: *Sainte-Anne-de-la-Trinité*, statue du XVIe siècle ayant conservé sa polychromie d'origine.

Pietà d'après un modèle allemand, du XVe siècle.

Adossée à la première colonne de droite à l'avant: statuette de *Saint Léonard*, patron de l'infirmerie du béguinage (voir ci-après), XVe siècle.

L'église du béguinage détient également une collection importante de broderies sur chasubles, pluviaux et antependia, datant des XVIIe et XVIIIe siècles, exposées en permanence. La collection de dentelles vaut également un coup d'œil.

Un coin typique de Diest: la Michel Theysstraat.





Plusieurs beaux tableaux des XVIIe et XVIIIe siècles décorent l'église. Citons notamment: un « Christ en Croix » de P.-J. Verhaghen et quelques œuvres de Fr. Francken II. Un « Ecce Homo » de la fin du XVIe siècle pend à l'arrière dans l'église.

Sous le jubé en chêne se trouve dans l'allée centrale la pierre tombale de Nicolas Eschius (1578).

Sortons de l'église pour en faire le tour. Contiguë au côté gauche du chœur, la *maisonnette des sacristines*. Derrière l'église est situé le couvent des Apôtres (XVIIe siècle) qui possède un portail magnifique (le couvent des Apôtres hébergeait 12 béguines et a été fondé par Petrus van den Boom).

En poursuivant notre promenade, nous découvrons l'infirmier du béguinage, qui est actuellement un centre culturel, et trois petites façades des maisons dites « de Dieu ».

En revenant au point de sortie (entrée latérale droite de l'église) nous nous engageons à droite dans la *Engelenconventstraat*, qui doit son nom au couvent des Anges qui s'y trouve à droite, à côté de la maison de la mère supérieure (première maison). Plus loin, nous pouvons contempler à loisir les portiques pittoresques, les statuètes des façades et les dates historiques (ancres murales) de la *Kraaienneststraat* (à gauche).

Revenons par la *H. Geeststraat* (derechef à gauche). Dans l'angle formé par la *Kerkstraat* (à gauche) et la *H. Geeststraat* nous apercevons le couvent du *Saint-Esprit* (à droite) fondé par Nicolas van Esch, qui est devenu de nos jours un salon de thé. En quittant le béguinage nous pouvons voir dans la *Begijnenstraat* la façade arrière de la vieille cure.

Au bout de la *Begijnenstraat* (rue qui mène tout droit au béguinage) nous atteignons à gauche l'*Eglise Notre-Dame* qui fut la première église seigneuriale des bannerets de Diest. L'église a été construite au XIIIe siècle, en style gothique cistercien bourguignon. Les fonts baptismaux prérenaissance, originaires de Montaigu, sont en cuivre jaune ciselé.

Poussons ensuite notre promenade jusqu'au *Moulin à eau des Princes d'Orange-Nassau*, appelé aussi « Ezeldijkmolen ». Cet édifice imposant en forme de croix à quatre pignons, du seizième, abrite cinq paires de meules. De l'autre côté, nous jouissons d'une belle vue sur la vallée du Démer.

Revenons sur nos pas et prenons la première rue à droite, la rue Michel Theys, qui longeait le Démer (qui s'écoule actuellement par des canaux souterrains). C'est la raison pour laquelle de nombreuses brasseries



En flânant dans les rues du vieux Diest.

Ruines de l'ancienne collégiale Saint-Jean-Baptiste.



y étaient établies. Le numéro 62 en est une: « de Wereld ». Notre regard s'attarde évidemment tout autant sur les constructions en pisé. Tourons dans la première ruelle à gauche, la *Palmboomstraat*; nous débouchons dans la « *Langen Steenweg* », maintenant nommée rue Roi Albert. C'est la rue la plus ancienne de la ville. Nous y voyons quelques monuments intéressants: à droite, les numéros 72 et 74, deux anciennes brasseries, « *de drie Kronen* » (les Trois Couronnes) et « *de Palmboom* » (le Palmier) dont les frontons sont décorés d'ornements rococo; leur enseigne est constituée d'ustensiles brassicoles; toujours à droite, au numéro 50, le bureau des postes surmonté de sa tourelle (début du vingtième); no 48, l'ancien refuge de l'abbaye de Postel datant de 1669 (de nos jours partiellement abattu). Au numéro 38, une habitation patricienne ornée de motifs rococo (1765), dont les lucarnes et les intérieurs sont remarquables. Plus loin, aux nos 12, 14 et 16, l'hôpital *Sainte-Elisabeth*, construction complexe avec chapelle et pharmacie des XVIIe et XVIIIe siècles. Au numéro 10: « *de Elle* », en pierres blanches, porte cochère en style Louis XVI.

Nous arrivons, à gauche, à l'ancienne *Halle aux Draps* (1346) en gothique profane dont la façade a été reconstruite au XIXe siècle. En face de la halle, une bombarde gothique « *de Holle Griet* », canon du XVe siècle, en fer forgé, et pesant cinq tonnes.

Nous avons fermé la boucle en revenant sur la Grand-Place. Les promeneurs qui ne ressentent pas encore la fatigue peuvent continuer la visite par la *Demerstraat* (rue entre l'hôtel de ville et l'église) et la *Refugiestraat*, où ils peuvent admirer les *refuges* des abbayes d'Averbode et de Tongerlo (« *het Spijker* »). Ce sont deux architectures du XVIe siècle vraiment pittoresques.

A présent nous pouvons terminer notre randonnée à travers la ville. Diest a été retenue comme « *Ville pilote du tourisme* » 1971-1972 par le Commissariat général au Tourisme.

Aussi, avons-nous jugé indispensable de mieux faire connaître les aspects archéologiques et touristiques de cette ville accueillante.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus auprès du V.V.V. Diest, Hôtel de Ville, Grote Markt 1, 3290 Diest. Tél.: (013) 321.21  
Renseignements concernant la région: Gewestelijk V.V.V. — Hageland en Haspengouw, Hôtel de Ville, 3300 Tirlemont. Tél.: (016) 810.07.

### Légende

P: parkings

1. Hôtel de ville

2. Musée communal

3. Chapelle de tous-les-Saints — Allerheiligenberg

4. Collégiale Saint-Sulpice (chambre au trésor)

5. Maison natale de Saint Jean Berchmans

6. « het Dambord » et « de Fortuin »

7. Eglise Sainte-Barbe (R.P. Croisiers)

8. Hôtel des Princes d'Orange-Nassau

9. Warande — Parc communal

10. Ruines de la Collégiale Saint-Jean-Baptiste

11. Moulin à vent « Lindenmolen »

12. Plage du « Halve Maan »

13. Béguinage, Eglise Sainte-Catherine

14. Eglise Notre-Dame

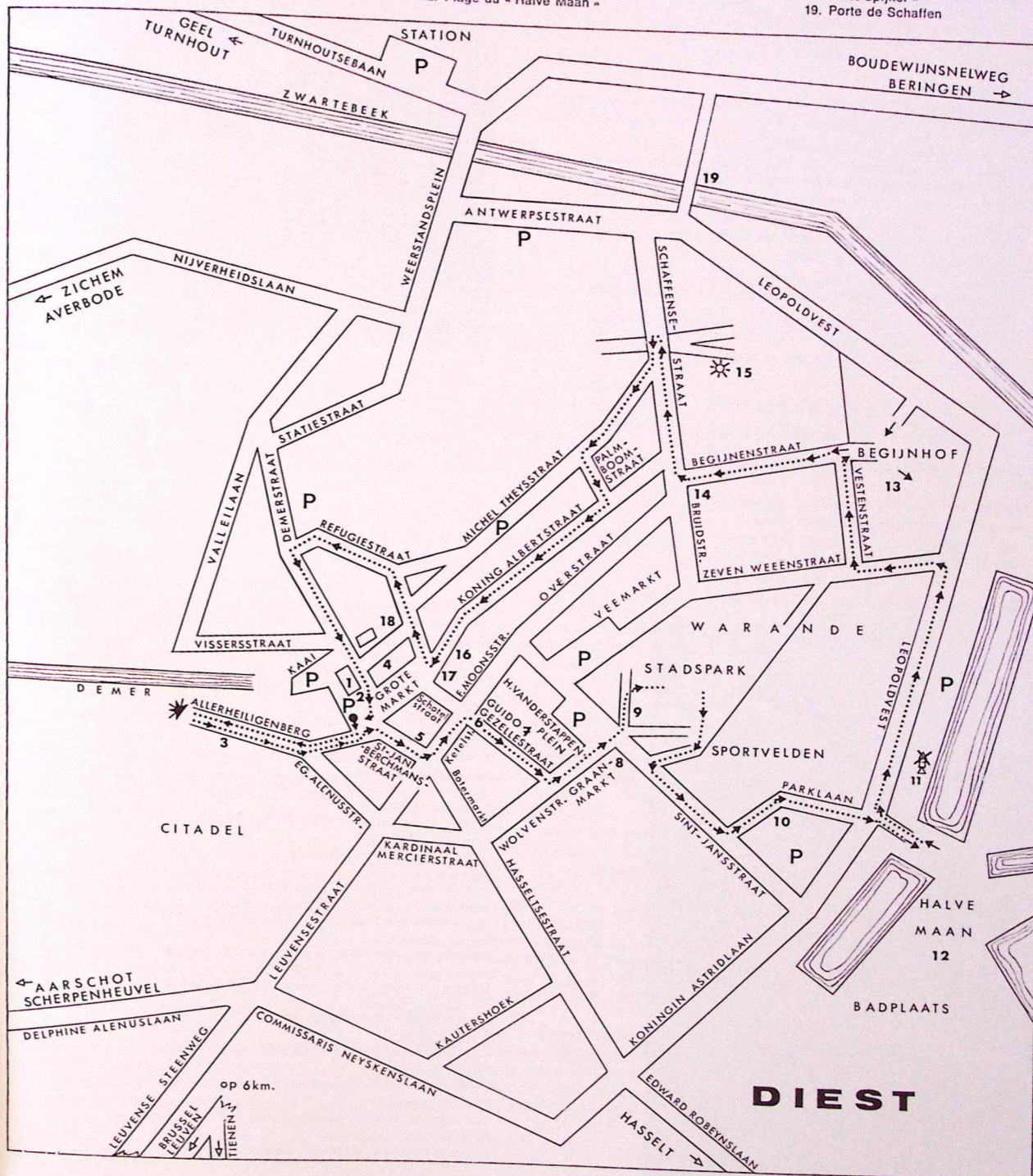
15. Moulin à eau « Ezeldijkmolen »

16. Ancienne Halle-aux-Draps

17. Bombarde gothique « Holle Griet »

18. « het Spijker »

19. Porte de Schaffen





## VOIES D'ACCES ET COMMUNICATIONS

### A. Par chemin de fer

Ligne 35: Louvain — Aarschot — Diest — Hasselt.

### B. Par autobus

— de la S.N.C.B.:

ligne 17 : Mol et Bourg-Léopold — Tessenderlo — Diest;

ligne 22 : Tirlemont — Diest, via Geetbets ou Kortenaeken;

ligne 35b: Aarschot — Diest, via Rillaar ou Langdorp;

ligne 35c: Hasselt — Diest, via Lummen ou Herk-de-Stad.

— de la S.N.C.V.:

ligne 7: Beringen (mines) — Paal — Diest;

ligne 19: Geel — Vorst et Tessenderlo — Vorst — Diest;

ligne 11: Tielt — Waanrode — Assent — Diest;

ligne 14: Louvain — Tielt — Diest.

Pour tous renseignements concernant les horaires des trains et des autobus, prière de consulter le Guide Officiel des Chemins de Fer Belges ainsi que le Guide général de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux.

### C. Par la route

no 2: Bruxelles — Louvain — Diest (26 km + 29 km);

Hasselt — Diest (22 km);

no 20: Geel — Veerle — Diest;

no 13: Aarschot — Montaigu — Diest (16 km);

no 21: Tirlemont — Diest (23 km); Bourg-Léopold — Beringen — Diest

(24 km);

no 174: Geel — Vorst — Diest (et embranchement Tessenderlo); Averbode

— Zichem — Diest (7 km);

Autoroute Baudouin: sortie à Paal (plus loin no 21 jusqu'à Diest).

## HOTELS ET RESTAURANTS

(Des listes plus détaillées peuvent être obtenues en s'adressant au S.I. de Diest)

« Het Dambord », maison en pisé, avec étages en encorbellement.



La Chapelle de tous les Saints.

- Hôtel-restaurant Falstaff  
Edw. Robeynsaan 2 (Hasseltse Poort). Tél.: (013) 316.34.
- Hôtel-restaurant de Haan  
Grote Markt 19. Tél.: (013) 317.18.
- Hôtel-restaurant Katsenberg  
Stalstraat 9, Molenstede. Tél.: (013) 710.62.
- Hôtel-restaurant Modern  
Leuvensesteenweg 4, Kaggevinne-Diest. Tél.: (013) 310.66.
- Pension Welkom  
Turnhoutsebaan 7 (près de la gare). Tél.: (013) 310.71.
- Restaurant het Begijnhof  
Leopoldvest et Kerkstraat 18 (Béguinage). Tél.: (013) 332.40.
- Restaurant Berkenhof  
Turnhoutsebaan 3, Molenstede. Tél.: (013) 327.95.
- Restaurant l'Empereur  
Grote Markt 24. Tél.: (013) 314.65.
- Restaurant Holle Griet  
Schotelstraat 1 (près de la Grand-Place). Tél.: (013) 327.96.
- Restaurant Hong-Kong (spécialités orientales)  
Guido Gezellestraat 36 (centre). Tél.: (013) 310.53.
- Restaurant Oud-Diest  
Grote Markt 17. Tél.: (013) 313.69.
- Restaurant 't Schijf  
Plage « Halve Maan », Leopoldvest. Tél.: (013) 313.44.
- Snack-bar Metropole  
Grote Markt 29. Tél.: (013) 321.20.
- Frituur bij Fonske  
Sint-Jan-Berchmansstraat 6 (près de la Grand-Place). Tél.: (013) 318.88.
- Frituur Nijs-Poleunis  
Com. Neyskenslaan 17 (boulevard de ceinture). Tél.: (013) 310.08.
- Frituur bij Yvonne  
Koningin Astridlaan 1 (Hasseltse Poort). Tél.: (013) 330.85.
- Cafeteria G.B., self-service  
Leuvensesteenweg, Webbekom-Diest.

# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

## Installation du Conseil Supérieur du Tourisme

Le 28 octobre dernier, M. A. Bertrand, Ministre des Communications, a procédé à l'installation du Conseil Supérieur du Tourisme, en présence de M.A. Haulot, Commissaire général au Tourisme.

Dans son allocution d'installation, M. Bertrand a exprimé sa gratitude à S.A.R. le Prince Albert, qui a accepté la Présidence du Comité d'honneur constitué par l'ensemble des Gouverneurs de Province.

Il a adressé ses chaleureuses félicitations à M. Jean Piers qui fut Ministre Secrétaire d'Etat au Tourisme et que S.M. le Roi a nommé à la Présidence du Conseil Supérieur.

Le Ministre a cité quelques chiffres extraits d'un rapport de l'O.C.D.E. qui montrent d'une manière éclatante l'importance économique du Tourisme dans notre pays.

Avec 17 milliards de recettes (exportations invisibles) en 1969, si notre pays est un peu en retard sur les Pays-Bas, il enregistre des recettes doubles de celles de la Grèce et qui représentent cependant un tiers de celles de la France et de l'Allemagne, un quart de celles de l'Espagne, un cinquième de celles de l'Italie.

Si l'on regarde vers l'avenir, on peut être optimiste, a dit M. Bertrand, l'évolution sociale et économique tend à renforcer d'une manière continue le mouvement touristique.

On doit cependant prendre conscience du tournant manifeste auquel nous assistons dans les activités touristiques qui doivent s'adapter sans aucun retard à l'évolution des besoins.

Le Ministre a rappelé les mesures principales prises au cours de cette législation:

- réglementation nouvelle du Camping;
- création du Comité interdépartemental de coordination touristique;
- mesures prises afin de concrétiser la décentralisation touristique;

— insertion explicite du tourisme dans la loi sur l'expansion économique du 30.12.70;

— insertion du tourisme dans la programmation économique et place assurée dans le 3e plan quinquennal;

— création d'un groupe de travail ad hoc par le Comité des représentants permanents de la C.E.E.

M. Bertrand a ensuite exposé les réalisations et le programme d'action en matière d'accueil et de propagande, ces deux aspects des choses étant essentiels pour assurer le développement optimum du tourisme.

En conclusion, il a formulé des vœux pour le travail fécond d'un Conseil Supérieur animé par des personnalités compétentes et dynamiques.

## ...Vient de paraître : le volume I du Patrimoine Monumental de la Belgique

Cet inventaire du patrimoine immobilier de la Belgique, d'une importance capitale, ne comportera pas moins de trente volumes. Il est entrepris à l'initiative des Ministères de la Culture française et néerlandaise et publié dans les deux langues nationales. Il décrit toute la production architecturale du pays antérieure au second tiers du XIXe siècle, religieuse ou civile, profane ou militaire, riche ou modeste, urbaine ou rurale, bien préservée ou à l'abandon. Les œuvres modernes de qualité y figurent également. Chaque arrondissement de la Belgique fera l'objet d'un tome au moins.

La publication contient une richesse iconographique incomparable : photographies, planches en couleurs, plans terriers chronologiques d'édifices, plans masses, cartes et plans de villes en couleurs, au total plus de 300 illustrations par volume.

Le tome I, consacré à l'arrondissement de Louvain, a été élaboré par une équipe scientifique émanant de l'Institut d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université de Louvain. Le second

volume, qui sortira de presse dans le courant de l'année 1972, sera consacré à l'arrondissement de Nivelles.

Instrument de travail pour les spécialistes de l'archéologie, guide idéal et enrichissant pour tous ceux que passionne la connaissance du passé artistique de notre pays, LE PATRIMOINE MONUMENTAL DE LA BELGIQUE, publié chez Soled à Liège, est également une réalisation typographique de grande classe qui séduira le bibliophile.

## Parking interdit sur la Grand-Place de Bruxelles à partir de mars 1972

Après une étude minutieuse des différents aspects de la suppression du stationnement sur la Grand-Place de Bruxelles, le collège de la ville a décidé qu'à partir du 1er mars 1972, à titre d'essai et pour une période de sept mois, le stationnement des véhicules de tous genres sera interdit sur la Grand-Place.

La date de mise en application répond au souci de ne pas, soudainement, durant la mauvaise saison, créer une zone vide que rien ne viendrait animer. C'est aussi le vœu des commerçants riverains de la Grand-Place qui redoutent de se trouver dans un désert en période d'hiver.

Il faut en effet remarquer que la Grand-Place de Bruxelles a toujours constitué un carrefour où, été comme hiver, indépendamment des piétons, des cavaliers, des diligences, des chariots se déplaçaient de long en large, créant une animation proportionnée, bien entendu, aux conditions de l'époque. Les gravures anciennes en font foi.

L'augmentation de la population, la croissance de la ville, le développement de la circulation et la naissance de l'automobile ont modifié le mode de vie et transformé la destination de différents points urbains. C'est ainsi qu'il y a quelque douze ans, un séculaire marché matinal aux légumes, qui



## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

donnait au quartier une extraordinaire animation, a dû être délogé.

En fait, la Grand-Place de Bruxelles ne fut pratiquement jamais un endroit vide encadré de constructions splendides; elle ne fut jamais un musée.

L'occupation de la place par des autos et des autocars nuit certes à l'esthétique du lieu, mais il convient d'y remédier en ne portant pas atteinte à sa destination originelle. Aussi, dès à présent, le Collège étudie les moyens à mettre en œuvre pour faire de la Grand-Place un centre d'animation de haute qualité.

Quant à la suppression permanente de la circulation Grand-Place, elle ne peut être envisagée actuellement, aucune solution de remplacement ne pouvant être avancée. Pour modifier le caractère de voie de pénétration que constitue la Grand-Place (900 véhicules/heure en passage aux heures de pointe) on examinera les moyens de limiter l'accès à la place par l'instauration de sens uniques et de mesures de déviation.

### La nouvelle Loi sur le Camping

L'Arrêté royal du 29 octobre 1971, pris en application de la loi du 30 avril 1970 relative au camping, a été publié au « Moniteur ».

Cet Arrêté stipule les conditions d'octroi du permis de camping.

Voici les principales d'entre-elles:

— Le gérant d'un terrain de camping ne peut avoir subi une condamnation judiciaire;

— Le terrain doit être situé dans un lieu salubre;

— Des marges d'isolement par rapport à l'habitat ainsi qu'aux bois, réserves de chasse, rivières, seront fixées dans chaque cas par un fonctionnaire de l'urbanisme;

— Une superficie minimum de 80 m<sup>2</sup> plus les installations à usage collectif est obligatoire. Le nombre des emplacements de campings ne peut dépasser

100 à l'ha. La distance minimale entre les abris est de 4 m.,

— Le terrain doit être desservi en eau potable, en installation d'écoulement d'eaux, en installations sanitaires comprenant WC, lavabos, douches à suffisance suivant le nombre des abris, il doit comporter des collecteurs d'immondices, des postes d'incendies, des postes de secours, des chemins d'accès permettant le croisement de véhicules, l'éclairage électrique, une installation de téléphone, un parking.

La demande de permis de camping doit être déposée à la maison communale, accompagnée des documents se rapportant aux prescriptions ci-dessus. L'avis de demande fait l'objet d'un affichage permettant les réclamations des habitants. Le permis de camping peut être suspendu ou retiré lorsque les obligations y afférentes ne sont plus remplies.

L'établissement d'un camping est soumis à une police d'assurance, à la tenue de liste des campeurs dont les fiches doivent être remises à la police communale.

L'Arrêté royal classe les campings en quatre catégories, le permis d'établissement correspondant à une étoile, trois étoiles supplémentaires correspondant aux divers niveaux de perfectionnement d'installations.

En dehors des terrains de camping, celui-ci est interdit sur les voies publiques pendant plus de 24 heures consécutives, sur les rivages de la mer, dans un rayon de 100 mètres de points d'eau captée pour la consommation humaine, dans les sites classés ou les lieux ne répondant pas aux bonnes conditions d'aménagement.

### Concours « Protégeons la Nature »

On s'émeut partout, dans tous les milieux, à juste titre, de la dégradation accélérée de la qualité de notre environnement. Il ne se passe pas de jour où l'on puisse lire dans la presse quo-

tidienne de nouveaux dangers de pollution. Bref, de toutes parts s'élèvent des voix qui dénoncent, accusent et condamnent.

Voulant participer à une campagne de prise de conscience des jeunes, la Société pétrolière « Shell » a décidé d'organiser un grand concours national inter-jeunes. Shell veut susciter l'émulation indispensable et éveiller la vigilance des jeunes; les faire collaborer aussi à l'œuvre commune de protection de la nature. Ce grand concours est organisé en collaboration étroite avec des personnalités du monde scientifique.

Shell demande aux jeunes de 12 à 18 ans de se grouper en équipes, au sein de leurs troupes scouts, de leurs écoles, de leurs quartiers, etc...; d'examiner les problèmes qui se posent dans leur environnement local; d'en parler à leurs parents, leurs professeurs, à leurs chefs, à leurs amis; d'aller voir les autorités communales, qui sont la base de notre administration et de notre vie politique; de formuler des projets de sauvegarde ou de sauvetage susceptibles d'être réalisés par eux sans concours extérieur.

Shell demande à ces équipes de se faire connaître en écrivant: « Concours: Protégeons la nature » — Shell Building — 47 Cantersteen, 1000 — Bruxelles, où le règlement du concours pourra être obtenu. Des prix très importants ont été prévus.

### Au Panorama de la Bataille de Waterloo

Le « Panorama de la Bataille de Waterloo », la célèbre rotonde, sise au pied de la fameuse butte du Lion, est avec ladite butte, l'attraction par excellence du champ de bataille, le lieu où principalement pendant la haute saison touristique s'agglutinent des dizaines de milliers de touristes belges, mais surtout étrangers. C'est ainsi qu'au cours des dix premiers mois de 1971, quelque 180.000 visiteurs (contre

## IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

159.000 pour la période correspondante de 1970) sont venus admirer la saisissante composition du talentueux peintre français Louis Dumoulin et de son équipe, représentant l'aspect probable du champ de bataille, le soir du 18 juin 1815, au moment des charges impétueuses de la cavalerie française, conduite par le maréchal Ney.

Nous tenons à informer nos membres qui, en 1972, iront voir ou revoir cette ample et majestueuse fresque qu'en raison des charges toujours croissantes de gestion et d'entretien, la société exploitante s'est vue dans l'obligation de majorer, à partir du 1er janvier 1972, les prix d'entrée au « Panorama de la Bataille de Waterloo ».

Les nouveaux prix — qui soit dit en passant restent très abordables — sont les suivants:  
entrée générale: 20 F.  
groupes de 20 personnes et plus: 12 F. par personne;  
enfants de 12 à 16 ans: 10 F.;  
enfants de 6 à 12 ans: 5 F.

### Une acquisition utile et peu coûteuse: nos itinéraires et monographies de poche

A la demande de nombreux lecteurs et correspondants, qui souhaitaient obtenir un maximum de renseignements pratiques sur le patrimoine touristique du Brabant, nous avons entamé en 1966 une œuvre de longue haleine visant à présenter par le truchement d'itinéraires aussi attrayants et vivants que possible le visage sans fards de notre belle province, tel que le promeneur ou l'excursionniste est appelé à le découvrir au hasard de ses balades ou de ses randonnées. A l'intention toute spéciale de nos nouveaux membres, nous signalons que ces itinéraires, qui paraissent régulièrement dans notre Revue, font au lendemain de leur sortie de presse l'objet d'une réédition en format de poche (14 x 12 cm), formule particulièrement prisée par les touristes.

Toutes ces plaquettes richement documentées sont en outre éclectiquement illustrées et enrichies d'une cartepère rendant aisée la localisation des sites décrits. Ces opuscules, d'une teneur moyenne de 40 pages, sont vendus à notre bureau d'accueil rue Saint-Jean, 2, à Bruxelles au prix modique de 10 F par fascicule.

**Important:** en cas de virement à notre C.C.P. 3857.76 les souscripteurs sont priés d'acquitter le montant de 12 F. par itinéraire, pour couvrir les frais inhérents à l'expédition. Par la même occasion et de façon à prévenir tout risque de mécompte, il leur est chaudement recommandé de bien spécifier sur le talon du bulletin de versement la brochure désirée.

*Pour gouverner, sont encore disponibles les itinéraires suivants:*

Nivelles, capitale du Roman Pays de Brabant par Yves Boyen.

Au fil de la Voer (Tervuren — Vossem — Leefdaal — Bertem — Louvain) par Yves Boyen.

Louvain (deux promenades au cœur de la vieille cité universitaire) par Yves Boyen.

Heverlee (Château d'Arenberg — abbaye de Parc), les Eaux-Douces et le sud de Louvain par Yves Boyen.

Une visite à Léau, joyau du Brabant par Yves Boyen.

Au cœur du Hageland (abbaye de Vlierbeek — Holsbeek — Kortrijk — Dutsel — Sint-Pieters-Rode et le château de Horst — Wezemaal — Gelrode — Betekom — Aarschot) par Yves Boyen.

Dans le Pajottenland, par Yves Boyen. En Roman Pays de Brabant, par Yves Boyen.

Les Musées communaux de Bruxelles par Andrée Brunard.

Entre Dyle et Démer (Louvain — Rotseelaar — Werchter — Haacht — Keerbergen — Tremelo — Betekom — Aarschot — Langdorp — Testelt — Averbode — Zichem — Montaigu — Diest — Tiel — Sint-Joris-Winge) par Yves Boyen.

Sur les traces de Pierre Bruegel (Dilbeek — Itterbeek — Vallée de la Pede — Strijtem — Pamel — Lombeek-

Notre-Dame — Gooik — Lennik-Saint-Quentin et Lennik-Saint-Martin — Gaasbeek — Vlezenbeek — Leeuw-Saint-Pierre — Huizingen — Beersel — Rue Haute (Quartier des Marolles) — Eglise Notre-Dame de la Chapelle par Yves Boyen.

Tirlemont, ville blanche par Paul Dewalens.

En suivant la 430 Bruxelles — Villers-la-Ville, par Yves Boyen.

Le Lac de Genval par Jean Demullander.

Lombeek-Notre-Dame par Jacques Mignon.

La vallée du Train (Wavre — Dion-le-Mont — Corbais — Corroy-le-Grand — Chaumont — Gistoux — Bonlez — Biez — Grez-Doiceau — Dion-le-Val) par Yves Boyen.

De Bruxelles à Wavre... sans auto par Paul Hamende.

La Grand-Place de Bruxelles par Simone Vierset.

La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles par Jacques Mignon.

Les Six Vallées (circuit étudié et présenté par le Syndicat d'Initiative de l'Est du Brabant Wallon).

L'agglomération bruxelloise par Simone Vierset.

Les Eglises Notre-Dame de la Chapelle et Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles par Jacques Mignon.

La Route « Bruegel » par Marcel Franssens dans une adaptation française de J. de Kempeneer.

Le tirage de ces diverses séries étant limité, nous invitons nos membres à commander sans trop tarder les plaquettes qu'ils désirent acquérir.

### Deuxième Concours de dessins d'enfants du Salon des Vacances

Le premier essai ayant obtenu un succès considérable, le Salon des Vacances - Tourisme - Loisirs annonce son deuxième grand Concours de dessins d'enfants à l'occasion de sa XIV<sup>e</sup> édi-



# IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

tion, du 18 au 26 mars 1972, dans les Palais du Centenaire, à Bruxelles. Ce concours est patronné par les Ministres de la Culture française et de la Culture néerlandaise, le Commissariat Général au Tourisme et le Touring Club Royal de Belgique.

Il est ouvert à tous les garçons et filles n'ayant pas atteint 13 ans au 15 avril 1972 et comporte deux catégories d'âge: jusqu'à 10 ans (inclus) et 11 et 12 ans.

Le deuxième Concours de dessins d'enfants du Salon des Vacances - Tourisme - Loisirs est axé sur le sujet suivant: « Le paysage ou la scène qui vous a le plus frappé(e) pendant vos dernières vacances ».

Deux jurys neutres composés de journalistes, critiques, professeurs, artistes-peintres, personnalités du monde touristique, coteront et classeront les dessins qui devront parvenir au siège social du Salon des vacances avant le jeudi 9 mars, à 12 heures.

La proclamation des résultats et la remise des prix auront lieu le dimanche 19 mars, à 11 h 30, dans le hall d'honneur du grand palais central (Centenaire-Heysel). Soixante prix de valeur seront attribués.

Les œuvres primées seront exposées dans le grand hall d'entrée du Palais central (V) pendant la durée du Salon. Renseignements et documentation pour le deuxième Concours de dessins d'enfants du Salon des Vacances - Tourisme - Loisirs, au siège social: Avenue Charles-Quint, 345, 1080 Bruxelles (Tél. 02 28.33.45).

## Promenades pédestres en Brabant

Emile Deget n'est pas un inconnu de nos affiliés. Depuis quelques années déjà, il organise à l'intention des adeptes toujours plus nombreux du bon vieux footing si cher à nos aîeux des promenades et excursions à la fois éducatives et récréatives au cœur de notre belle province.

A l'intention de nos lecteurs, nous reproduisons ci-dessous le programme que M. Deget vient de nous communiquer et qui embrasse toute l'avant-saison 1972.

**Dimanche 26 mars:** Promenade à Hamme et retour par Wommel. Départ en bus de la gare du Nord (station des autobus, rue du Progrès) à 14 h. 15 précises.

**Dimanche 9 avril:** Promenade dans le vallon du Bollebeek, de Merchtem à Kobbegem. Départ en bus (station des autobus, rue du Progrès) à 14 h. 15 précises.

**Dimanche 16 avril:** Randonnée dans le bois de Hal à l'époque de la floraison des jacinthes. Rendez-vous devant la Maison communale de Dworp (Tourneppe) à 14 heures. Départ à 14 h. 10.

**Dimanche 23 avril:** Promenade printanière par les hameaux de Sint-Pieters-Leeuw (Leeuw-Saint-Pierre) pour admirer les cerisiers en fleurs. Départ: Place Rouppe à 14 h. 20 précises.

**Dimanche 7 mai:** Excursion dans la vallée de la Nèthen et à Hamme-Mille. Coût du voyage: 65 F par personne. Réduction de 50% pour les enfants et étudiants. Départ en autobus, place du Luxembourg, à 11 h 47.

**Dimanche 14 mai:** Nouvelle balade dans le bois de Hal (floraison du muguet). Rendez-vous devant la Maison communale de Dworp (Tourneppe) à 14 heures. Départ à 14 h. 10 précises.

**Dimanche 28 mai:** Randonnée dans le Payottenland (± 14 km). Rendez-vous à Leerbeek (station du tram vicinal) avec départ à 14 h 10 précises.

Des voyages en car sont également prévus le **dimanche 30 avril** (Campine anversoise) et le **dimanche 21 mai** (vallées de la Marcq, de la Zwalm, de la Dendre, ainsi qu'à Waasmunster).

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser directement à l'organisateur responsable M. Emile Deget, 46, boulevard Emile Bockstael, 1020 Bruxelles; tél.: 02/28.09.49, après 18 h. 30, sauf les jeudis et samedis. En cas de demande par écrit, prière de joindre un timbre pour la réponse.

## Bruxelles lance son « auto » collant

Créé à l'initiative du Fonds de Publicité Collective de l'Agglomération Bruxelloise cet instrument de promotion touristique à l'étranger est distribué et vendu à l'intervention du Centre d'Information de Bruxelles.



Les 3 B aux couleurs nationales, sigle du produit belge d'exportation créé par l'Office Belge du Commerce Extérieur sont entourés de 19 étoiles symbolisant les communes de l'Agglomération Bruxelloise, celle-ci étant de plus caractérisée par l'Hôtel de Ville de Bruxelles, reconnu comme étant le monument le plus spectaculaire, et à ce titre véritable image de marque touristique, de la Cité.

Le texte « Rendez-vous in Brussels » est un message « passe-partout », suffisamment explicite et dynamique pour attirer l'attention de ceux à qui il s'adresse. Cet « auto » collant est en effet essentiellement destiné à la propagande à l'étranger.

Les nombreux Bruxellois qui s'y rendront au cours de la prochaine saison auront à cœur de participer à cette campagne de promotion de leur ville qui vient d'être lancée sur le thème « Apprenez à connaître et faites connaître votre ville ».

Cet « auto » collant est vendu au Centre d'Information de Bruxelles, Rue de la Colline 12 - Grand-Place - 1000 Bruxelles — Tél. 11.88.88. Prix de vente: 19.— F ou par correspondance 6 timbres à 3,50 F. Boîte Postale: no 1463 Bruxelles.

# S.I.R. magazine S.I.R.

## S.I.R. de l'Agglomération bruxelloise

*Bruxelles, Centre de Congrès*

Par Arrêté Royal du 29 avril 1971, sortant effet le 1.10.1969, le gouvernement vient d'instituer un service extérieur dénommé « Service National de Congrès » englobant le Palais des Congrès, le Palais de la Dynastie et d'autres futurs centres qu'il viendrait à mettre sous sa direction.

Le nouveau service relève des deux ministres de la Culture. Il est membre de l'Association Internationale des Palais des Congrès (A.I.P.C.) et les bâtiments, sis en pleine ville, sont dotés de toutes les techniques modernes d'équipement. Un vaste parking donne accès directement aux ensembles. Il est prouvé que cette initiative apporte à l'agglomération bruxelloise un outil « Congrès » particulièrement précieux. Parallèlement, l'hôtellerie de la capitale répond parfaitement aux exigences de logement souhaitées par les organisateurs de réunions à caractère international qui ont élu notre Capitale pour y tenir assises de leurs réunions.

## Syndicat d'Initiative de l'Est du Brabant Wallon

*Le cortège carnavalesque de Wavre*

En raison du succès rencontré par les cortèges carnavalesques dans certaines localités du pays où semblables manifestations étaient organisées, le Comité des Fêtes de la Ville de Wavre décida de faire de même pour la première fois au cours de l'année 1948.

Le cortège carnavalesque de Wavre a lieu, depuis ce moment, chaque année, le 4<sup>e</sup> dimanche de juillet dans le cadre des festivités communales.

Dès le matin, les quelque 15 groupes composant le cortège convergent vers la ville pour le dépôt de fleurs au monument aux martyrs wavriens.

Le cortège prend le départ à 14 heures en déployant son serpent multicolore de fraîcheur et de joie dans les rues du centre de la ville.

Les nombreux groupes de majorettes aux costumes chatoyants exécutent leurs danses sans désespérer pour un public massé le long des trottoirs. Le cortège se termine à 17 h. 30 sur la Place A. Bosch par un rondeau final dans une ambiance toujours remarquable.

La proclamation des résultats avec remise des récompenses s'effectue à 20 h., Place H. Berger (salle Marchal). De par sa situation au centre du pays, le cortège carnavalesque de Wavre a toujours bénéficié, malgré la période de vacances, d'un public nombreux et enthousiaste.

## S.I.R. du Brabant Central (Gew. V.V.V. - Midden Brabant)

*Au seuil de la saison 1972*

A l'instar des autres associations régionales, le S.I.R. du Brabant Central a tenu récemment son assemblée générale à Louvain. Cette réunion, placée sous la présidence de M. R. Depret, permit aux délégués non seulement de passer en revue les réalisations aussi multiples que variées qui ont marqué le dernier semestre de 1971, mais aussi de jeter les bases du programme que le groupement s'est tracé pour la saison 1972.

Les échanges de vues, qui se déroulèrent dans un excellent esprit, témoignèrent de la volonté commune des participants d'assurer aussi efficacement que possible la promotion du tourisme dans la région.

C'est ainsi que le dépliant régional, aujourd'hui épuisé, sera prochainement réédité et comportera bientôt une version française d'abord, anglaise et allemande ensuite, de sorte que cet excellent vade-mecum, qui n'existait jusqu'à présent qu'en néerlandais, atteindra désormais un public à la fois plus large et plus éclectique.

D'autre part, en 1972 commencera une œuvre de longue haleine: le balisage progressif, à l'aide de poteaux directionnels, des itinéraires touristiques sillonnant la région avec, comme première étape, la pose de plaques le long de la « Druivenroute » (Route des Raisins). En outre, la Régionale s'associera intimement, en 1972, à l'Opération Châteaux an 2, qui sera élargie par l'ouverture de nouveaux châteaux jusqu'à présent fermés au public.

Enfin, les délégués reconnurent qu'il serait utile et souhaitable que soit dressé un inventaire, qui au-delà de la liste des monuments et des sites à sauvegarder et à mettre en valeur, mentionnerait ce qui subsiste encore dans nos régions dans le domaine du folklore et des traditions populaires, mais aussi dans celui de l'artisanat et des métiers d'art de façon à offrir au visiteur une image à l'échelle humaine de tout ce qui compose notre patrimoine communautaire et touristique.

## Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles

*Nivelles, digne capitale du Roman Pays de Brabant*

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler à nos fidèles lecteurs (voir, notamment, Brabant no 6, 1971), l'As-



sociation des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles, constituée sous forme d'A.S.B.L., groupe présentement les localités de Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Clabecq, Haut-Ittre, Ittre, Nivelles, Quenast, Rebecq-Rognon, Ronchières, Saintes, Tubize, Villers-la-Ville, Virginal-Samme et Waterloo.

Rappelons à ce propos que le Syndicat d'Initiative Régional de Nivelles a été créé, à l'instar des six autres S.I.R. du Brabant, sous l'impulsion de notre Fédération, en vue de répondre, d'une manière concrète et efficace, à un vœu émis, un an auparavant, par M. Bertrand, ministre des Communications, qui avait le tourisme dans ses attributions, vœu qui visait à conférer à l'industrie touristique une nouvelle dimension en assurant la défense et la promotion du tourisme à l'échelon régional tout en veillant à réserver aux touristes le meilleur accueil possible.

Cette régionalisation tant souhaitée n'a pas supprimé pour autant le rôle dévolu aux bureaux et offices de tourisme locaux notamment sur le plan de l'accueil et de l'animation intra muros. A cet égard, le Syndicat d'Initiative et de Tourisme de la ville de Nivelles a encore confirmé, en 1971, le dynamisme et l'efficacité qui avaient déjà marqué son action au cours des saisons précédentes. Epinglons, au passage, la présence du S.I.T. de Nivelles au Salon des Vacances 1971, qui s'est tenu dans les Palais du Centenaire à Bruxelles (Heyssel), l'organisation, de concert avec le Comité des Fêtes de Nivelles, de toutes les fêtes populaires qui eurent la cité des Aclots pour cadre, la diffusion de la majeure partie du stock de dépliant, en couleurs, édités par l'Association des Syndicats d'Initiative de la Région de Nivelles, l'organisation de visites guidées de la ville et des environs, la coopération aux manifestations qui se sont déroulées sous le signe du jumelage Saintes-Nivelles, la diffusion du calendrier des manifestations nivelloises, le montage par les soins du S.I.T. d'un stand à la Foire Commerciale, qui s'est tenue à Nivelles du 23 avril au 3 mai 1971, l'ouverture durant tous les week-ends de la belle saison (mai à fin septembre) d'un pavillon d'accueil installé place Albert 1<sup>er</sup>, à Nivelles, pavillon qui a reçu la visite de 1.461 touristes, etc...

Telles furent, en 1971, quelques-unes des activités du Syndicat d'Initiative de Nivelles, qui entend rester digne de la belle et fière cité qu'il représente.

## Carnaval de Nivelles

Le carnaval de Nivelles date, croit-on, du début du siècle dernier; c'était, à cette époque, une fête endiablée, à laquelle toute la ville prenait part.

Le dimanche du Carnaval, dès 3 heures de l'après-midi, la Ville était remplie de « bandes » où le domino alternait avec la veste retournée. Les femmes s'habillaient en garçon; les hommes en grand-mère ou en femme. A la brume, les dames de la bourgeoisie (certaines étaient même très expertes en la matière) se glissaient à leur tour dans la rue; et l'on affirmait qu'il n'y avait rien de plus audacieux qu'une dame honnête à l'abri de son masque. Le trajet de la cohue était toujours pareil: on descendait la rue de Mons, la Grand-Place et la rue de Namur et on les remontait.

Le grand plaisir était « l'intrigue »: on accostait le bourgeois, en rue et au café, pour souligner ses travers, ses manies, ses aventures. Les « intrigues » pouvaient se faire au domicile même des bourgeois, qui régalaient les « masques » à la tarte.

Il faudrait rappeler qu'en 1860, les Nivellois, le dimanche du « GRAND FEU » allaient en foule voir s'allumer d'énormes feux de paille et de fagots dans les faubourgs ou près des fermes de la banlieue.

Pendant les années de guerre (14-18 et 40-45) le carnaval n'eut évidemment pas lieu; mais après 1914-1918, on commença à organiser des cortèges semi-folkloriques auxquels participaient les géants, la ménagerie et les Gilles Nivellois. La tradition veut que le cortège se déroule le dimanche qui suit le Mardi-Gras, soit le premier carnaval après Binche qui n'est loin que d'une vingtaine de kilomètres. On pouvait lire dans la presse: « APRES BINCHE, VOICI NIVELLES ».

C'est après la dernière guerre toutefois que les cortèges carnavalesques prirent le plus d'extension pour devenir à présent des défilés somptueux et attrayants, attirant la toute grande foule. Plus de mille participants donnent une note endiablée au cortège ouvert traditionnellement par la Société des Gilles Nivellois. De nos jours, les Nivellois préparent « leur » carnaval plusieurs mois à l'avance: qui un travesti, qui un char, qui les costumes pour leur Société. Les jours de Carnaval sont, à Nivelles, vraiment des jours de liesse, où toute la population est dans la rue, dans les cafés et salles de danse, et crie sa joie de vivre. Ces jours-là, on peut dire avec Camille Lemonnier: « NIVELLES, LA VILLE QUI RIT ».

Dès l'aube, les roulements des tambours des Gilles éveillent les habitants de Nivelles: les gens sortent, flairent l'ambiance qui monte; la foule grossit; les sociétés battent le pavé au son de leurs musiques. Tout est prêt pour recevoir le grand cortège qui débute vers 14 heures: il descend la ville de la gare à la Grand-Place où se déroule le rondou final vers 17 heures.

Le lendemain, les Gilles commencent le « CARNAVAL ACLOT ». En fin de journée, la population reprend la tradition d'antan en se déguisant. Dès le « Grand Feu » terminé, les « intrigues » font rire la foule jusqu'aux petites heures.

## FEVRIER 1972

- BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale Albert 1<sup>er</sup> (Salle des Donations) 4, boulevard de l'Empereur: New Photography U.S.A. (jusqu'au 26 février) — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition — Concours de cartons de tapisseries (jusqu'au 4 mars).
- TUBIZE: Au Musée de la Porte, 62-64, rue de Bruxelles: Exposition de documents relatifs à l'histoire de Tubize (jusqu'au 27 février). Le musée est ouvert les lundis et jeudis, de 18 h 30 à 20 h 30; les mardis, mercredis et vendredis, de 14 h à 18 h; les samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 12 et de 14 à 18 h.
- 19 TIRLEMONT: « La Folle Nuit des Princes » dans le cadre du Carnaval.
- 20 NIVELLES: 70e Grand Cortège carnavalesque.
- 21 NIVELLES: Carnaval Aclot.
- 25 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon international du Bâtiment et des Arts décoratifs (jusqu'au 5 mars).
- 23 BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon du Jardin et de la Piscine — Salon de l'Immobilier et de la Seconde Résidence. Ces deux salons, accessibles au grand public, seront ouverts, de 10 h à 19 heures (les mercredis et vendredis, de 10 à 22 heures) jusqu'au 5 mars. A la Bibliothèque Royale Albert 1<sup>er</sup> (Chapelle de Nassau) 4, boulevard de l'Empereur: Albert Delstanche, œuvre graphique (jusqu'au 15 avril).
- 26 et 27: BRUXELLES: Au Local de la BEC, 8, rue de Hollande (Bruxelles Midi): exposition organisée par l'Association « La Faune Marine » et consacrée à la faune du littoral de la mer du Nord (tous les organismes ramassés le long des plages entre La Panne et Le Zoute de même que ceux ramenés par les bateaux de pêche) ainsi qu'une seconde exposition consacrée aux coquillages utilisés à des fins décoratives. Ces deux expositions seront ouvertes de 10 à 17 heures. Entrée gratuite. Pour tous renseignements: tél.: 02/44.56.62.
- 27 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon Professionnel et International « Europac » (jusqu'au 6 mars) et Salon CEMA-EUROBA (jusqu'au 8 mars).

## MARS 1972

- 4 TUBIZE: Au Musée de la Porte, 62-64, rue de Bruxelles: le peintre espagnol Martínez expose ses œuvres jusqu'au 31 mars.
- 10 BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon International des Inventions (1.200 inventions nouvelles + stands de démonstration et vente d'articles commercialisés). Ce salon, accessible au grand public, restera ouvert tous les jours de 10 à 20 heures jusqu'au 19 mars — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: les Aquarellistes exposent jusqu'au 27 mars.
- NIVELLES: Dans la Salle des Fêtes de l'Ecole Provinciale des Arts et Métiers: Représentation de « La Locandiera » de Goldoni par le Théâtre du Gymnase de Liège.
- WEZEMBEEK-OPPEM: Au Centre Culturel, Salle des Fêtes de la Maison communale, 122, rue Marcelis: La section musicale « Les 3 Clefs » présente le Duo Orteni-Marcus (piano-violoncelle) et Margit Jeremias, alto (1<sup>er</sup> Prix du Concours International de Chant - Paris 1967).
- 11 AARSCHOT: A 15 heures, grand cortège carnavalesque avec la participation des groupes les mieux cotés de Belgique et de l'étranger. A 21 heures: la Nuit des Princes en la Salle « Bloemenhof ».
- BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Foire Internationale du Livre (livres - périodiques - matériel didactique). La foire est accessible au grand public et restera ouverte, tous les jours, de 12 à 19 heures, jusqu'au 19 mars.
- HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4 Ernest Ourystraat: « Semaine espagnole à Hoegaarden » (jusqu'au 19 mars).
- 12 HAL: Carnaval de la Mi-Carême. Grand Cortège carnavalesque avec la participation du Prince Carnaval, de divers groupes folkloriques et du fameux géant hallois « Vaantjesboer ».
- 18 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon des Vacances (jusqu'au 26 mars).
- 19 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon Bel-Jouets

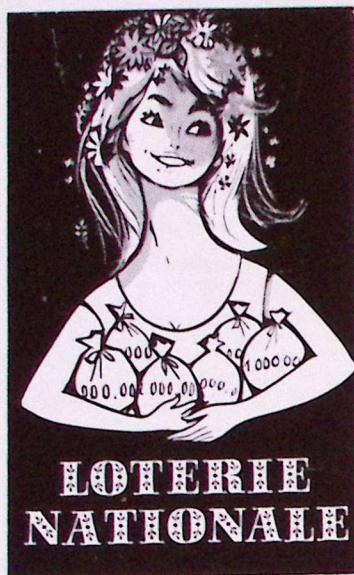
(jeux, jouets, articles de fête et de décoration, puériculture). Le salon fermera ses portes le 26 mars.

- DIEST: « Grands Prix August Broos » (athlétisme) sur le circuit du « Halve Maan » à 15 heures.
- 25 BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon de la Beauté. Ce salon pour professionnels, mais accessible néanmoins au grand public, restera ouvert jusqu'au 27 mars, tous les jours, de 9 h 30 à 19 heures — Au Centre International Rogier également: Aquarama (techniques et matériel pour le traitement des eaux). Ce salon, strictement réservé aux professionnels, restera ouvert tous les jours, de 10 à 19 heures, jusqu'au 30 mars inclusivement.
- 26 HOEGAARDEN: Procession des Douze Apôtres (à 9 h 30); cortège historique dont les origines remontent à 1631.
- NIVELLES: Trial (départ et arrivée au circuit automobile de Baulers).
- 31 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts: « La Passion selon Saint-Jean » de Jean-Sébastien Bach avec la participation de la Chorale Protestante de Bruxelles (direction: Fritz Hoyois) qui célébrera à cette occasion le 30<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation — Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Peintres brabançons (jusqu'au 15 avril).
- DIEST: Au Centre Culturel: Exposition « Céramique et œuvre graphique de Marianne Van Lindt et Inneke Kruuk » (jusqu'au 9 avril).

## AVRIL 1972

- 3 HAKENDOVER: Procession traditionnelle du Divin Rédempteur, suivie d'une chevauchée spectaculaire à travers champs. Cette cérémonie, suivie par des dizaines de milliers de fidèles et de touristes venus de tous les coins de Belgique et même de l'étranger, se termine vers midi par la bénédiction donnée du haut d'un autel dressé au cœur de l'opulente campagne s'étendant entre Hakendover et Tirlemont.
- LEMBEEK: Marche militaire de Saint-Véron avec la participation de quelque cent-trente fantassins et de plus de cent cavaliers, tous en costumes d'époque (carabiniers d'avant 1914-18, sapeurs, artilleurs, chasseurs, guides, gendarmes, etc...) escortant les reliques et la statue de Saint Véron. Départ de la marche vers 8 heures du matin et retour, à Lembeek, vers 17 heures, après un périple passant par Braine-le-Château, Clabecq, Tubize et Saintes (Hondzocht).
- 8 HOEGAARDEN: Au Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat: « La remarquable lignée Haumont » (jusqu'au 23 avril).
- 9 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Exposition Canine Internationale de la Société Royale Saint-Hubert.
- NIVELLES: Trophée de la Mer du Nord (courses sur le circuit automobile de Baulers; premier départ à 10 heures).
- 15 NIVELLES: En la Collégiale Sainte-Gertrude: Concert par l'Orchestre Symphonique de Liège avec la participation de la Chorale Protestante de Bruxelles, placée sous la direction de Fritz Hoyois.
- 16 BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): 2e Salon professionnel du Confort ménager (appareils électroménagers, alimentation, appareils de cuisine et sanitaire, chauffage, ameublement et accessoires). Le salon restera ouvert jusqu'au 21 avril.
- Vers le 20: WATERMAEL-BOITSFORT: Floraison féérique des cerisiers du Japon, des pommiers et des pruniers (spectacle unique en Belgique). La floraison dure une quinzaine de jours.
- 21 NIVELLES: Foire Commerciale et Industrielle du Brabant Wallon dans la salle polyvalente du Parc de la Dodaine (jusqu'au 2 mai).
- WEZEMBEEK-OPPEM: Au Centre Culturel, Salle des Fêtes de la Maison communale, 122, rue Marcelis: Le Quatuor Quatacker (2 violons, alto et violoncelle).
- 22 BRUXELLES: Dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Exposition des Métiers d'Art organisée par l'I.B.W. (jusqu'au 6 mai).
- 25 BRUXELLES: A la Bibliothèque Royale Albert 1<sup>er</sup> (Salle des Donations) 4, boulevard de l'Empereur: Cinquantenaire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Française (jusqu'au 3 juin).
- 29 WAVRE: Représentation du « Jeu de Jean et Alice » à l'occasion de la célébration du 750<sup>e</sup> anniversaire de la remise de la charte des libertés communales. D'autres représentations du « Jeu de Jean et Alice » auront lieu le 30 avril ainsi que le 1<sup>er</sup> mai.





RÉALISEZ VOS RÊVES  
grâce à la  
**LOTERIE NATIONALE**

Lots payés en espèces  
Aucune retenue sur vos gains

Anonymat garanti

Croyez à votre chance  
ELLE EST RÉELLE



NOTRE livret de dépôt  
VOUS RAPPORTE

**4,50%**  
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter  
**BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE**

Vieille Halle aux Blés  
1000 BRUXELLES  
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou  
6000 CHARLEROI  
Tél. 31.44.45 (3 L.)

Société Belge  
pour la  
Fabrication des câbles & fils électriques  
S.A.  
en abrégé

**FABRICABLE**

Usines à Buizingen près de Bruxelles

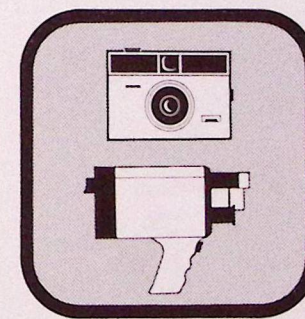
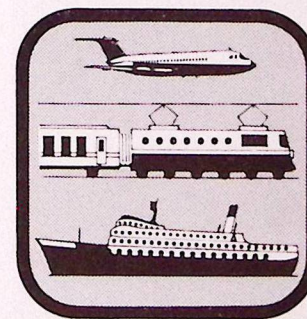
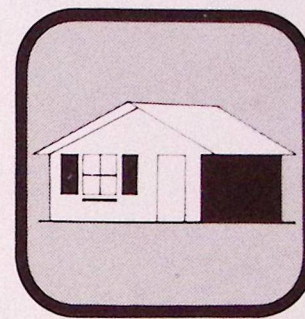
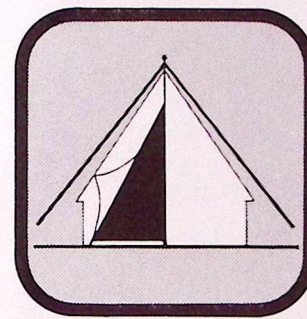
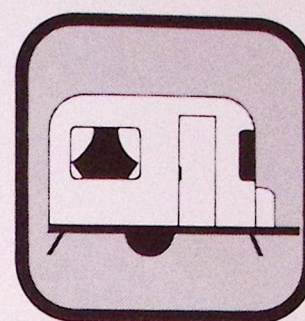
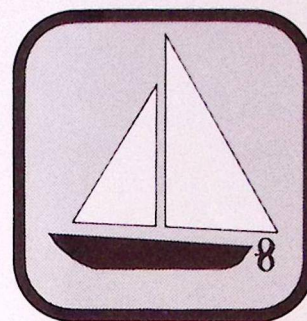
FILS & CABLES ISOLES  
pour toutes les applications de l'électricité

CABLES ARMES  
Basse et haute tension

CABLES TELEPHONIQUES  
TUBES ACIER ISOLES & NON ISOLES  
soudés à l'électricité, laqués noir ou rouge  
TUBES EN MATIERES THERMOPLASTIQUES  
TOUS CABLES SPECIAUX SUR DEMANDE

SIEGE SOCIAL: rue du Marché, 79 - 1000 BRUXELLES

Téléphone: 17.01.67 (8 lignes)  
Télex: 21570 FABRICABLE-BRUX.  
Adresse Télégraphique: FABRICABLE



TOMBOLA  
GRATUITE  
VISITEURS

1<sup>er</sup> PRIX



UNE  
**SUNBEAM 1500**  
SUPER



HEYSEL-BRUXELLES  
du 18 au 26 mars 1972

1.000 personnes des plus qualifiées vous attendent dans 6 grands Palais du Heyssel pour vous documenter et résoudre vos problèmes de vacances.  
10.000 modèles de bateaux, caravanes, remorques, tentes, mobil-homes, accessoires divers + mode vacances, photo-ciné, etc...  
100.000 suggestions des plus séduisantes pour vos voyages et séjours aux 4 coins du monde. Des vacances « sur mesure » pour chaque budget.

**SALON DES VACANCES**

YACHTING - CARAVANING - TOURISME - CAMPING - MOBIL-HOME - PHOTO-CINE.

Heures d'ouverture : samedi et dimanche : de 10 à 19 h.  
Vendredi : de 13 à 21 h. Les autres jours : de 13 à 19 h.

